
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



A. Duflos f. 1728.

Raad pléging van Cyrus met den propheet Daniel.

Cyrus consulte Daniel.

LES VOYAGES
DE
CYRUS,
AVEC UN DISCOURS
ſur la Mythologie.

Par M. RAMSAY.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez J. COVENS & C. MORTIER.

MDCCXXXIII.





A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE SULLY,
PAIR DE FRANCE &c.


ONSEIGNEUR,

Le dessein de cet Ouvrage est de peindre tous les caracteres d'une vertu simple & aimable,

*

d'une ame délicate & noble, d'un esprit juste qui saisit les grandes verités par goût & par sentiment. Un tel Ouvrage vous appartient de droit, & mon cœur devoit cet hommage à l'amitié dont vous m'honorez. C'est par Elle que je jouis de cette paix, de cette liberté, & de ce doux loisir si propre & si nécessaire pour les productions de l'esprit. Daignez agréer cette marque de ma vive reconnoissance, & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & tres-obéissant serviteur. RAMSAY.



PREFACE.

XENOPHON ne parle point dans sa Cyropedie, de tout ce qui est arrivé à Cyrus depuis sa seiziéme jusqu'à sa quarantiéme année. J'ai profité du silence de l'Antiquité sur la jeunesse de ce Prince pour le faire voyager, & le récit de ses voyages me fournit une occasion de peindre la *Religion*, les *Mœurs*, & la *Politique* de tous les Pays où il passe, aussi-bien que les prin-

cipales *Révolutions* qui arriverent de son temps en Egypte, en Grece, à Tyr, & à Babylone.

On verra par le Discours qui est à la fin de cet Ouvrage, que je n'ai rien attribué aux Anciens sur la Religion, qui ne soit autorisé par des passages très-formels, non seulement de leurs Poëtes, mais encore de leurs Philosophes.

Je me suis écarté le moins que j'ai pû de la Chronologie la plus exacte. M. Freret Membre de l'Academie des Inscriptions, m'a écrit une Lettre, où il traite cette matiere avec une clarté & une précision aux-

auxquelles je n'aurois pû atteindre facilement. On trouvera cette Lettre dans le second volume.

La seule liberté que je me suis permise, est de jetter dans mes Episodes Historiques des situations, & des caracteres, pour rendre ma narration plus instructive & plus interessante.

A l'égard du stile, j'ai voulu imiter l'Historien plûtôt que le Poëte. Je me sens incapable de répandre dans un Ouvrage les beautés de la Poësie Grecque & Latine. Tout effort de cette espece seroit inutile, & même téméraire, après l'Auteur du Telemaque.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *la nouvelle Cyropedie, ou les Voyages de Cyrus.* Cet Ouvrage m'a paru très-digne de l'impression. Sous les agrémens de l'Histoire, & de la Fable, il renferme avec art d'excellentes instructions de Morale, de Politique, & de Religion propres à former l'esprit & le cœur d'un jeune Prince. On y reconnoît par-tout l'habile disciple d'un grand Maître. Fait à Paris le 5 d'Avril 1727.

SAURIN.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

LES Assyriens avoient étendu pendant plusieurs siécles, leur domination sur toute l'Asie: Leur Empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale. (*a*) Arbace Gouverneur de la Medie se ligua avec Belesis Gouverneur de Babylone, pour

(*a*) *Diod. Sic. lib. 2. Athen lib. 12. Herod. lib. 1. Just. lib 1. cap. 3.*

pour détrôner ce Monarque effeminé : Ils l'assiégerent dans sa capitale, l'obligérent à se brûler dans son Palais, & partagerent ensuite ses Etats. Arbace eut la Medie, & toutes ses dépendances ; Belesis la Chaldée, & tous les pays voisins. Ninus heritier de l'ancien Empire, continua de régner à Ninive. (*a*) On vit ainsi s'élever des débris de la puissance des Assyriens, trois Monarchies fameuses, dont les Rois s'établirent à *Ninive*, à *Ecbatane*, & à *Babylone*.

Les successeurs d'Arbace firent bien-tôt des progrès considérables, & rendirent tributaires plusieurs peuples voisins, entre-autres ceux de la Perside.

Telle étoit la situation de l'Asie à la naissance de Cyrus. Son pere Cambise étoit Roy des Perses. Mandane sa mere étoit fille d'Astyage Empereur des Medes.

Il fut élevé dès sa tendre jeunesse suivant les usages de l'ancienne Perse. On y accoutumoit les jeunes gens à une vie dure ; la chasse & la guerre faisoient leur unique occupation : Mais se fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art & la discipline militaire.

Les Perses étoient encore grossiers, mais [illegible] ver-

(*a*) *Cet évenemnet préceda de plusieurs années la fondation de Rome & l'institution des Olympiades. Il arriva sous Ariphron IX. Archonte perpetuel d'Athenes, & près de 900 ans avant l'Ere Chrétienne.*

vertueux : Ils n'avoient point les connoissances qui polissent les mœurs & l'esprit, mais ils possédoient la science sublime de se contenter de la simple nature, de mépriser la mort pour l'amour de la Patrie, & de fuir tous les plaisirs qui énervent l'ame, en amollissant les corps.

On élevoit les jeunes gens dans des Ecoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoissance des Loix, à prononcer des Jugemens, & à se rendre mutuellement justice. On découvroit ainsi dès la plus tendre jeunesse, leur pénetration, leurs sentimens, & leur capacité pour les Emplois.

Les principales vertus qu'on avoit soin de leur inspirer étoient *la vérité* & *la bonté*, *la sobriété* & *l'obéissance*. Par les deux premieres on ressemble aux Dieux ; & l'on conserve l'ordre par les deux dernieres.

Le dessein des Loix dans l'ancienne Perse étoit moins de punir les crimes, que de prévenir la corruption du cœur. C'est pour cette raison qu'on y punissoit un vice contre lequel il n'y a point d'action en Justice chez les autres peuples : C'est l'ingratitude ; & l'on y regardoit comme ennemi de la société tout homme capable d'oublier un bienfait.

Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même

séverité que s'il n'avoit pas dû regner un jour. Il aprenoit ainsi à bien obéir, pour sçavoir bien commander dans la suite.

A l'âge de quatorze ans Astyage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son pere; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la Cour d'Ecbatane.

Pendant l'espace de trois cens ans la valeur des Rois de Medie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le luxe, & ce luxe est toujours l'avant-coureur de la chûte des Empires. *Valeur, conquêtes, luxe, anarchie*, voilà le cercle fatal, & les différens periodes de la vie politique de presque tous les Etats. La Cour d'Ecbatane étoit alors éclatante; mais cet éclat n'avoit rien de solide.

Les jours s'y passoient dans la mollesse ou dans la flatterie; la vraye gloire, l'exacte probité, le sévere honneur n'y étoient plus estimés; les connoissances solides y étoient regardées comme contraires à la délicatesse du goût; le frivole agréable, les pensées fines, les saillies vives, étoient le seul genre d'esprit qu'on y admiroit. On ne vouloit plus dans les Ouvrages que les fictions amusantes, & une succession perpétuelle d'évenemens, qui surprennent par leur varieté, sans éclairer l'esprit, & sans élever le cœur.

L'amour étoit sans délicatesse; l'aveugle plaisir

ſir en faiſoit l'unique attrait: Les femmes ſe croyoient mépriſées, lorſqu'on ne cherchoit pas à les ſéduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d'eſprit, de mœurs & de ſentimens, étoit la doctrine nouvelle répandue par les Mages, que le plaiſir eſt le ſeul reſſort du cœur humain. Comme chacun mettoit ſon plaiſir où il vouloit, cette maxime autoriſoit les vertus ou les vices, ſelon le goût, le caprice ou le temperament de ceux qui l'adoptoient.

Ce déreglement n'étoit pourtant pas univerſel, comme il le devint depuis ſous le regne d'Artaxerxe & de Darius Codomane. La corruption commence d'abord par la Cour, & s'étend peu-à-peu dans tout le reſte de l'Etat. La diſcipline militaire fleuriſſoit encore dans la Medie: Il y avoit dans les Provinces pluſieurs gens de guerre, qui n'ayant point été corrompus par l'air empeſté d'Ecbatane, avoient conſervé toutes les vertus du regne de Dejoce & Phraorte. Mandane ſentoit tous les dangers auſquels elle expoſoit le jeune Cyrus, en le menant à une Cour dont les mœurs étoient ſi différentes de celles de Perſe; mais la volonté de Cambyſe, & les ordres d'Aſtyage l'obligèrent enfin malgré elle d'entreprendre ce voyage.

Elle partit accompagnée d'une eſcorte de la

jeune Nobleſſe Perſienne, commandée par Hyſtaſpe, à qui l'on avoit confié l'éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec ſon fils. C'eſt la premiere fois qu'il ſe vit diſtingué de ſes compagnons.

Mandane avoit une vertu rare, l'eſprit orné, & un génie fort au deſſus de ſon ſexe. Pendant le voyage elle étoit occupée d'inſpirer à Cyrus le goût & l'amour de la vertu par le récit des fables, ſelon l'uſage des Orientaux. Les idées abſtraites ne frappent pas les jeunes eſprits, ils ont beſoin d'images agréables; ils ne peuvent pas comparer; ils ne ſçavent que ſentir: Il faut tout peindre pour leur rendre la vérité aimable.

Mandane avoit remarqué que Cyrus étoit ſouvent trop occupé de lui-même, & qu'il donnoit des marques d'une vanité naiſſante, qui pourroit obſcurcir un jour ſes grandes qualités. Elle tâcha de lui faire ſentir la difformité de ce vice, en lui racontant la fable de Sozare Prince de l'ancien Empire d'Aſſyrie. Cette fable reſſemble à celle du Narciſſe des Grecs qui périt par le fol amour de lui-même. C'eſt ainſi que les Dieux puniſſent; ils ne font que nous abandonner à nos paſſions; nous voilà malheureux.

Elle lui peignit enſuite la beauté de ces vertus nobles, qui conduiſent à l'Heroïſme par le géne-

généreux oubli de soi-même. Elle lui raconta la fable d'Hermés Premier. C'étoit un enfant divin, qui étoit beau sans le sçavoir, qui avoit de l'esprit sans le croire, & qui ne connoissoit point sa propre vertu, parcequ'il ignoroit qu'il y eût des vices.

C'est ainsi que Mandane instruisoit son fils pendant le voyage. Une fable en faisoit naître une autre. Les questions du Prince fournissoient à la Reine, une nouvelle matiere pour l'entretenir, & pour lui apprendre le sens des Fictions Egyptiennes dont le goût s'étoit répandu dans l'Orient, depuis les conquêtes de Sesostris.

En passant près d'une montagne consacrée au Grand *Oromaze*, (a) Mandane y fit arrêter son char, & s'approcha du lieu sacré. C'étoit le jour d'une fête solemnelle. Le Pontife préparoit déja la victime couronnée ; il fut tout d'un coup saisi de l'Esprit divin, il interrompit le silence, & s'écria avec transport : *Je vois un jeune Laurier qui s'éleve ; il étendra bien-tôt ses branches sur tout l'Orient ; les peuples viendront en foule s'assembler sous son ombre.* Dans le même instant une étincelle de feu se détache du bucher, & vient voltiger autour de la

(a) Le Grand Dieu des Perses. *Voyez le Discours à la fin de cet Ouvrage*, pag. 6.

la tête de Cyrus. Mandane fit de profondes réflexions sur cet évenement. Après qu'elle fut remontée dans son char, elle dit à son fils: Les Dieux envoyent quelquefois des Augures pour animer les grands courages; ce sont des présages de ce qui peut arriver, & nullement des prédictions certaines d'un avenir qui dépendra toujours de votre vertu.

Cependant ils arriverent sur les frontieres de la Medie. Astyage vint au-devant d'eux avec toute sa Cour. C'étoit un Prince aimable, doux, & bienfaisant: Mais sa bonté naturelle le rendoit souvent trop facile, & son penchant pour le plaisir avoit jetté les Medes dans le goût du luxe & de la mollesse.

En arrivant à la Cour d'Ecbatane, Cyrus donna bien-tôt des marques d'un esprit, & d'une raison fort au-dessus de son âge. Astyage lui fit plusieurs questions sur les mœurs des Perses, sur leurs Loix, sur leur maniere d'élever les jeunes gens. Il fut frappé d'étonnement en entendant les réponses vives & nobles de son petit-fils. Toute la Cour admiroit Cyrus. Les louanges universelles l'enyvrent peu-à-peu; une secrette présomption se glisse dans son cœur; il parle un peu trop, & n'écoute pas assez les autres; il décide avec un air de suffisance; il paroît trop aimer l'esprit.

Pour remédier à ce défaut, Mandane le dépeignoit

peignoit à lui-même par des traits d'hiſtoire, en continuant toujours ſon éducation ſur le même plan qu'elle l'avoit commencée. Elle lui raconta ainſi l'hiſtoire de Logis & de Sigée.

Mon fils, *lui dit elle*, c'étoit autrefois l'uſage à Thébes dans la Béotie d'élever ſur le Trône, après la mort du Roy, celui de ſes enfans qui avoit le plus d'eſprit. Quand un Prince a de l'eſprit, il peut choiſir les gens les plus habiles, employer les hommes ſelon leurs talens, & gouverner ceux qui gouvernent ſous lui; c'eſt le grand ſecret de l'art de regner.

Parmi les enfans du Roy, il y en avoit deux qui marquoient un génie ſupérieur. Le plus âgé parloit beaucoup; le plus jeune parloit peu. Le Prince eloquent nommé *Logis*, ſe fit admirer par la beauté de ſon eſprit. Le Prince taciturne nommé *Sigée*, ſe fit aimer par la bonté de ſon cœur. Le premier faiſoit ſentir même en le cachant, qu'il ne parloit que pour briller; le ſecond écoutoit volontiers, & regardoit la converſation comme un commerce où chacun doit mettre du ſien. L'un rendoit agréables les affaires les plus épineuſes, par les traits vifs & brillans qu'il y mêloit; l'autre répandoit de la lumiere ſur les matieres les plus obſcures, en réduiſant chaque choſe à des principes ſimples. Logis myſterieux ſans être ſecret, aimoit la politique qui eſt pleine

de stratagêmes & d'artifices; Sigée impénetrable sans être faux, surmontoit tous les obstacles par sa prudence & par son courage, en suivant toujours les vûes les plus justes & les plus nobles.

Le peuple s'assembla après la mort du Roy, pour lui choisir un successeur. Douze vieillards présidèrent pour corriger le jugement de la multitude, qui se laisse presque toujours entraîner par les préjugés, par les apparences, ou par les passions. Le prince Eloquent fit une belle, mais longue harangue, où il exposa tous les devoirs de la Royauté pour insinuer que les connoissant, il sçauroit les remplir. Le Prince Sigée montra en peu de mots les écueils du Pouvoir souverain, & avoua qu'il ne desiroit point de s'y exposer. Ce n'est pas, *ajouta-t-il*, que je fuye les travaux ni les dangers, mais je crains de n'avoir pas tous les talens necessaires pour vous bien gouverner.

Les vieillards décidèrent en faveur de Sigée; mais les jeunes gens & les esprits superficiels se rangerent du côté de l'aîné, & formerent peu à peu une revolte, sous prétexte qu'on avoit fait injustice à Logis. On leva des troupes de part & d'autre. Sigée vouloit ceder ses droits à son frere, pour empêcher que la patrie ne fût inondée du sang de ses citoyens; mais son armée refusa d'y consentir.

Les

Les Chefs de l'un & de l'autre parti, voyan les malheurs dont l'Etat alloit être accablé, proposerent l'expédient de laisser regner les deux freres, chacun une année tour à tour. Cette forme de gouvernement est pleine d'inconveniens; mais elle fut préferée à la guerre civile, le plus grand de tous les maux.

Les deux freres applaudirent à cette proposition de paix, & Logis monta sur le Trône. Il changea en peu de temps toutes les Loix antiques du Royaume. Il écouta tous les projets nouveaux. Il suffisoit d'avoir l'esprit vif pour être élevé aux premieres Charges. Ce qui paroissoit excellent dans la speculation, ne pouvoit s'executer qu'avec trouble & confusion. Ses Ministres sans expérience ne sçavoient pas que tous les changemens précipités, quelqu'utiles qu'ils paroissent, sont toujours dangereux.

Les nations voisines profiterent de ce gouvernement tumultueux, pour envahir l'Etat. Sans la sagesse & la valeur de Sigée, tout étoit perdu, & le peuple alloit subir un joug étranger. L'année du gouvernement de son frere étant finie, il monta sur le Trône. Il sçut gagner la confiance & l'amitié de ses peuples. Il rétablit les anciennes Loix, & chassa les ennemis plus encore par sa prudence que par ses victoires.

Depuis ce temps, Sigée regna seul; & il fut décidé dans le Conseil suprême des vieillards, que le Roy qu'on choisiroit à l'avenir, ne seroit pas celui qui montreroit le plus d'esprit par ses discours, mais le plus de sagesse par sa conduite. Ce n'est pas, *dirent-ils*, celui qui est fertile en expédiens, en stratagêmes & en ressources, qui gouverne le mieux; mais celui qui a un discernement juste pour choisir toujours le meilleur, pour le saisir avec une vûe ferme, & pour le suivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ses fautes, sans chercher à les excuser: Il écouta cette histoire avec docilité; il comprit le dessein de Mandane, en la lui racontant, & résolut de se corriger.

Cependant il donna bien-tôt une marque éclatante de son génie & de son courage. A peine avoit-il atteint l'âge de seize ans, lorsque Merodac fils de Nabucodonosor Roy d'Assyrie, assembla des troupes, & fit une irruption subite dans la Medie. Il laissa son infanterie sur les frontieres, & marcha lui-même avec douze mille hommes de cavalerie vers les premieres places des Medes, où il campa. De-là il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays.

Astyage fut averti que les ennemis étoient entrés dans ses Etats. Après avoir donné les ordres

ordres nécessaires pour rassembler son armée, il partit avec Cyaxare son fils & le jeune Cyrus suivi de toutes les troupes qu'il put ramasser à la hâte, au nombre de huit mille chevaux.

Lorsqu'il fut arrivé pres de ses frontieres, il campa sur une hauteur d'ou l'on voyoit toute la plaine que Merodac désoloit par ses détachemens. Astyage ordonna à deux Généraux d'aller à la découverte de l'ennemi. Cyrus lui demanda la permission de les accompagner, pour s'instruire de la situation du pays, des postes avantageux, & des forces du Prince d'Assyrie. Après avoir fait ses observations, il revint, & fit un rapport exact de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain, Astyage assemble un Conseil de guerre pour déliberer sur les mouvemens qu'il devoit faire. Les Généraux craignant quelque piége de la part de Merodac, s'ils sortoient de leur camp, conseillent de suspendre toute action, jusqu'à l'arrivée des nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs déliberations avec peine; il garde néanmoins un profond silence, par respect pour l'Empereur, & pour tant de Chefs expérimentés; mais Astyage lui ordonne de parler.

Il se leve alors au milieu de l'Assemblée, & dit avec un air plein de noblesse & de modestie: J'ai remarqué hièr un grand bois sur la droite du camp de Merodac; je viens de le

faire reconnoître; l'ennemi a négligé ce poste; on peut s'en emparer, en faisant couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui est à notre gauche: Je m'y transporterai avec Hystaspe, si l'Empereur l'approuve.

Il se tut, rougit, & craignit d'avoir trop parlé. Tous admirerent son génie pour la guerre dans un âge si tendre: Astyage surpris de la justesse & de la vivacité de son esprit, commanda qu'on suivît son conseil, & qu'on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d'Hystaspe défile avec un gros de cavalerie, sans être découvert, & s'embusque derriere le bois.

Le Prince des Medes attaque les Assyriens dispersés dans la plaine; Merodac sort de son camp pour les soutenir; Astyage avance avec le reste de ses troupes, tandis que Cyrus sort de son embuscade, & fond sur les ennemis. Il anime les Medes par sa voix, tous le suivent avec ardeur, il se couvre de son bouclier, & s'enfonce dans le plus épais des escadrons. Il répand par-tout la terreur & le carnage. Les Assyriens se voyant attaqués de toutes parts, prennent l'épouvante, & s'enfuyent en désordre.

Après le combat, Cyrus s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts. Il

eut

eut le même ſoin des Aſſyriens bleſſés que des Medes. Il donna tous les ordres néceſſaires pour leur guériſon. *Ils ſont hommes comme nous*, diſoit-il; *ils ne ſont plus ennemis, ſi-tôt qu'ils ſont vaincus.*

L'Empereur ayant pris ſes précautions pour empêcher de ſemblables irruptions à l'avenir, retourna à Ecbatane. Peu après Mandane fut obligée de quitter la Medie pour ſe rendre auprès de Cambyſe, & voulut ramener ſon fils avec elle; mais Aſtyage s'y oppoſa. Pourquoi, *lui dit-il*, voulez-vous me priver du plaiſir de voir Cyrus? Il ſera le ſoutien de ma vieilleſſe; il s'inſtruira ici dans la diſcipline militaire qui n'eſt pas encore connue en Perſe. Je vous conjure par la tendreſſe que je vous ai toujours marquée, de ne me pas refuſer cette conſolation.

Mandane ne put y conſentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandonner ſon fils au milieu d'une Cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée ſeule avec Cyrus, elle lui dit: Aſtyage veut, *mon fils*, que je vous laiſſe auprès de lui; C'eſt avec peine que je me ſépare de vous: je crains qu'on n'altére ici la pureté de vos mœurs. Je crains que les folles paſſions ne vous enyvrent; elles ne vous paroîtront d'abord que des amuſemens, des complaiſances pour les uſages reçûs, & des libertés

bertés qu'il faut se permettre pour plaire ; peu-à-peu la vertu pourra vous paroître trop sévere, ennemie du plaisir & de la societé, contraire à la nature, parce qu'elle combattra vos goûts : Enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une simple bienséance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut satisfaire en secret à ses passions. Vous iriez ainsi de degré en degré, jusqu'à ce que votre esprit aveuglé ayant corrompu votre cœur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laissez-moi Hystaspe, *reprit Cyrus* ; il me fera éviter tous ces écueils. Une longue habitude m'a accoutumé à lui ouvrir mon cœur ; il est non seulement mon conseil, mais le confident de mes foiblesses.

Hystaspe étoit un Capitaine expérimenté ; il avoit servi plusieurs années sous Astyage dans les guerres contre le Roy de Lydie. Il joignoit à la politesse des Medes, toutes les vertus des anciens Perses ; grand Politique, & grand Philosophe ; habile, & désinteressé, il étoit parvenu aux premieres Charges de l'Etat sans ambition, & les possedoit avec modestie.

Mandane persuadée de la vertu & de la capacité d'Hystaspe, aussi-bien que des avantages que son fils pourroit trouver dans une Cour également polie & guerriere, obeit à Astyage

avec

avec moins de regret : Elle partit bien-tôt après ; Cyrus l'accompagna à plusieurs stades d'Ecbatane : En se quittant, Mandane embrasse son fils avec tendresse : *Souvenés-vous*, lui dit-elle, *que votre vertu seule peut me rendre heureuse.* Le jeune Prince fond en larmes, & ne peut rien répondre ; C'étoit la premiere fois qu'il avoit été séparé de sa mere : Il la suit long-tems des yeux ; il la perd enfin de vûë, & revient à Ecbatane.

Jusques-ici Cyrus avoit vêcu à la Cour d'Astyage, sans se corrompre. Il ne devoit sa sagesse, ni à la presence de Mandane, ni aux conseils d'Hystaspe, ni à sa vertu naturelle, mais à l'amour.

Il y avoit alors à Ecbatane une jeune Princesse nommée *Cassandane*, de même sang que Cyrus, & fille de Farnaspe de la race des Achemenides. Son pere qui étoit un des principaux Satrapes de Perse, l'avoit envoyée à la Cour d'Astyage pour y être élevée. Elle avoit toute la politesse de cette Cour, sans en avoir les défauts. Son esprit égaloit sa beauté, & sa modestie donnoit des charmes à tous les deux : Son imagination étoit vive, mais reglée : la justesse lui étoit aussi naturelle que les graces. Sa conversation enjouée, étoit pleine de traits délicats, sans recherche & sans affectation. Elle avoit aimé Cyrus, dès le premier moment qu'el-

le

le l'avoit vû, mais elle avoit si bien caché ses sentimens, que personne ne s'en étoit apperçû.

La proximité du sang donnoit à Cyrus occasion de voir souvent Cassandane, & de l'entretenir. Sa conversation formoit les mœurs du jeune Prince, & lui donnoit une délicatesse qu'il n'avoit point connue jusques alors.

Il sentit peu-à-peu pour cette Princesse, tous les mouvemens d'une passion noble qui rend les Heros sensibles, sans amollir leur cœur, & qui fait placer le principal charme de l'amour dans le plaisir d'aimer. Les préceptes, les maximes, & les leçons gênantes, ne préservent pas toûjours des traits empoisonneurs de la volupté. C'est peut-être trop exiger de la jeunesse, que de vouloir qu'elle soit insensible. Il n'y a souvent qu'un amour raisonnable qui garantisse des folles passions.

Cyrus goûtoit dans les entretiens de Cassandane tous les plaisirs de la plus pure amitié; sans oser lui déclarer les sentimens de son cœur; sa jeunesse & sa modestie le rendoient timide. Il sentit bien-tôt toutes les inquiétudes, les peines & les allarmes, que causent les passions même les plus innocentes. La beauté de Cassandane lui donna un Rival.

Cyaxare devint sensible aux charmes de cette Princesse: Il étoit à peu près de même âge que

que Cyrus, mais d'un caractère bien différent; Il avoit de l'esprit & du courage, mais il étoit d'un naturel impétueux & fier, & ne montroit déja que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes Princes.

Cassandane ne pouvoit aimer que la vertu; son cœur avoit fait un choix; elle craignoit plus que la mort une alliance qui devoit être si flatteuse pour son ambition.

Cyaxare ne connoissoit point les délicatesses de l'amour: La grandeur de son rang augmentoit sa fierté naturelle, & les mœurs des Medes autorisoient sa présomption. Il trouva bientôt le moyen de découvrir ses sentimens à Cassandane.

Il s'apperçut de son indifférence, en chercha la cause, & ne fut pas long-tems à la découvrir. Dans tous les divertissemens publics elle paroissoit gaye & libre avec lui; mais avec Cyrus elle étoit plus réservée. L'attention qu'elle avoit sur elle-même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondoit à toutes les politesses de Cyaxare avec des traits pleins d'esprit; lorsque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit-elle cacher son embarras.

La conduite de Cassandane fut interpretée bien differemment par Cyrus. Peu instruit encore des secrets de l'amour, il crut qu'elle

qu'elle étoit ſenſible à la paſſion de Cyaxare, & que la Couronne de ce Prince l'éblouïſſoit.

Il éprouvoit tour à tour l'incertitude & l'eſperance, les peines & les plaiſirs de la plus vive paſſion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-tems caché. Hyſtaſpe s'en apperçut; & ſans ſçavoir l'objet de l'attachement du Prince, il lui dit:

Depuis quelque tems je vous vois rêveur & diſtrait; je crois en pénetrer la raiſon; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l'amour qu'en s'y oppoſant dès ſa naiſſance. Quand il s'eſt rendu maître de notre cœur, les Heros mêmes ne peuvent s'en délivrer qu'après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l'hiſtoire d'un de vos Ancêtres.

(a) Du tems de Cyaxare fils de Phraorte, une guerre ſanglante s'alluma entre les Saques & les Medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée ſon gendre, le Prince le plus brave, & le plus accompli de tout l'Orient. Il avoit épouſé Rhetée fille de l'Empereur, qui étoit belle, ſpirituelle, & aimable. Ils

(a) *Cette hiſtoire eſt fondée dans l'antiquité, & tirée du premier livre de Nicolas de Damas, de Cteſias, & de Diodore de Sicile. Elle a été traduite par Monſieur Boivin l'aîné dans les Memoires de l'Academie Royale des Inſcriptions.* Tom. 2. pag. 6. 7.

Ils s'aimoient avec une passion mutuelle, que rien n'avoit troublée ni diminuée jusques alors.

Zarine Reine des Saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus heroïques; ayant été élevée à la Cour des Medes, elle avoit contracté dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entieres les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des trêves pour traiter de la paix, & dans ces intervalles Zarine & Stryangée se voyoient. Les grandes qualitez qu'ils se reconnurent, produisirent d'abord l'estime, & par cette estime l'amour s'insinua bien-tôt dans le cœur du Prince. Il ne cherchoit plus à finir la guerre, dans la crainte d'être séparé de Zarine; mais il faisoit souvent des trêves où l'amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l'Empereur arriverent enfin de livrer une bataille décisive. Pendant la chaleur de l'action les deux Chefs se rencontrerent dans la mêlée. Stryangée voulut d'abord éviter Zarine; mais la Reine des Saques encore insensible, l'attaque, & l'oblige à se défendre en lui criant: *Epargnons le sang de nos Sujets; c'est à nous deux à terminer la guerre.*

L'amour & la gloire animoient tour à tour le jeune Heros; il craignoit également de vaincre

cre & d'être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il expose souvent la sienne ; Il trouve enfin le moyen de remporter la victoire ; il lance son javelot avec art, le cheval de la Reine en est percé, & l'entraîne dans sa chûte. Stryangée vole à son secours, & ne veut d'autre fruit de sa victoire que le plaisir de sauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes sortes d'avantages, lui conserve ses Etats, & jure au nom de l'Empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées.

Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa Capitale. Elle y consentit; mais ils agissoient l'un & l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupée que du soin de marquer sa reconnoissance à Stryangée; Stryangée ne cherchoit qu'une occasion de découvrir son amour à Zarine; ils monterent dans le même char, & furent conduits en pompe à Roxanace.

Plusieurs jours se passerent dans les réjouïssances ; peu-à-peu l'estime de Zarine se changea en tendresse, sans qu'elle s'en apperçût. Elle faisoit souvent éclater ses sentimens, parce-qu'elle n'en connoissoit pas encore la source : Elle goutoit le charme secret d'une passion naissante, & craignoit de démêler ses propres mouvemens : Elle reconnut enfin que l'amour y avoit trop de part. Elle rougit de sa foiblesse,

se, & résolut de la surmonter ; elle pressa le départ de Stryangée ; mais le jeune Mede ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire : Il ne se souvient plus de sa tendresse pour Rhetée : Il s'abandonne tout entier à son aveugle passion : Il soupire, il se plaint, il ne se possede plus, & découvre enfin son amour à Zarine dans les termes les plus vifs & les plus passionnés.

La Reine des Saques ne cherche point à cacher sa sensibilité : Elle répond avec une noble franchise, sans affecter ni les vains détours, ni les faux mysteres.

Je vous dois la vie & la Couronne ; ma tendresse égale ma reconnoissance : mais je mourrai plûtôt que de trahir ma vertu, ni de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous êtes l'époux de Rhetée que j'aime ; l'honneur & l'amitié m'obligent également à sacrifier une passion qui feroit ma honte & son malheur.

En prononçant ces paroles, elle se retire. Le Prince demeure honteux & désesperé : Il s'enferme dans son appartement : Il éprouve tour à tour tous les mouvemens opposés d'une ame heroïque combattue, surmontée, tyrannisée par une passion violente.

Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, & la veut imiter ; tantôt le cruel amour se joue de

ses

ses résolutions, & même de sa vertu. Dans cet orage de passions, son esprit se trouble, sa raison l'abandonne, il prend la résolution de se tuer; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine.

Je vous ai sauvé la vie, & vous me donnez la mort. Victime de mon amour & de votre vertu, je ne puis surmonter l'un, ni imiter l'autre. Le trépas seul peut finir mon crime, & ma peine. Adieu pour jamais.

Il envoye cette lettre à Zarine: Elle vole chez le jeune Mede; mais il s'étoit déja plongé le poignard dans le sein. Elle le voit nageant dans son sang, elle tombe évanoüie: Elle revient ensuite, & mouille de ses larmes le visage de Stryangée; elle rappelle son ame prête à s'envoler: Il soupire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine, & consent qu'on prenne soin de sa vie; mais sa playe parut mortelle pendant plusieurs jours.

Rhetée apprend cette tragique avanture, & arrive bien-tôt à Roxanace. Zarine lui raconte tout ce qui s'étoit passé, sans lui cacher ni sa foiblesse, ni sa résistance. Cette noble simplicité ne peut être connue ni goûtée que des grandes ames. La guerre entre les Saques & les Medes avoit interrompu le commerce de ces deux Princesses, sans diminuer leur amitié; elles se connoissoient, & s'estimoient trop pour être

être susceptibles de défiance ou de jaloûsie.

Rhetée regardoit toûjours Stryangée avec les yeux d'une Amante : Elle le plaignoit, elle compatissoit à sa foiblesse, parce qu'elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de sa blessure, sans guérir de son amour. Zarine pressoit toûjours son départ ; mais il ne peut s'arracher de ce lieu fatal ; ses peines & sa passion se renouvellent.

Rhetée s'en apperçoit, & tombe dans une tristesse profonde : Elle éprouve les mouvemens les plus cruels ; la douleur de n'être plus aimée par un homme qu'elle aimoit uniquement ; la compassion pour un Epoux livré à son désespoir ; l'estime pour une Rivale qu'elle ne peut haïr. Elle se voit tous les jours entre un Amant entraîné par sa passion, & une Amie vertueuse qu'elle admire : Elle sent que sa vie fait le malheur de l'un & de l'autre. Quelle situation pour un cœur généreux & tendre ? Plus elle cache sa douleur, plus elle en est accablée ; elle y succombe enfin : Elle tombe dans une maladie dangereuse. Un jour qu'elle étoit seule avec Zarine & Stryangée, ces paroles lui échapperent : *Je meurs, mais je meurs contente, puisque ma mort fera votre bonheur.*

Zarine se retire fondant en larmes. Ces mots percent le cœur de Stryangée. Il regarde Rhetée, & la voit pâle, languissante, prête à expirer de douleur & d'amour. Les yeux de la

Princesse fixes & immobiles, demeurent attachés sur le Prince, les siens s'ouvrent enfin. Il est comme un homme qui se réveille d'un profond assoupissement, & qui revient d'un délire, où rien ne lui avoit paru sous sa forme naturelle. Il avoit vû Rhetée tous les jours, sans s'appercevoir de l'état cruel où il l'avoit réduite; il la voit à present avec d'autres yeux. Ce regard rappelle toute sa vertu, & rallume sa premiere tendresse. Il reconnoît son erreur; il se jette aux genoux de la Princesse; il l'embrasse & repete souvent ces paroles entrecoupées de pleurs & de sanglots : Vivez, ma chere Rhethée, vivez pour me donner le plaisir de réparer ma faute; je connois à present tout le prix de votre cœur.

Ces paroles la rappellent à la vie; sa beauté revient peu-à-peu avec ses forces. Elle partit enfin pour Ecbatane avec Stryangée, & jamais depuis rien ne troubla leur union.

Vous voyez par-là, *continue Hystaspe*, jusques où l'amour peut conduire les plus grands Heros; vous voyez aussi qu'on peut vaincre les passions les plus violentes, lorsqu'on a un desir sincere de les surmonter.

Je ne craindrois rien pour vous, s'il y avoit à cette Cour des personnes semblables à Zaririne; mais à present sa vertu heroïque paroîtroit un sentiment outré, ou plûtôt une insensibilité

sibilité feroce. Les mœurs des Medes sont bien changées. Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne de votre tendresse.

Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence; mais voyant qu'Hystaspe approuvoit sa passion, il s'écria avec transport : Vous avez nommé celle que j'aime; je ne suis plus maître de mon cœur; Cassandane m'a rendu insensible à toutes les passions qui l'auroient pû corrompre ; je l'aime , mais hélas ! je crains de n'être pas aimé; voilà la source de mes peines.

Hystaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un choix si digne de lui, l'embrasse avec joye, & lui répond : Cassandane mérite toute votre tendresse; son cœur est aussi pur que son esprit est éclairé; on ne peut l'aimer sans aimer la vertu; sa beauté fait le moindre de ses charmes. J'appréhendois pour vous quelque attachement dangereux; je me rassure, j'approuve votre passion ; je crois même qu'elle aura un succès heureux. Ces paroles consolerent le jeune Prince, & lui rendirent le calme.

Cependant Cambyse apprit l'amour de Cyrus pour Cassandane; mais ayant d'autres vûës pour son fils, qui s'accordoient mieux avec sa politique, il le rappelle en Perse. Farnaspe qui étoit toûjours à la Cour de Cambyse, fut instruit en même temps des sentimens de Cyaxare. Le Satrape ambitieux flatté par cette alliance, or-

donna à sa fille de rester à Ecbatane.

Cyrus & Cassandane apprirent les ordres de leurs peres, & la nécessité de se séparer; leur douleur égala leur amour. Le jeune Prince se flatte enfin qu'à son retour en Perse, il pourra fléchir Cambyse & Farnaspe par le secours de Mandane; & cette idée l'empêche de succomber au désespoir, que lui cause une si cruelle séparation.

La jeune noblesse voulut accompagner Cyrus jusques aux frontieres de la Perse. Il distribua aux amis qu'il laissoit à la Cour d'Ecbatane, tous les riches présens qu'il avoit reçûs d'Astyage en partant. Il marqua à tous par ses regards ou par ses bienfaits, l'estime ou la reconnoissance qu'il avoit pour eux, selon leurs services, leur merite, ou leur rang.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il confia à Mandane la situation de son cœur. J'ai, *dit-il*, suivi vos conseils à la Cour d'Ecbatane. J'ai vêcu insensible à tout ce que la volupté a de plus flatteur; mais je ne dois rien à moi-même, je dois tout à la fille de Farnaspe; je l'aime, & cet amour m'a préservé de tous les égaremens de la jeunesse. Ne croyez pas que mon attachement pour elle soit un goût passager qui puisse changer: Je n'ai jamais aimé que Cassandane; je sens que je ne pourrai jamais aimer qu'elle. Je suis instruit des desseins de mon

pere

pere, qui veut me faire épouser la fille du Roy d'Armenie; laisserez-vous sacrifier le bonheur de ma vie à des vûes politiques? Mandane le rassure, le console, & lui promet de faire ses efforts pour changer les sentimens de Cambyse.

Cependant les jeunes Perses voyant Cyrus de retour, disoient entre eux : Il vient de vivre délicatement à la Cour des Medes; il ne s'accoutumera plus à notre vie simple & laborieuse: mais quand ils le virent plus sobre & plus retenu qu'eux-mêmes, se contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ses exercices plus d'adresse & plus de courage, ils furent saisis d'admiration, & s'écrierent : Il est digne de regner un jour sur nous; son mérite lui donne encore plus de droit à la Couronne que sa naissance.

Cassandane vivoit toûjours à la Cour d'Ecbatane; mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu'avec une froideur extrême : Il devoit toutes les complaisances qu'elle lui avoit marquées, à la presence de Cyrus. Le plaisir de voir Cyrus, de l'aimer, & de sentir qu'elle en étoit aimée, remplissoit Cassandane d'une joye secrette qui se répandoit sur toutes ses actions; mais après le départ du jeune Prince, sa conversation autrefois si gaye & si enjouée se change en un silence morne; elle languit, la vivacité de son esprit s'éteint, ses graces naturelles disparoissent.

 Cependant

Cependant Farnaspe tombe dangereusement malade à la Cour de Perse, & desire de voir sa fille. Elle quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à son pere.

Plusieurs femmes de la Cour la regretterent; mais le plus grand nombre se réjoüit du départ d'une Princesse, dont les mœurs leur presentoient un modéle de sagesse trop parfait. Nous sommes heureuses, *dirent-elles*, de ne plus voir ici cette Etrangere, que l'éducation sévere des Perses a rendu insensible.

Cyaxare vit le départ de Cassandane avec un chagrin inexprimable; le dépit, la jalousie, la haine contre Cyrus, toutes les passions qui naissent d'un amour méprisé, tyrannisent son cœur. Il ordonne au jeune Araspe fils d'Harpage d'aller secrettement par des routes détournées, arrêter Cassandane, & de la conduire à un lieu solitaire sur les bords de la mer Caspienne.

Araspe avoit été élevé dans les plaisirs d'une Cour voluptueuse, mais il avoit conservé des sentimens nobles & généreux, avec une horreur sincere du crime. Tous ses défauts venoient plûtôt de foiblesse que de vice. Son esprit étoit tout ensemble enjoué & solide: Né pour les armes, & fait pour la Cour, il avoit tous les talens nécessaires pour réüssir pendant la paix & pendant la guerre.

Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage

page son pere qui aimoit Cyrus. Harpage aprés avoir signalé son courage dans la guerre, vivoit à la Cour d'Ecbatane, sans se corrompre par les vices ordinaires aux Courtisans ; il voyoit avec regret les mœurs du siecle, mais il gardoit le silence, & se contentoit de les condamner plûtôt par sa conduite que par ses discours. Je prévois, *dit-il à Araspe*, tous les malheurs que nous coutera la vertu ; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner la faveur du Prince par le crime.

Il lui commanda cependant d'aller tout communiquer à Astyage. L'Empereur des Medes approuva les sages conseils d'Harpage, & craignant que son fils ne trouvât quelque autre moyen pour exécuter ses volontés, il ordonna au jeune Mede d'aller secourir l'innocence, loin de l'accabler.

Araspe part, il vole, il joint la fille de Farnaspe près d'Aspadane ; il lui raconte les ordres de Cyaxare, & s'offre de la conduire en Perse. Elle répandit des larmes de joye, en voyant la generosité d'Araspe, & se hâta de gagner les frontieres de son pays.

Farnaspe mourut avant que sa fille pût arriver à la Cour de Cambyse. Aprés avoir donné tout le temps que la nature demande pour pleurer la mort d'un pere, elle vit enfin Cyrus ; elle lui apprit la conduite génereuse d'A-

raſpe. Le Prince dès ce moment conçut pour lui une amitié tendre qui dura tout le reſte de leur vie.

Cyaxare réſolut de ſe venger d'Araſpe d'une maniere également cruelle & honteuſe pour la nature. Il fit égorger le ſecond fils d'Harpage, & n'eut point d'horreur de le faire ſervir dans un feſtin devant ce pere malheureux. [a]

Le bruit d'une telle cruauté excita l'indignation des Medes; mais Aſtyage aveuglé par la tendreſſe paternelle, diſſimula le crime de Cyaxare, & ne le punit point; il craignoit l'humeur violente de ſon fils, & n'oſoit lui avouer les ordres ſecrets qu'il avoit donnés à Araſpe: C'eſt ainſi qu'un Prince naturellement bienfaiſant autoriſa le vice par une foibleſſe honteuſe; il ne connoiſſoit point le prix de la vertu, & n'étoit bon que par temperament.

Harpage déſeſperé ſe retira de la Cour, & paſſa ſecrettement en Perſe. Cambyſe lui accorda tous les biens & tous les honneurs qu'il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu'il avoit faites en Medie.

Caſſandane vivoit tranquille à la Cour de Perſe, dans l'eſperance qu'on fléchiroit Cambyſe. Un évenement politique changea bientôt les ſentimens de ce Prince. Il apprit que la fille du Roy d'Armenie venoit d'être accordée

[a] *Herod. liv.* 1.

dée au fils du Roy de Babylone, & que ces deux Princes avoient fait une étroite alliance entre eux.

Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyse, & la vertu de Cassandane le détermina enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L'Hymen fut célebré selon les mœurs du siecle & du pays.

On conduisit les deux Epoux sur une haute montagne consacrée au Grand Oromaze; on alluma des bois odoriferans; le Pontife lia d'abord les robes flotantes de Cyrus & de Cassandane pour symbole de leur union; ensuite ces deux Amans se tenant par la main, environnés des Estales, [a] danserent autour du feu sacré, en chantant la Theogonie selon la religion des anciens Perses, c'est-à-dire la naissance des Jynges, des Amilictes, des Cosmogoges, & des purs Génies qui émanent du premier Principe: [b] Ils chanterent ensuite la chûte des Esprits dans les corps mortels; puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l'Empyrée; enfin la destruction totale du mauvais Principe Arimane qui répand par-tout la haine, la discorde, & les noires passions.

LES

[a] Esta *est originairement un mot Chaldaïque, qui signifie le* feu; *de-là vient le mot grec* Ἑστία, *& les Romains ajoutent l'V comme à* Ἑσπέρα, vespera. *Voyez* Hyde Rel. Ant. Persar. cap. 7.

[b] *Voyez le discours à la fin.*



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SECOND.



L'ESPRIT de Cyrus se perfectionnoit avec l'âge ; son goût & son génie le portoient aux sciences les plus sublimes: Il avoit souvent entendu parler d'une fameuse Ecole de Mages qui avoient quitté leur retraite sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane, pour venir s'établir près du Golfe Persique. Comme ces Sages sortoient rarement de leur solitude, &

& vivoient fort séparément des autres hommes, Cyrus n'en avoit jamais vû aucun; le desir de s'instruire lui fit naître l'envie de les entretenir.

Il entreprit ce voyage avec Cassandane, accompagné de quelques Satrapes: Ils traverserent les plaines de Pasagarde, passerent par le pays des Mardes, & arriverent sur les bords de l'Arosis. Ils entrerent par un passage étroit dans un large vallon entouré de hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de chênes, de pins & de cédres; au-dessous se voyoient de gras pâturages, où erroient des animaux de toute espece; la plaine paroissoit un Jardin arrosé de plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers d'alentour, & se perdoient dans l'Arosis: Ce fleuve s'échappoit de loin entre deux collines, & ces côteaux en s'ouvrant faisoient fuir tous les objets, & laissoient voir des campagnes fertiles, de vastes forets, & le Golfe Persique qui bornoit l'horizon.

En s'avançant dans le vallon, Cyrus & Cassandane furent attirés dans un bocage voisin par le son d'une musique harmonieuse qui frappa leurs oreilles; ils y entrerent, & virent auprès d'une claire fontaine une multitude d'hommes de tous les âges, & vis-à-vis d'eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c'étoit l'Ecole des Mages, & furent surpris de voir, au lieu d'hommes séve-

res, triſtes & rêveurs, un peuple aimable & poli.

Ces Philoſophes regardoient la muſique comme quelque choſe de celeſte; ils la croyoient propre à calmer, & à dompter les paſſions; c'eſt pourquoi ils commençoient & finiſſoient la journée par des concerts. [a]

Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs diſciples ſe promener dans des lieux agréables, mais en gardant le ſilence juſques à la montagne ſacrée: Là ils offroient leurs hommages aux Dieux plûtôt par le cœur que par les paroles. C'étoit par la muſique, la promenade & la priere, qu'ils ſe préparoient tous les jours à la contemplation de la verité, & qu'ils mettoient leur ame dans l'aſſiete convenable pour la méditer; le reſte de la journée ſe paſſoit dans l'étude. Leur unique repas ſe faiſoit peu avant le coucher du Soleil. Ils ne mangeoient que du pain, des fruits, & quelque portion de viandes immolées aux Dieux; tout finiſſoit enfin par les concerts.

Les autres hommes ne commencent l'éducation des Enfans qu'après leur naiſſance; mais les Mages ſembloient prévenir la naiſſance même. Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient ſoin de les entretenir dans un calme & dans une gayeté perpetuelle, par des amuſemens

[a] *Voyez Strabon*, lib. XVII

amuſemens doux & innocens, afin que, dès le ſein de la mere, le fruit ne reçut que des impreſſions agréables, tranquilles, & conformes à l'ordre.

Chaque Sage avoit ſon département dans l'empire de la Philoſophie. Les uns étudioient la vertu des plantes; d'autres les métamorphoſes des inſectes; quelques-uns la conformation des animaux; & pluſieurs le cours des aſtres: mais toutes leurs découvertes tendoient à la connoiſſance des Dieux, & d'eux-mêmes. Les Sciences, *diſoient-ils*, ne ſont eſtimables qu'autant qu'elles ſervent de degrés pour monter vers le grand Oromaze, & pour redeſcendre juſqu'à l'homme.

Quoique l'amour de la verité fut l'unique lien de la ſocieté parmi ces Philoſophes, ils ne laiſſoient pas de reconnoître un chef. Ils l'appelloient *Archimage*. Celui qui tenoit ce rang, ſe nommoit Zarduſt ou Zoroaſtre. Il ſurpaſſoit les autres plûtôt par ſa ſageſſe, que par ſon âge; car à peine avoit-il cinquante ans: Cependant il étoit conſommé dans toutes les ſciences des Chaldéens, des Egyptiens, & même des Juifs, qu'il avoit vûs à Babylone.

Lorſque Cyrus & Caſſandane entrerent dans ce Bocage, l'aſſemblée ſe leva, & les adora, ſuivant l'uſage des Orientaux, en s'inclinant juſqu'à terre; puis elle ſe retira, & les laiſſa ſeuls avec Zoroaſtre.

 Ce

Ce Philosophe mena le Prince & la Princesse dans un bosquet de myrthe. Au milieu se voyoit la statue d'une femme qu'il avoit taillée de ses propres mains.

Ils s'assirent tous trois sur un banc de gazon, & Zoroastre les entretint de la vie, des mœurs & des vertus des Mages.

Tandis qu'il parloit, il détournoit souvent les yeux pour regarder la statue ;& en la regardant, ses yeux se baignoient de larmes. Cyrus & Cassandane respecterent d'abord sa douleur; ensuite la Princesse ne put s'empêcher de lui en demander la raison. C'est-là, *dit-il*, la statue de Selime, qui m'aima autrefois comme vous aimez Cyrus. C'est ici où je viens passer mes momens les plus doux, & les plus amers. Malgré la sagesse qui me soumet à la volonté des Dieux, malgré les charmes que je goute dans la Philosophie, malgré l'insensibilité où je suis sur toutes les grandeurs, le souvenir de Selime m'arrache souvent des regrets & des larmes. La vraye vertu en réglant les passions, n'éteint point les sentimens. Ces paroles donnerent la curiosité à Cyrus & à Cassandane, de sçavoir l'histoire de Selime ; le Philosophe s'en apperçut, & prévint leur demande, en commençant ainsi sa narration.

Je ne crains point de vous montrer mes foiblesses; mais j'éviterois ce recit, si je ne pré-

voyois

voyois pas qu'il peut vous servir d'une grande instruction.

Je suis né Prince; mon pere étoit Souverain d'un petit Etat dans les Indes qui s'appelle le pays des Sophites. M'étant un jour égaré à la chasse, je rencontrai dans l'épaisseur d'un bois une jeune fille qui s'y reposoit. Sa merveilleuse beauté me frappa d'abord; je devins immobile; je n'osois m'avancer. Je crus que c'étoit un de ces esprits aëriens qui descendent quelquefois du trône d'Oromaze, pour ramener les ames à l'Empyrée. Selime, car c'étoit son nom, se voyant seule avec un homme, s'enfuit & se sauve dans un Temple voisin de la forêt; je n'ose la suivre: J'appris qu'elle étoit fille d'un vieux Bramine qui demeuroit dans ce Temple, & qu'elle s'étoit consacrée à l'adoration du feu. Les Estales peuvent quitter le celibat pour embrasser le mariage; mais tandis qu'elles sont Prêtresses du feu, la Loi est tellement severe parmi les Indiens, qu'un pere croit faire un acte de Religion, en jettant dans les flammes sa fille toute vivante, si elle vient à manquer à la pureté qu'elle a jurée.

Mon pere vivoit encore: Je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet azyle; mais quand j'aurois été Roy, les Princes n'ont aucun droit dans ce pays sur les personnes consacrées à la Religion. Toutes ces

difficultés

difficultés ne firent qu'augmenter ma passion ; elle me rendit ingenieux. Je quittai le Palais de mon pere. J'étois jeune ; j'étois Prince ; je ne raisonnois pas : Je me déguisai en fille ; j'allai au Temple où étoit le vieux Bramine ; je le trompai par une histoire feinte, & je me mis au nombre des Estales, sous le nom d'Amana. Le Roy mon pere fut désolé de ma fuite, & me fit chercher par-tout inutilement.

Selime ignorant mon sexe, prit pour moi un gout & une amitié particuliere : Je ne la quittois jamais ; nous passions notre vie ensemble à travailler, à lire, à nous promener, à servir aux autels. Je lui contois souvent des fables & des histoires touchantes pour lui peindre les merveilleux effets de l'amitié & de l'amour. Je voulois la préparer peu-à-peu au dénouëment que je méditois. Je m'oubliois quelquefois en lui parlant, & je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu'elle m'interrompoit souvent en me disant : Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment tout ce que vous dépeignez.

Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu'elle put deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon cœur n'étoit point corrompu, je ne meditois point le crime. Je crus que si je pouvois l'engager à m'aimer, elle abandonneroit son état pour partager ma couronne.

J'attendois

J'attendois toûjours un moment favorable pour lui reveler mes ſentimens ; mais helas ! ce moment ne vint jamais.

Les Eſtales avoient coutume d'aller pluſieurs fois l'année ſur une haute montagne, pour y allumer le feu ſacré, & immoler des victimes. Nous y montames toutes un jour, accompagnées ſeulement du vieux Bramine.

A peine le ſacrifice fut-il commencé, que nous fumes enveloppées de pluſieurs hommes armés d'arcs & de flêches, qui enleverent Selime & ſon pere. Ils étoient tous à cheval ; je les ſuivis quelque temps ; mais ils entrerent dans un bois, & je ne les revis plus. Je ne retournai point au Temple. Je me dérobai à la vûe des Eſtales ; je changeai d'habits ; je pris un autre déguiſement, & j'abandonnai les Indes.

J'oubliai mon pere, ma patrie, & tous mes devoirs ; je parcourus l'Aſie entiere pour chercher Selime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune cœur qui ſe livre à la paſſion !

En traverſant le pays des Lyciens, je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour, je vis paſſer bien-tôt une troupe de Chaſſeurs, & peu de temps après pluſieurs femmes, parmi leſquelles je crus reconnoître Selime. Elle étoit en habit de chaſſe, montée ſur un Courſier ſuperbe, diſtinguée de toutes les autres par

une

une couronne de fleurs : Elle passa avec tant de vîtesse, que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la Capitale.

Les Lyciens étoient alors gouvernés par des femmes ; voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siecles que pendant une longue paix, les Lyciens s'étoient tellement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure ; ils affectoient les discours, les manieres, les maximes & même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infames, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables ; ils mépriserent les Lyciennes, & les traiterent en esclaves. Une guerre étrangere survint ; les hommes lâches & effeminés ne purent plus défendre la patrie ; ils s'enfuirent, & se cacherent dans les forêts & les cavernes ; les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chasserent les ennemis, se rendirent maitresses du pays, & établirent leur autorité par une loi immuable.

Depuis ce temps, les Lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, & la trouvoient la plus douce & la plus commode. Les Reines avoient un Conseil de Vieillards qui les aidoient de leurs lumieres ; les hommes pro-

posoient

posoient les bonnes loix, mais les femmes les faisoient exécuter : la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie ; & le conseil des Sages moderoit l'inconstance qu'on reproche aux femmes.

J'appris que la mere de Selime ayant été déthrônée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier Ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune Princesse ; qu'il y avoit vêcu plusieurs années déguisé en Bramine, & elle en Estale ; que ce vieillard ayant toûjours entretenu commerce avec les amis de la Maison Royale, la jeune Reine avoit été rétablie aprés la mort de l'Usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; & enfin qu'elle avoit toûjours témoigné une opposition invincible pour le mariage.

Cette nouvelle me causa une joye inexprimable. Je remerciai les Dieux de m'avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l'objet de mon amour. J'implorai leurs secours, & je promis de ne jamais aimer qu'une seule fois, s'ils favorisoient ma passion.

Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoître à la Reine, & je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre : Je m'engageai dans les tronpes ; je m'y fis bien-tôt distinguer. Je ne me rebutai d'aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m'exposai par tout.

Dans une bataille qui devoit décider la liberté des Lyciens, les Cariens mirent nos troupes en désordre; c'étoit dans une grande plaine, mais il n'y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit. Je gagnai ce passage; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit s'y présenter; je ralliai ainsi nos troupes; je revins charger l'ennemi, je le mis en déroute, & je remportai une pleine victoire. Cette action attira l'attention de toute l'armée; on ne parloit que de mon courage; tous les soldats m'appelloient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la Reine, qui ne me reconnut point; nous étions séparés depuis six ans; les chagrins & les fatigues avoient changé mes traits.

Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naissance, & m'examina avec attention. Je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu'elle tâchoit de cacher. Etrange bizarrerie de l'amour! Je l'avois crû autrefois Estale d'une basse naissance, & cependant je voulois partager ma Couronne avec elle. Je conçus dans le moment le dessein d'être aimé comme j'avois aimé; ainsi je déguisai mon pays & ma naissance: je dis que j'étois né dans un village de Bactriane, & que j'étois d'une origine très-obscure; elle se retira brusquement sans me rien répondre.

Bien-tôt elle me donna par le conseil des Sénateurs,

nateurs ; le commandement des armées ; j'eus par-là un libre accès auprès de sa personne. Elle m'envoyoit souvent chercher, sous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire : Elle prenoit plaisir à s'entretenir avec moi. Je lui peignis mes sentimens sous des noms empruntés ; la Mythologie Grecque & Egyptienne que j'avois apprises dans mes voyages, me fournissoient une ample matiere pour prouver que les Divinités aimoient autrefois les mortels, & que l'amour égale toutes les conditions.

Je me souviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une histoire de cette espece, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par-là tous ses sentimens cachés, & je goutai un plaisir inexprimable de sentir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus plusieurs entretiens avec elle, & par ces entretiens sa confiance augmentoit pour moi tous les jours : Je lui rappellai quelquefois les malheurs de son enfance, alors elle me raconta l'histoire de son sejour parmi les Estales, de son amitié pour Amana, & de leur tendresse réciproque ; à peine pouvois-je modérer mes transports en l'entendant parler.

J'étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fît pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle ; je fus bien-tôt satisfait. Un évenement singulier me

me donna occasion d'éprouver toute l'étendue & la force de son amour.

Selon la Loi des Lyciens, il n'est pas permis à celle qui les gouverne d'épouser un Etranger. Selime me fit appeller un jour, & me dit : Mes Sujets veulent que je prenne un Epoux ; allez leur dire de ma part que j'y consentirai, à condition qu'ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air majestueux, sans presque me regarder.

Je tremble d'abord, je me flate ensuite, je doute enfin ; car je sçavois l'attachement que les Lyciens avoient pour leurs Loix ; j'allai cependant exécuter les ordres de Selime. Le Conseil s'assembla, j'exposai les volontés de la Reine ; après plusieurs disputes, on convint qu'il falloit lui laisser la liberté de se choisir un Epoux.

Je lui rapportai ce qu'on avoit résolu dans le Conseil ; elle m'ordonna d'assembler les troupes dans la même plaine où j'avois remporté la victoire sur les Cariens, & de m'y tenir prêt pour obéïr à ses ordres : elle commanda aussi à tous les Chefs de la nation de se rendre dans le même lieu. On y éleva un Trône superbe ; la Reine y parut entourée de sa Cour, & parla ainsi.

Lyciens, depuis que je regne sur vous, j'ai observé vos Loix, j'ai paru à la tête de vos armées, j'ai remporté plusieurs victoires ; mon

unique étude a été de vous rendre libres & heureux; eſt-il juſte que celle qui a maintenu vos libertés, ſoit elle-même eſclave ? Eſt-il juſte que celle qui cherche ſans ceſſe vôtre bonheur, ſoit elle-même infortunée ? Il n'eſt point de malheur ſemblable à celui de faire violence à ſon cœur : quand il eſt contraint, la Grandeur & la Royauté ne ſervent qu'à nous faire ſentir plus vivement nôtre eſclavage : Je demande d'être libre dans mon choix.

Toute l'aſſemblée applaudit à la ſageſſe de ce diſcours, & s'écrie : *Vous êtes libre, vous êtes diſpenſée de la Loy.* La Reine m'envoya dire d'avancer à la têtt des troupes. Quand je fus près du Trône, elle ſe leva, & dit en me montrant : *Voilà mon Epoux : Il eſt Etranger ; mais ſes ſervices le rendent pere de la patrie : Il n'eſt pas Prince ; mais ſon mérite l'égale aux Roys.*

Selime m'ordonna enſuite de monter ſur le Trône ; je me proſternai à ſes pieds, & je fis tous les ſermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie, de regarder les Lyciens comme mes enfans, & ſur-tout de n'aimer jamais que la Reine.

Elle deſcendit alors de ſon Trône, & nous fumes reconduits à la Capitale avec pompe, au milieu des acclamations du peuple. Si tôt que nous fumes ſeuls, *Ah ! Selime*, lui dis-je, *ne reconnoiſſez-vous donc plus Amana ?* La ſurpriſe,

la,

la tendresse, la joye, causerent à la Reine les transports les plus vifs; elle me reconnoît, elle devine tout le reste; je n'avois pas besoin de lui parler : nous gardâmes long-temps le silence; je lui appris ensuite mon histoire, mon origine, & tous les effets que l'amour avoit produits en moi.

Elle assembla aussi-tôt son Conseil, & déclara ma naissance; on envoya des Ambassadeurs aux Indes, je renonçai pour toûjours à ma Couronne, & mon frere fut confirmé dans la possession de mon Trône.

Ce sacrifice me couta peu; je possedois Selime, rien ne manquoit à mon bonheur. Mais hélas! ce bonheur ne fut pas de longue durée: En me livrant à ma passion, j'avois oublié ma patrie, j'avois abandonné mon pere dont je faisois la consolation, j'avois sacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui paroissoit si délicat, si génereux, & qui étoit admiré des hommes, ne fut pas approuvé des Dieux. Aussi m'en punirent-ils par le plus grand de tous les malheurs; ils me séparerent de Selime, elle mourut peu de temps aprés notre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur; mais les Dieux ne m'abandonnerent point.

Je rentrai profondément en moi-même; la sagesse descendit dans mon cœur, elle dessilla les yeux de mon esprit, & je compris alors le

le myftere admirable de la conduite d'Oromaze. La vertu eft fouvent malheureufe ; c'eft ce qui choque les hommes aveugles qui ignorent que les maux paffagers de cette vie font deftinés par les Dieux pour expier les fautes fecrettes de ceux qui paroiffent les plus vertueux.

Ces réfléxions me déterminerent à confacrer le refte de mes jours à l'étude de la fageffe. Selime étoit morte, mes liens étoient rompus, je ne tenois plus à rien dans la nature ; toute la terre me paroiffoit un defert ; je ne pouvois plus regner en Lycie après la mort de Selime, & je ne voulois point refter dans un pays où tout renouvelloit fans ceffe le fouvenir de ma perte.

Je retournai aux Indes, & j'allai vivre parmi les Bramines, où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet efclavage qui accompagne toûjours la grandeur, j'établis au dedans de moi-même un empire fur mes paffions & fur mes defirs, plus glorieux & plus confolant que le faux éclat de la Royauté. Malgré mon éloignement & ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme fi j'euffe voulu remonter fur le Trône, & je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moy une nouvelle fource de bonheur ; il ne dépend que de nous de mettre à profit toutes nos difgraces. Je vifitai les Sages de

l'Asie, je conversai avec les Philosophes des différens pays, j'appris leurs Loix, & leur Religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps & de tous les lieux, pensoient de même sur la Divinité, & sur la morale; enfin je suis venu sur les bords de l'Arosis, où les Mages m'ont choisi pour leur Chef.

Ici Zoroastre se tut. Cyrus & Cassandane furent trop attendris pour parler; après quelques momens de silence, le Philosophe les entretint du bonheur que les vrais Amans retrouvent dans l'Empyrée, quand ils s'y joignent; puis il conclut par ces souhaits:

Puissiez-vous sentir long-tems le bonheur de vous aimer, & de vous aimer uniquement; puissent les Dieux vous préserver de cette corruption du cœur, qui fait cesser les plaisirs lorsqu'ils deviennent légitimes; puissiez-vous, après les transports d'une passion vive & pure pendant votre jeunesse, connoître dans un âge plus meur tous les charmes de cette union qui diminue les peines, & qui augmente les biens en les partageant; puisse une longue & aimable vieillesse vous montrer vos neveux & vos arriere-neveux, multipliant la race des Heros sur la terre; puisse enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer, comme moi, la perte de ce que vous aimez. Je ne me console

console que par l'esperance de revoir Selime dans la sphére du feu, pur élement de l'amour. Les ames ne font ici-bas que faire connoissance; mais c'est là-haut que leur union se consomme. O! Selime. Selime, je vous rejoindrai un jour, notre flamme sera éternelle; je sçai que dans ces régions supérieures votre bonheur ne sera complet que lorsque je le partagerai avec vous; ceux qui se sont aimés purement, s'aimeront à jamais; le veritable amour est immortel.

Le récit de l'histoire de Zoroastre fit une vive impression sur le Prince & la Princesse de Perse; elle les confirma dans leur tendresse mutuelle, & dans leur amour pour la vertu; ils passerent quelque tems avec ce Sage dans la solitude, avant que de retourner auprès de Cambyse.

Tandis que Cassandane s'entretenoit avec les femmes des Mages, & goutoit avec plaisir la douceur de leurs Concerts, Zoroastre initia Cyrus dans tous les Mysteres de la Sagesse Orientale. Les Chaldéens, les Egyptiens, & les Gymnosophistes avoient une merveilleuse connoissance de la nature, mais ils l'enveloppoient d'allégories mythologiques; c'est sans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir connu la Physique que très-imparfaitement.

Zoroastre dévoila à Cyrus les secrets de la

nature, non seulement pour satisfaire à sa curiosité, mais pour lui faire reconnoître les marques d'une Sagesse infinie répandues dans l'univers, & par-là le préparer à des instructions plus élevées sur la Divinité & sur la Religion.

Tantôt il lui faisoit admirer la structure du corps humain, les ressorts qui le composent, & les liqueurs qui y coulent; les canaux, les pompes, les réservoirs qui se forment par le simple entrelassement des nerfs, des artéres & des veines, pour séparer, pour épurer, pour conduire & reconduire les liquides dans toutes les extrêmités du Corps; puis les leviers, les cordes & les poulies formées par les os, les muscles & les cartilages, pour faire tous les mouvemens des solides.

C'est ainsi, *disoit le Mage*, que notre corps n'est qu'un tissu merveilleux de tuyaux sans nombre, qui se communiquent, se divisent & se subdivisent sans fin; tandis que des liqueurs différentes & proportionnées s'y insinuent, & s'y préparent, selon les régles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par-là, qu'une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction & les mouvemens, jouent sans cesse dans nos corps, & par consequent qu'il n'y a qu'une Intelligence souveraine, qui ait pû produire, ajuster, & conserver une ma-

chine

chine si composée, si délicate, & si admirable.

Un autre jour, il expliqua la formation des plantes, & la transformation des insectes. On n'avoit pas alors nos verres optiques pour rapprocher & grossir les objets; mais l'esprit pénétrant de Zoroastre voyoit encore plus loin.

Chaque semence, *dit-il*, contient une plante de son espece; cette plante une autre semence, & cette semence une autre petite plante; & ainsi sans fin. La fecondité de la nature est inépuisable. L'accroissement des vegétaux n'est que le développement des fibres, des membranes, des branches, par l'action du suc de la terre qui s'y insinue. La pression de l'air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels & de souffres. La chaleur du soleil pendant le jour, attire en haut la séve la plus subtile; & la fraîcheur de la nuit la fixe, la condense & la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, & former toutes les richesses de la nature qui charment la vûe, l'odorat & le goût.

La fecondité de la nature dans la multiplication des insectes, n'est pas moins admirable. Leurs œufs repandus dans l'air, sur la terre, dans les eaux, n'attendent pour éclore qu'un rayon favorable du soleil. La sage nature fait jouer dans ces machines presqu'invisibles, des ressorts infinis, qui fournissent des liqueurs propres à leurs besoins.

Il raconta ensuite toutes leurs différentes metamorphoses. Tantôt ce sont des vermisseaux qui rampent sur la terre ; tantôt des poissons qui nagent dans les liquides ; & tantôt des volatiles qui s'élevent dans les airs.

Une autre fois, le Mage conduisoit l'esprit de Cyrus jusques dans les regions superieures, pour contempler tous les Phénoménes extraordinaires qui arrivent dans l'air.

Il lui expliqua les merveilleuses qualités de ce fluide subtil & invisible qui environne la terre ; son utilité & sa necessité pour la vie des animaux, pour l'accroissement des plantes, pour le vol des oiseaux, pour la formation des sons, & pour tous les usages de la vie.

Ce fluide, *lui dit-il*, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du soleil ou les feux souterrains, quelquefois par la rencontre des sels & des souffres qui y nagent, tantôt par le nitre qui le fixe & le roidit, d'autrefois par les nuages qui le resserrent, souvent par d'autres causes qui troublent l'équilibre de ses parties, produit toutes sortes de vents, dont les plus impetueux servent à dissiper les vapeurs nuisibles, & les plus temperés à moderer les chaleurs excessives.

D'autres fois, les rayons du Soleil s'insinuant dans les petites goutes d'eau qui couvrent ou qui arrosent la surface de la terre, les dilatent &

les

les rendent par-là plus legeres que l'air, de sorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, & y surnagent à différentes hauteurs, selon qu'elles sont plus ou moins pesantes.

Le Soleil ayant attiré ces vapeurs chargées de souffres, de mineraux, de sels différens, elles s'allument dans l'air, l'agitent, le troublent, & causent le bruit du Tonnerre, & la lumiere des éclairs.

D'autres vapeurs plus legeres se ramassent en nuages, & flottent dans l'air; mais quand leur poids devient trop grand, elles tombent en rosée, en pluye, en neige, en grêle, selon que l'air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au-dessus des montagnes, y tombent, s'y insinuent, & s'amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque issue pour sortir, & former par-là des sources abondantes d'eau vive pour désalterer les hommes; de-là coulent d'abord les ruisseaux, puis les rivieres, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le Soleil avoit dissipé par l'ardeur de ses rayons.

C'est ainsi que toutes les irrégularités & les intemperies des élemens, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs immoderées

de l'Eté, & les rigueurs excessives de l'Hyver, préparent les beautés du Printemps, & les richesses de l'Automne; toutes ces vicissitudes qui semblent aux esprits superficiels les effets d'un concours fortuit de causes irrégulieres, sont reglées avec poids & mesure, par une Sagesse souveraine qui tient l'univers dans sa main, qui pese la terre comme un grain de sable, & la mer comme une goute d'eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroastre s'élevoit ensuite jusques aux astres, pour expliquer comment ils nagent tous, dans un fluide invisible & pur.

La matiere, *disoit-il*, est non seulement divisible à l'infini, mais elle se divise sans cesse par l'action continuelle du premier Moteur. Par-là se forment dans les espaces immenses, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours & la subtilité sont infiniment différentes. Ils se croisent, se pénetrent, & coulent les uns auprès des autres, comme l'eau, l'air & la lumiere, sans se troubler, ni se confondre jamais.

L'action de ces fluides invisibles devient le ressort universel de tous les mouvemens celestes & terrestres; elle fait tourner les étoiles fixes sur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planettes autour de ces astres: Cette matiere pure transmet jusqu'à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumiere des corps celestes, comme

comme l'air transmet les sons; & ses secousses plus ou moins promptes, produisent l'agréable variété des couleurs, comme celles de l'air forment les tons mélodieux de la Musique.

Enfin la fluidité des liqueurs, la consistance des solides, la pesanteur, le ressort, l'attraction des corps, viennent de l'action de cette matiere étherée. La même cause simple produit des effets infinis, & même contraires; sans que ces mouvemens innombrables se détruisent.

Cette matiere invisible n'agit pas selon les loix nécessaires d'une mécanique aveugle; elle est le *corps* du Grand Oromaze, dont l'ame est la *vérité*. Toujours present à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps & aux esprits toutes leurs formes, & tous leurs mouvemens. Les Grecs appellent cette action du premier Moteur, *la force unitive de la nature*, à cause qu'elle unit par son attrait infini toutes les parties de l'univers. (*a*) Nos idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes. (*b*)

Zo-

(a) *La doctrine de l'attraction ressemble à celle d'Empedocle, qui croyoit que tous les différens phénoménes de l'univers venoient de l'amour & de la haine.*

(b) *Il est possible de concilier l'attraction de M. Newton avec la matiere étherée; c'est pour cela que j'ai mis le premier systême dans mon Edition Angloise, & le second dans celle-ci;* sed non est his locus.

Zoroaſtre expliqua enfin comment la diſtance des planettes & leurs révolutions, ſont proportionnées à leurs grandeurs, & à la nature de leurs habitans; car les Gymnoſophiſtes, & les Mages, croyoient toutes les ſphéres céleſtes peuplées de génies fidéles ou infidéles.

Nous ſommes ſurpris, *continua le Philoſophe*, de voir toutes les merveilles de la nature qui ſe découvrent à nos foibles yeux; que ſeroit-ce ſi nous pouvions nous élever juſques dans les eſpaces étherées, & les parcourir d'un vol rapide? chaque aſtre paroîtroit un atome, en comparaiſon de l'immenſité qui l'environne; que ſeroit-ce ſi deſcendant enſuite ſur la terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petiteſſe des objets, & pourſuivre le moindre grain de ſable dans ſa diviſibilité infinie? chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons ſans doute de nouvelles beautés; c'eſt ainſi que le *grand* & le *petit* diſparoiſſent tour à tour, pour preſenter par tout une image de l'Infinité répandue ſur tous les ouvrages d'Oromaze.

Cependant ce que nous ſçavons ici-bas de la nature, ne regarde que ſes proprietés ſuperficielles; il ne nous eſt pas permis de pénetrer juſques dans l'eſſence intime des choſes. Ce point de l'immenſité dans lequel nous ſom-

sommes relegués, depuis que nous animons des corps mortels, n'est pas ce qu'il étoit autrefois ; la force mouvante du premier Principe est suspendüe & arrêtée ; tout est devenu difforme, obscur, irrégulier, semblable aux Intelligences qui furent entraînées dans la révolte d'Arimane.

Cyrus étoit charmé de ces connoissances ; de nouveaux mondes sembloient se découvrir à son esprit ; où ai-je vêcu, *disoit-il*, jusqu'à present ? les objets les plus simples renferment des merveilles qui échappoient à mes yeux. Sa curiosité fut réveillée sur-tout, quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l'univers, & se tournant vers Araspe qui étoit present à ces entretiens, il lui dit :

Ce qu'on nous a enseigné jusques ici d'Oromaze, de Mythras, d'Arimane, du combat du bon & du mauvais Principe, des révolutions arrivées dans les sphéres supérieures, & des ames précipitées dans des corps mortels, nous a paru mêlé de tant de fictions absurdes, & enveloppé de tant d'obscurités impénetrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprisables & indignes de la nature éternelle. Daignez, *dit-il à Zoroastre*, daignez nous découvrir ces mysteres inconnus au peuple. Je vois à present que le mépris pour la Religion ne peut venir que de l'ignorance.

Après tout ce que je vous ai montré aujourd'hui, *reprit le Sage*, je fatiguerois trop l'attention de votre esprit, si je voulois entrer dans ce détail; il faut vous reposer cette nuit; après avoir délassé votre corps par le sommeil, & calmé vos sens par la musique & le sacrifice du matin, je vous menerai dans ce monde invisible qui m'a été dévoilé par la tradition des Anciens.

Le lendemain, Zoroastre conduisit Cyrus & Araspe dans une forêt sombre & solitaire, où regnoit un éternel silence, & où la vûe ne pouvoit être distraite par aucun objet sensible.

Ce n'est pas, *dit-il*, pour joüir des plaisirs de la solitude, que nous abaudonnons pour toujours la societé des hommes; cette retraite n'auroit pour objet qu'une indolence frivole, indigne de la sagesse; mais par cette séparation, les Mages se détachent de la matiere, s'élevent à la contemplation des choses célestes, & entrent en commerce avec les purs esprits qui leur découvrent tous les secrets de la nature. Ce n'est qu'après avoir remporté une pleine victoire sur toutes les passions, que le Grand Oromaze favorise ainsi les mortels, & ce n'est qu'un très-petit nombre de Sages les plus épurés qui ont joüi de ce privilege. Imposez silence à vos sens; élevez

votre

votre esprit au-dessus de tous les objets visibles, & écoutez ce que les Gymnosophistes ont appris par leur commerce avec les Intelligences. Ici Zoroastre se tut pour quelque temps; il sembla se recueillir profondément en lui-même, puis il continua ainsi.

(*a*) Un feu pur & divin s'étend dans les espaces empyrées, par le moyen duquel se *voyent* non seulement les corps, mais les esprits: Au milieu de cette immensité est le Grand *Oromaze* premier principe de toutes choses; il se repand par tout, mais c'est-là qu'il se manifeste d'une maniere plus éclatante.

Auprès de lui est assis le Dieu *Mythras*, la premiere & la plus ancienne production de sa puissance; autour de son Trône se voyent une infinité de Génies de plusieurs ordres différens; au premier rang sont les *Jynges*, intelligences les plus sublimes; au dessous d'elles dans des sphéres plus éloignées sont les *Synoches*, les *Teletarques*, les *Amilictes*, les *Cosmogoges*, (*b*) & un nombre innombrable de Génies de tous les degrés inférieurs.

Ari-

(a) *Voyez le Discours, à la fin.*

(b) *Voyez les Oracles qui passent sous le nom de Zoroastre. Ils sont dans doute supposés; mais ils contiennent les plus anciennes traditions & le style de la Theologie Orientale. Je ne m'en suis servi que pour donner des noms aux Génies.*

Arimane Chef des Jynges, aspira à l'égalité avec le Dieu Mythras, & par son éloquence persuada peu-à-peu à tous les esprits de son espece de troubler l'harmonie universelle, & l'ordre de la Monarchie céleste. Quelque élevés que soient les Génies, ils sont toujours finis, & peuvent par conséquent s'éblouïr & se tromper. Or l'amour de sa propre excellence est la séduction la plus délicate & la plus imperceptible.

Pour détourner les autres Génies du même crime, & pour punir ces esprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ses rayons, & soudain la sphére d'Arimane devint un cahos, & une nuit éternelle, où la discorde, la haine, la confusion, l'anarchie, & la force seule dominent.

Ces substances étherées se seroient tourmentées éternellement, si Oromaze n'avoit pas adouci leurs malheurs; dans ses punitions il n'est jamais cruel; il n'agit jamais par un motif de vengeance indigne de sa nature; il eut compassion de leur état; il leur prêta sa puissance pour dissiper le cahos.

Aussi-tôt les atomes confus se debarassent, les elemens se debrouillent, se separent, & s'arrangent. Au milieu de l'abyme s'amasse un ocean de feu, qu'on appelle presentement le *Soleil*; sa clarté est ténébreuse, lorsqu'on la

com-

compare à ce pur Ether qui eclaire l'Empyrée.

Sept globes d'une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere. Les sept Génies principaux ministres, & compagnons d'Arimane, avec tous les esprits subalternes de son ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, & leur imposent leurs noms. Les Grecs les appellent SATURNE, JUPITER, MARS, VENUS, MERCURE, LA LUNE & LA TERRE.

Dans Saturne, se retirent les Génies paresseux, sombres & misanthropes, qui cherchent la solitude & les ténébres, qui haïssent la société, & se consument dans un ennui éternel. De là sortent tous les projets noirs & malins, les trahisons perfides, & les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les Génies impies & sçavans, qui enfantent les erreurs monstrueuses; qui tâchent de persuader aux hommes que l'univers n'est pas gouverné par une sagesse éternelle, que le Grand Oromaze n'est pas un principe lumineux, mais une nature aveugle qui s'agite sans cesse au dedans d'elle-même, pour y produire une revolution éternelle de formes.

Dans Mars, régnent les Génies ennemis de

la paix, qui soufflent par-tout le feu de la discorde, la vengeance inhumaine, la colere implacable, l'ambition forcenée, le faux heroïsme insatiable de conquerir ce qu'il ne peut gouverner, & la dispute furieuse qui veut dominer sur les esprits, qui cherche à les accabler, lorsqu'elle ne peut les convaincre, & qui est plus cruelle dans ses emportemens que tous les autres vices.

Dans Venus, les Génies impurs, les graces affectées, la cupidité effrenée, sans goût, sans amitié, sans sentimens, sans autre vûe que la jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les plus funestes.

Dans Mercure, les ames foibles & incertaines, qui croyent sans raison de croire, qui doutent sans raison de douter, les Enthousiastes & les esprits forts, dont la credulité & l'incredulité viennent également des excès d'une imagination dereglée : Elle trouble la vûe des uns, de sorte *qu'ils voyent ce qui n'est pas*; & elle aveugle les autres, de façon *qu'ils ne voyent pas ce qui est*.

Dans la Lune, les Génies bizarres, fantasques & capricieux, qui veulent & ne veulent pas, qui haïssent dans un temps ce qu'ils aimoient éperdûment dans un autre, & qui par une fausse delicatesse d'amour propre, se défient sans cesse, & d'eux-mêmes, & de leurs meilleurs amis.

Tous

Tous ces Génies reglent l'influence des astres; ils sont soumis aux Mages, qui découvrent en les évoquant, tous les secrets de la nature. Ces esprits avoient été tous complices volontaires du crime d'Arimane; il en restoit un nombre de toutes les especes, qui avoient été entraînés par foiblesse, par inattention, par legereté, & oserai-je le dire, par amitié pour leurs compagnons; ils étoient de tous les Génies les plus bornés, & par conséquent les moins criminels.

Oromaze en eut compassion, & les fit descendre dans des corps mortels; ils ne se souviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur; c'est de cet amas de Génies de toutes les especes qu'il remplit la terre, & c'est pour cela qu'on y trouve des esprits de tous les caracteres.

Le Dieu Mythras travaille sans cesse à les guérir, à les épurer, à les éxalter, à les rendre capables de leur premiere félicité. Ceux qui suivent la vertu, s'envolent après la mort dans l'Empyrée, où ils se réunissent à leur origine; ceux qui se laissent corrompre par le vice, s'enfoncent de plus en plus dans la matiere, tombent successivement dans les corps des plus vils animaux, & parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes, par les peines qu'ils subissent.

Le

Le mauvais Principe troublera tout pendant neuf mille ans; il viendra enfin un temps fixé par le destin, où Arimane sera totalement détruit & exterminé; la terre changera de forme, l'harmonie universelle recommencera, & les hommes vivront heureux, sans aucun besoin corporel. Jusqu'à ce temps, Oromaze se repose, & Mythras combat; cet intervalle semble long aux mortels, mais à un Dieu il ne paroît qu'un moment de sommeil.

Cyrus fut saisi d'étonnement en entendant parler de ces hautes connoissances, & s'écria: Je suis donc un rayon de lumiere détaché de son principe, & je dois y retourner; vous mettez au dedans de moi une source intarissable de plaisirs que je ne connoissois pas auparavant; les revers de la fortune pourront à l'avenir m'ébranler, mais ils ne m'accableront jamais; tous les maux de la vie me paroîtront des songes passagers; toutes les grandeurs humaines s'évanoüissent, je ne vois plus rien de grand que d'imiter les immortels, pour rentrer dans leur societé. O! mon pere, dites-moi par quel chemin les Heros remontent à l'Empyrée.

Que j'ai de joye, *reprit Zoroastre*, de voir que vous goutez ces vérités! Vous en aurez un jour besoin. Les Princes sont souvent entourés de ces hommes impies & profanes, qui rejet-

rejettent tout pour flatter leurs passions ; ils tâcheront de vous faire douter de la Providence éternelle par ies malheurs & les désordres qui arrivent ici-bas ; ils ne sçavent pas que la terre entiere n'est qu'une roüe détachée de la grande machine : leur vûe ne s'étend qu'à un petit cèrcle d'objets ; ils ne voyent rien au-delà : cependant ils veulent raisonner & décider sur tout ; ils jugent de la nature, & de son Auteur, comme un homme né dans une caverne profonde, qui n'auroit jamais vû les objets qui l'environnent, qu'à la lueur obscure d'un triste flambeau.

Oui, Cyrus, l'harmonie universelle se rétablira un jour, & vous êtes destiné pour cette immortalité sublime ; mais vous ne pouvez y parvenir que par la vertu, & la vertu de votre état est de rendre *les hommes heureux*.

Les discours de Zoroastre firent une forte impression dans l'esprit de Cyrus ; il auroit demeuré encore long-temps dans la solitude des Mages, si son devoir ne l'avoit point rappellé à la Cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune Prince augmentoit tous les jours ; plus il connoissoit Cassandane, plus il découvroit dans son esprit, dans ses sentimens & dans ses vertus, des charmes toujours nouveaux, qui ne se trouvent point dans la beauté toute seule. L'hymenée qui affoi-

blit

blit souvent les passions les plus vives, & le goût presque invincible qu'ont tous les hommes pour le changement, ne diminuoient en rien la tendresse mutuelle de ces heureux amans; ils vécurent ainsi plusieurs années. Cassandane donna deux fils à Cyrus, *Cambyse* & *Smerdis*, & deux filles nommées *Aristone* & *Meroé*; elle mourut enfin, quoique dans la fleur de son âge.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un amour véritable fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation de Cyrus: Il perdoit tout par la mort de Cassandane; le goût, la raison, le plaisir & le devoir, s'étoient unis pour augmenter sa passion pour la fille de Farnaspe: En l'aimant il avoit goûté tous les charmes de l'amour, sans connoître ni ses peines, ni ses dégoûts; il sentit la grandeur de sa perte, & refusa toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les Heros; les ames nobles & génereuses ne sont sensibles qu'aux maux qui interessent le cœur. Cyrus se livre tout entier à sa douleur; il ne peut la soulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes; les grandes passions se taisent toujours; un torrent de larmes succede enfin à ce profond silence. Mandane & A-

raspe

raſpe qui ne le quittoient point, ne cherchent à le conſoler qu'en pleurant avec lui : les diſcours ne guériſſent point la douleur ; l'amitié ne ſoulage les peines qu'en les partageant.

Après un long abbattement, Cyrus retourna voir Zoroaſtre qui avoit autrefois éprouvé un malheur ſemblable au ſien ; la converſation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ſes peines, mais elles ne ſe diſſiperent que peu-à-peu par les voyages qu'il continua pendant quelques années.



LES



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE TROISIE'ME.

L'EMPIRE des Medes joüiſſoit alors d'une paix profonde ; Cambyſe crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce temps qu'en ſortant de la Perſe, pour apprendre les mœurs, les Loix, & la Religion des autres peuples ; il le fit appeller un jour, & lui parla ainſi :

Le Grand Oromaze vous deſtine à étendre vos conquêtes ſur toute l'Aſie ; il faut que vous

vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en Egypte qui est la mere des sciences; de-là dans la Grece où se voyent plusieurs Républiques fameuses; vous irez ensuite en Crete étudier les Loix de Minos; vous reviendrez enfin par Babylone, & vous rapporterez ainsi dans votre patrie toutes les connoissances nécessaires pour polir l'esprit de vos Sujets, & pour vous rendre capable de remplir votre haute destinée. Allez, mon fils, allez voir & étudier la nature humaine sous toutes ses formes différentes; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, est un tableau trop borné, pour pouvoir juger par là de l'humanité en géneral.

Cyrus obéït aux ordres de son pere, & quitta bien-tôt la Perside avec Araspe son ami; deux fidelles esclaves faisoient toute sa suite; il vouloit voyager inconnu. Il descend l'Agradate, s'embarque sur le Golfe Persique, & aborde bien-tôt au Port de Gerra sur les côtes de l'Arabie heureuse.

De-là il continue sa route vers la ville de Macoraba. (a) Dans ce séjour délicieux la sereni-

(a) *C'est aujourd'hui la Meque. Elle a été de tout tems un lieu saint pour les Arabes.*

renité du Ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l'air, une nature variée, féconde & riante de toute part, charmoient tous les sens.

Cyrus ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés de ce pays, lorsqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grave, & qui sembloit enseveli dans une profonde méditation; il étoit déja près de Cyrus, sans s'en être apperçû; le Prince interrompit la rêverie du vieillard, pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo, où il devoit s'embarquer pour l'Egypte.

Amenophis, c'est ainsi qu'il s'appelloit, salüa Cyrus & Araspe avec politesse; & leur ayant representé que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans sa retraite.

Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêttes; une fontaine sortoit du penchant de la colline; son onde transparente en s'enfuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné, & formoit ensuite un ruisseau, dont le doux murmure étoit le seul bruit qu'on entendoit dans ces lieux tranquilles.

Amenophis servit à ses Hôtes des fruits secs, & des vins exquis, & pendant le repas

il

il les entretint agréablement ; une joye naïve & paisible regnoit sur son visage, ses discours étoient pleins de sens & de sentimens, il avoit toute la politesse d'un homme élevé à la Cour des Rois. C'est ce qui donna à Cyrus la curiosité de sçavoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d'Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, & le sujet de ses voyages ; il lui fit ensuite entrevoir son desir, avec ce respect modeste qu'on doit avoir pour le secret d'un Inconnu. Amenophis plein de reconnoissance pour le Prince, & encore plus touché de sa délicatesse & de sa retenue, commença ainsi l'histoire de sa vie & de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d'une des plus anciennes familles d'Egypte, cependant par la succession des temps & la triste vicissitude des choses humaines, la branche dont je sors est tombée dans une grande pauvreté. Mon pere vivoit près de Diospolis ville de la haute Egypte, & cultivoit de ses propres mains son champ paternel ; il m'élevoit à goûter les vrais plaisirs dans la simplicité d'une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l'étude de la sagesse, & à trouver dans l'agriculture, la chasse & les beaux arts, mes plus douces occupations.

C'étoit l'usage du Roy Apriés de parcourir

de temps en temps les différentes Provinces de son Royaume. Un jour qu'il passa par les forêts voisines du lieu où j'habitois, il m'apperçut à l'ombre d'un Palmier, où je lisois les livres sacrés d'Hermés.

Je n'avois pas plus de seize ans : ma jeunesse & mon maintien attirerent les regards du Roy; il s'approcha de moi, & me demanda mon nom, mon état, & ce que je lisois; mes réponses lui plurent; il me fit conduire à sa Cour, avec le consentement de mon pere, & ne négligea rien pour mon éducation.

Le goût qu'Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance ; elle paroissoit augmenter à mesure que j'avançois en âge, & je me livrois sans réserve aux sentimens de tendresse & de reconnoissance. Comme j'étois jeune & sans expérience, je croyois que les Princes étoient capables d'amitié; j ignorois que les Dieux leur ont refusé cette douce consolation, pour contre-balancer leur grandeur.

Après avoir suivi le Roy dans ses guerres contre les Sidoniens & les Cypriotes, je devins son unique favori; il me communiqua les secrets les plus importans de l'Etat, & m'honora de la premiere Charge auprès de sa personne.

Je ne perdis jamais de vûe l'obscurité d'où le Roy m'avoit tiré; je n'oubliai point que j'a

j'avois été pauvre, & je craignis d'être riche; je conservois ainsi mon integrité au milieu des grandeurs. J'allois de temps en temps voir mon pere dans la haute Egypte dont j'étois Gouverneur; je visitois avec plaisir le bocage où Apriés m'avoit rencontré: Heureuse solitude, *disois-je en moi-même*, où j'ai puisé d'abord les maximes de la vraye sagesse! Malheur à moi, si j'oublie l'innocence & la simplicité de mes premieres années, où je ne sentois point les faux desirs, & ne connoissois pas les objets qui les excitent!

Je fus souvent tenté de renoncer à la Cour, pour rester dans cette aimable solitude; c'étoit sans doute un pressentiment des disgraces qui devoient m'arriver; ma fidélité devint bientôt suspecte à Apriés.

(a) Amasis qui me devoit sa fortune, tâcha de lui inspirer ces défiances. C'étoit un homme d'une basse naissance, mais d'une grande valeur; il avoit tous les talens naturels & acquis, mais les sentimens cachés de son coeur étoient corrompus. Quand on a beaucoup d'esprit, & que rien n'est sacré, il est aisé de réussir auprès des Princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon cœur, & je ne me défiois pas d'un homme que j'avois comblé de bienfaits; il se couvrit du voile

(a) *Voyez Herodote*, liv. 1. & 2.

d'une profonde dissimulation, pour me mieux trahir.

Je n'aimois point la basse flatterie, mais je n'étois pas insensible aux louanges délicates. Amasis sentit bien-tôt ma foiblesse, & s'en servit adroitement; il affectoit, pour me plaire, une candeur, une noblesse, & un désinteressement qui me charmerent; enfin il gagna tellement ma confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois à l'égard du Roy. Je le presentai à Apriés comme un homme très-capable de le servir; il eut bien-tôt un accès libre auprès du Prince.

Le Roy avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par sa volonté absolue; il s'étoit déja affranchi des loix, il n'écoutoit plus le conseil des trente Juges.

Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours de suivre les regles d'une exacte prudence, & mon attachement pour le Roy me porta souvent à lui parler avec trop de force, & sans assez de ménagement.

Je m'apperçus peu-à-peu de sa froideur, & de la confiance qu'il prenoit en Amasis; loin de m'en allarmer, je me réjoüissois de l'élevation d'un homme, que je croyois non seulement mon ami, mais encore zelé pour le bien public.

Amasis me disoit souvent avec des regrets qui

qui paroissoient sinceres: Je ne goûte point le plaisir de la faveur du Prince, puisque vous en êtes privé. N'importe, *lui disois-je*, par qui le bien se fasse, pourvû qu'il soit fait.

Ce fut alors que les Villes principales de la haute Egypte m'adresserent leurs plaintes, sur les subsides extraordinaires que le Roy exigeoit. J'écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les esprits. Amasis fit saisir ces lettres, & contrefit exactement mon caractere; il manda dans celles qu'il envoya en mon nom aux habitans de Diospolis ma patrie, que si je ne pouvois pas gagner le Roy par la persuasion, j'irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la révolte, & s'imaginant que j'étois auteur de ces lettres, il crut entrer avec moi dans un traité secret. Amasis entretint cette correspondance sous mon nom pendant plusieurs mois. Croyant enfin avoir des preuves suffisantes de mon infidélité, il alla se jetter aux pieds du Prince, lui découvrit toute la prétendue conspiration, & lui montra les lettres supposées.

Je fus arrêté sur le champ, & mis dans une étroite prison; le jour fut fixé pour me faire mourir avec éclat. Amasis me vint voir; il

 parut

parut d'abord chancelant dans ses idées, incertain de ce qu'il devoit croire, arrêté par la connoissance qu'il avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves, attendri sur mon sort.

Après l'avoir entretenu quelque temps, il sembla convaincu de mon innocence, me promit de parler au Prince, & de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie.

Pour mieux cacher ses noirs projets, il alla trouver le Roy, & tâchant foiblement de l'engager à me pardonner, il lui fit entrevoir qu'il n'agissoit que par reconnoissance, & par compassion pour un homme à qui il devoit sa fortune; il le confirma ainsi adroitement dans la persuasion où il étoit de mon crime; le Roy naturellement soupçonneux & défiant fut inexorable.

Le bruit de ma trahison se répandit par toute l'Egypte; les peuples des différentes Provinces accoururent à Saïs, pour voir le spectacle inhumain qu'on préparoit. Enfin le jour fatal étant arrivé, plusieurs de mes amis parurent à la tête d'une foule nombreuse, & m'arracherent au supplice qui m'étoit destiné; les troupes du Roy firent d'abord quelque résistance, mais la multitude se déclara pour moi. J'étois maître alors de faire la même révolution dans l'Egypte qu'Amasis fit depuis; mais je ne pro-

profitai de cette conjončture heureuſe, que pour me juſtifier auprès d'Apriés; je lui envoiai un de mes libérateurs pour l'aſſurer que ſon injuſtice ne me faiſoit pas oublier mon devoir, & que je ne voulois que le convaincre de mon innocence.

Il m'ordonna de l'aller trouver dans ſon Palais. Amaſis étoit avec lui; ce perfide, en continuant toujours ſa diſſimulation, courut audevant de moi avec empreſſement, & me preſentant lui-même au Roy, que j'ai de joye, *lui dit-il*, de voir que la conduite d'Amenophis ne vous laiſſe plus aucun prétexte de douter de ſa fidélité! Je vois bien, *répondit froidement Apriés*, qu'Amenophis n'aſpire point à la Royauté, & je lui pardonne d'avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ſes concitoyens. Je répondis au Roy que je n'étois point coupable des crimes qu'on avoit voulu m'imputer, & que j'en ignorois l'auteur. Amaſis chercha alors à faire tomber les ſoupçons de ſa trahiſon, ſur les meilleurs amis & les plus fidéles ſerviteurs du Roy.

Je ſentis que l'eſprit du Prince n'étoit point guéri de ſes défiances, & pour prévenir de nouvelles accuſations, je me retirai de Saïs, je retournai dans ma premiere ſolitude, & je ne rapportai de la Cour, que mon innocence & ma pauvreté.

Apriés envoya des troupes à Diospolis, pour en empêcher le soulevement, & ordonna de veiller sur ma conduite; il s'imaginoit sans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vêcu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amasis devint maître absolu de l'esprit du Roy. Apriés se livra aveuglément à lui; ce Favori lui rendit suspects ses meilleurs Sujets, & les fit exiler, afin d'écarter du Trône ceux qui pouvoient empêcher l'usurpation qu'il méditoit. Une occasion se presenta bientôt pour executer ses projets.

(a) Les Cyrenéens, Colonie de Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres; les Lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir sa protection. Le Roy d'Egypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrenéens. Cette armée où il y avoit beaucoup de mécontens qu'Amasis avoit eu soin d'éloigner, fut taillée en piéces; les Egyptiens s'imaginerent qu'Apriés avoit eu dessein de la faire périr, afin de régner plus despotiquement; cette pensée les irrita, il se forma une ligue dans l'Egypte inférieure, le peuple se souleva, & prit les armes.

Le Roy leur envoya Amasis pour les appai-
ser,

(a) *Voyez Herodote*, liv. 1. & 2.

ser, & les faire rentrer dans le devoir. C'est alors qu'éclaterent les desseins de ce perfide. Loin de calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus, il se mit à la tête des séditieux, & se fit proclamer Roy; la révolte devint bien-tôt universelle; Apriés fut obligé de quitter Saïs, & de se sauver dans la haute Egypte.

Il se retira à Diospolis; j'engageai les habitans de cette Ville à oublier ses injustices, & à le secourir dans ses malheurs. Pendant tout le temps qu'il y demeura, j'avois un accès libre auprès de lui, mais j'évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeller le souvenir des disgraces qu'il m'avoit fait essuyer.

Apriés tomba bien-tôt dans une mélancolie profonde; cet esprit si fier dans la prosperité, qui s'étoit vanté qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mêmes de le détrôner, ne put soutenir l'adversité; ce Prince d'une valeur si renommée, n'avoit point le vrai courage d'esprit; il avoit mille & mille fois méprisé la mort, il ne sçavoit pas mépriser la fortune. Je tâchai de le calmer, de le soutenir, & d'éloigner de son esprit toutes les funestes idées qui l'accabloient; je lui lisois souvent les Livres d'Hermés: il étoit frappé sur-tout de ce passage, *Lorsque les Dieux ai-*

ment les Princes, ils versent dans la coupe du sort, un mélange de biens & de maux, afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont hommes.

Ces réflexions le tranquilliserent, & adoucirent peu-à-peu ses chagrins; je sentois un plaisir infini de voir que le Prince commençoit à goûter la vertu, & qu'elle le rendoit paisible au milieu des malheurs.

Apriés n'oublia rien pour se retirer de la triste situation où il étoit; il ramassa trente mille Cariens & Ioniens, qui s'étoient établis en Egypte sous son régne; je sortis avec lui de Diospolis; nous marchâmes contre l'Usurpateur, & nous lui donnâmes bataille près de Memphis; comme nous n'avions que des troupes étrangeres, nous fumes entierement défaits.

Amasis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s'étoit répandu, & vingt années s'étant écoulées depuis ma retraite de la Cour, je fus confondu avec les autres prisonniers, & mis dans une haute tour à Memphis.

Le Roy fut amené à Saïs. Amasis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours. Pour sonder les inclinations du peuple, il proposa de le rétablir; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter la vie; tous les Egyptiens demanderent la mort du Prince. Amasis le leur abandonna, il fut étranglé dans son

propre

propre Palais, & l'Usurpateur fut couronné solemnellement. (a)

A peine le peuple fut-il calmé, qu'il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la multitude; on commença à mépriser la basse naissance d'Amasis, & à murmurer contre lui; ce Politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, & prévenir la révolte.

Les Roys d'Egypte avoient coutume de donner des festins solemnels à leurs Courtisans; les conviés lavoient alors les mains avec le Roy dans une cuvette d'or, destinée de tout temps à cet usage. Amasis fit faire de cette cuvette une Statüe de Serapis, qu'il exposa à la vénération des peuples; il vit avec joye les hommages empressés qu'on rendoit de toutes parts à sa nouvelle Divinité; il assembla les Egyptiens, & leur fit cette harangue.

Citoyens, écoutez. Cette Statüe que vous adorez aujourd'hui, vous servoit autrefois pour les usages les plus vils; c'est ainsi que tout dépend de votre choix, & de votre opinion. Toute autorité réside originairement dans le peuple; arbitres absolus de la Religion & de la Royauté, vous créez également vos Dieux, & vos Souverains. Je vous affranchis des craintes frivoles des uns & des autres, en vous apprenant vos véritables droits; tous les hommes naissent

égaux, votre volonté seule les distingue; quand il vous plaît d'élever quelqu'un au rang suprême, il ne doit y demeurer que parce que vous le voulez, & autant que vous le voulez. Je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi; montrez-moi cet homme, je descends du Trône avec plaisir, & me confonds dans la multitude.

Par ce discours impie, mais flateur pour le peuple, Amasis affermit solidement son autorité; on le conjura de rester sur le Trône; il parut accepter la Royauté comme une grace qu'il faisoit au peuple. Il est adoré par les Egyptiens qu'il gouverne avec douceur & modération; la politique le demande, & son ambition est satisfaite; il vit à Saïs dans un éclat qui éblouit ceux qui l'approchent: rien ne paroît manquer à son bonheur; mais on m'assure que le dedans est bien différent de ce qui paroît au dehors. Il croit que tous les hommes qui l'entourent lui ressemblent, & qu'ils veulent le trahir comme il a trahi son Maître; ces défiances continuelles l'empêchent de joüir du fruit de son crime; c'est par là que les Dieux l'ont puni de son usurpation. Les cruels remords déchirent sans cesse son cœur, & les noirs soucis se répandent souvent sur son front; la colere du grand Osiris le poursuit par-tout; la splendeur de la Royauté

ne sçauroit le rendre heureux, parce qu'il ne goûte ni la paix du cœur, ni l'amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.

Amenophis alloit continuer son histoire, mais Cyrus l'interrompit pour lui demander comment Amasis avoit pris un tel ascendant sur l'esprit d'Apriés.

Le Roy, *reprit Amenophis*, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonnoit souvent à ses Ministres de lui dire la vérité: cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéissoient; il aimoit la flaterie, en affectant de la haïr. Amasis s'aperçut de cette foiblesse, & la ménagea avec art. Lorsqu'Apriés résistoit aux maximes despotiques que son Ministre lui inspiroit, ce perfide insinuoit au Roy que la multitude, incapable de raisonner, doit être menée par l'autorité absolue, & que les Princes étant dépositaires du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, sans rendre raison de leur conduite; il assaisonnoit ses conseils de tant de principes apparens de vertu, & de tant de louanges délicates, que le Prince séduit s'étoit rendu haïssable à ses Sujets sans s'en appercevoir.

Alors Cyrus attendri sur le sort du Roy d'Egypte, dit à Amenophis: Il me semble qu'Apriés est plus à plaindre qu'à blâmer; comment

les Princes peuvent-ils reconnoître la perfidie ; quand elle se cache avec tant d'art ?

Le bonheur du peuple, *répondit Amenophis*, fait celui du Prince ; leurs veritables interêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu'on fasse pour les separer. Quiconque inspire aux Princes des maximes contraires, doit être regardé comme ennemi de l'Etat.

De plus, les Rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, & qui ne leur dit que des verités agréables. Il ne faut point d'autres preuves de la corruption d'un Ministre, que de voir qu'il prefere la faveur à la gloire de son Maître..

Enfin un Prince habile doit sçavoir mettre à profit les talens de ses Ministres, mais il ne doit point s'abandonner aveuglément à leurs conseils ; il peut se prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s'y livrer.

Ah ! *s'écria Cyrus*, que la condition des Rois est malheureuse ! Ils ne peuvent, *dites-vous*, que se prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s'y livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l'amitié. Que je suis à plaindre ; si la Royauté est incompatible avec le plus grand de tous les biens !

Quand un Prince bien né, *répondit Amenophis*, n'oublie point qu'il est homme, il peut trouver des amis qui n'oublieront pas qu'il est

Roy ;

Roy : Mais son amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par inclination dans les affaires de l'Etat. Comme particulier, il peut joüir des plaisirs d'une tendre amitié, mais comme Prince, il doit ressembler aux Immortels qui n'ont aucune passion.

Après ces réflexions, Cyrus impatient de sçavoir le sort d'Amenophis, lui demanda comment il étoit sorti de prison, & le sage Egyptien continua ainsi son récit.

Je fus oublié quelques années dans ma prison à Memphis. Je ne pouvois voir ni entretenir personne; abandonné à la solitude, sans aucune consolation, je souffris les maux les plus cruels de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même qu'un vuide affreux qui le desole; son bonheur ne vient que des amusemens qui l'empêchent de sentir son insuffisance naturelle. Je desirai la mort avec ardeur, mais je respectai les Dieux, & je n'osai me la procurer, persuadé que ceux qui m'ont donné la vie, ont seuls le droit de me l'ôter.

Un jour que j'étois accablé des plus tristes réflexions, j'entendis tout à coup un bruit sourd, comme si l'on avoit voulu percer le mur de ma prison. Ce bruit étoit causé par un homme qui cherchoit à se sauver; il aggrandit assez l'ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma chambre. Ce prisonnier quoiqu'Etranger, parloit

parloit parfaitement la Langue Egyptienne ; il m'apprit qu'il étoit Tyrien, qu'il se nommoit *Arobal*, qu'il avoit servi Apriés dans les troupes des Cariens, & qu'il avoit été pris dans le même temps que moi. Il avoit l'esprit vif, naturel, & aimable ; il s'énonçoit avec feu, délicatesse, & grace ; en redisant les mêmes choses, il ne les répetoit jamais. Le plaisir que je trouvois dans les entretiens de cet Etranger, me fit oublier la perte de ma liberté, je contractai bien-tôt avec lui une étroite amitié.

Nous ne fumes tirés de prison que pour subir de nouvelles peines, on nous condamna aux mines. Nous n'esperions plus de ressource que la mort, mais l'amitié soulagea nos maux, & nous conservâmes assez de courage pour nous faire des amusemens au milieu des malheurs mêmes, par l'observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre.

Rien ne se produit par hazard ; tout est l'effet d'une circulation qui unit, entretient, & renouvelle sans cesse toutes les parties de la nature. Les pierres, & les métaux, sont des corps organisés qui se nourrissent, & croissent comme les plantes ; les feux, & les eaux, renfermés dans les cavités de la terre, semblables à notre Soleil, & à nos pluyes, fournissent une chaleur, & un suc nourricier convenables à cette espece de végetaux. Nous nous promenions avec

avec plaisir au milieu de ces beautés inconnues à la plûpart des mortels. Mais helas! la lumiere du jour y manque; nous ne pouvions rien distinguer, que par la sombre lueur des lampes.

Nous commencions déja à nous accoutumer à cette nouvelle espece de malheur, lorsque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible, & inesperé.

Les feux souterrains rompent quelquefois leurs prisons avec une violence qui paroît ébranler la nature jusques dans ses fondemens, semblables au tonnerre qui brise les nües pour vomir partout des flammes, & remplir l'air de ses éclats. Nous entendîmes souvent ces bruits horribles. Un jour les secousses redoublerent, la terre sembla mugir; nous n'attendions plus que la mort, lorsque ces feux impetueux nous ouvrirent un passage dans une caverne spacieuse. Ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté.

Nous marchâmes long-temps à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour; nous l'apperçûmes à la fin. Le souterrain aboutissoit à un vieux Temple que nous connûmes avoir été consacré à Osiris, par les bas reliefs qu'on remarquoit sur l'autel; nous nous prosternâmes, & nous adorâmes la Divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations; pour tout sacrifice nous jurâmes d'aimer toûjours la vertu. Ce

Ce Temple étoit situé près du Golfe Arabique. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Muza. Nous traversâmes une grande partie de l'Arabie heureuse, & nous arrivâmes enfin dans cette solitude. Les Dieux semblent avoir caché les plus beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoissent point le prix d'une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois & dans ces forêts, des hommes d'un naturel doux & humain, pleins de bonne foi & de justice.

Nous nous rendîmes bien-tôt celebres parmi eux. Arobal leur apprenoit à tirer de l'arc, & à lancer le javelot, pour detruire les bêtes feroces qui ravageoient leurs troupeaux. Je leur apprenois la Religion d'Hermés, & je guerissois leurs maladies par le secours des simples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui se remarquoient en eux, leur joye naïve, leur simplicité ingenue, & leur tendre reconnoissance.

Nous comprîmes alors que les grandes Villes, & les Cours magnifiques n'ont que trop servi à corrompre les mœurs & les sentimens; en réunissant une multitude d'hommes dans le même lieu, elles n'ont fait souvent que réunir leurs passions, & les multiplier. Nous remerciâmes les Dieux d'être désabusés des faux plaisirs, & même de

ces

ces fausses vertus politiques & militaires, que l'amour propre a introduites dans les grandes societés, pour tromper les hommes, & pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas! quelle est l'inconstance des choses humaines; quelle est la foiblesse de l'esprit de l'homme! Arobal, cet ami si vertueux, si tendre, si génereux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, & l'esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d'une vie simple & uniforme. Né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits, & plus Philosophe par l'esprit que par le coeur, il m'avoüa qu'il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d'une vie champêtre. Il me quitta, & je ne l'ai point revû depuis.

Je suis un être isolé sur la terre. *Apriés* m'a persecuté, *Amasis* m'a trahi, *Arobal* m'abandonne. Je trouve par-tout un vuide affreux. Je sens que l'amitié le plus grand de tous les biens, est difficile à rencontrer; les passions, les foiblesses, mille contrariétés la refroidissent, ou la dérangent; on s'aime trop soi-même pour bien-aimer son ami. Je connois à present les hommes; cependant je ne les hais point, mais je ne sçaurois les estimer; je leur veux, & je leur fais du bien sans espoir de récompense.

Tandis qu'Amenophis parloit, on voyoit sur le visage de Cyrus les sentimens & les passions que

que tous ces différens évenemens devoient faire naître en lui; il conçut une haute estime pour le Philosophe Egyptien, & ne put se résoudre qu'avec peine à s'en séparer. Si j'étois né dans une condition privée, *lui dit-il*, je me trouverois heurenx de passer le reste de mes jours avec vous dans cette retraite; mais le Ciel me destine aux travaux de la Royauté: J'obéis à ses ordres, moins, ce me semble, pour satisfaire mon ambition, que pour contribuer au bonheur de la Perside.

Allez, Cyrus, allez la rendre heureuse, *répondit Amenophis*. Il n'est permis de gouter le repos, qu'après avoir travaillé long-temps pour la Patrie; l'homme n'est pas né pour lui-même, mais pour la societé. Cependant tout étoit préparé pour le départ du Prince. Cyrus & Araspe reprirent leur chemin, & traverserent le p ys des Sabéens.

Pendant le voyage, Araspe paroissoit quelquefois triste & rêveur. Cyrus s'en apperçut, & lui en demanda la raison; Araspe lui répondit: Vous êtes Prince, & je n'ose vous parler à cœur ouvert. Oublions le Prince, *dit Cyrus*, & parlons en amis. Eh! bien, *reprit Araspe*, j'obéis. Tout ce qu'Amenophis nous a dit sur l'instabilité du cœur humain dans l'amitié, m'effraye. Je sens souvent ces contrariétés dont il a parlé; vos mœurs trop enne-

mies

mies du plaisir, me blessent quelquefois; sans doute mes défauts vous sont incommodes à leur tour; que je serois malheureux, si cette différence de sentimens pouvoit altérer notre amitié!

Tous les hommes ont leurs foiblesses, *repliqua Cyrus*; celui qui cherche un ami parfait, cherche inutilement: on n'est pas toujours également content de soi-même, comment le seroit-on de son ami? Vous avez vos foiblesses, j'ai aussi les miennes; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, & notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié. C'est traiter son ami comme soi-même, que de lui montrer son ame toute nüe; cette simplicité fait disparoître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il suffit d'être sincere, en ne paroissant jamais ce que l'on n'est pas; mais avec son ami, il faut être simple, jusqu'à se montrer tel qu'on est.

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient ensemble pendant leur voyage. Ils arriverent enfin sur les bords du Golfe Arabique, où ils s'embarquèrent pour passer en Egypte.

Cyrus fut surpris de trouver dans l'Egypte une nouvelle espece de beautés, qu'il n'avoit pas vû dans l'Arabie heureuse. Là tout étoit l'effet de la simple nature; ici l'art avoit tout perfectionné.

[a] Il pleut rarement dans l'Egypte, mais le Nil l'arrose par ses debordemens reglés. Elle est traversée d'une infinité de canaux, qui portent par-tout la fécondité avec les eaux, qui unissent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer rouge, & qui entretiennent par-là, le commerce au dedans & au dehors du Royaume.

Les Villes élevées avec des travaux immenses, paroissent comme des Isles au milieu des eaux, & dominent sur la plaine inondée, & rendue fertile par ce fleuve bien-faisant. Lorsque les inondations sont trop abondantes, de vastes réservoirs faits exprès reçoivent ses eaux débordées, pour en empêcher les ravages; des écluses ouvrent ou ferment ces réservoirs selon les besoins. Tel est l'usage du lac Meris, creusé par un des anciens Rois d'Egypte dont il porte le nom; son tour est de cent quatre-vingt lieües. [b]

Les Villes d'Egypte sont nombreuses, grandes, bien peuplées, & pleines de Temples magnifiques, & de Palais superbes, ornés de statües & de colomnes.

Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, & alla ensuite voir le fameux Labyrinthe bâti par les douze Nomarques. Ce n'est pas un seul Palais, mais un magnifique amas de dou-

[a] *Tout ce qui est dit ici sur l'Egypte, est tiré de Diodore de Sicile, d'Herodote & de Strabon.*

[b] *Dix-huit cens stades, selon Herodote & Diodore de Sicile.*

ze Palais disposés régulierement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s'arrangent autour de douze salles, & ne laissent point de sortie à ceux qui s'y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus; ces souterrains sont destinés à la sépulture des Rois.

Dans ce Palais magnifique on voit par-tout sur les murs, des bas reliefs représentans l'histoire des Rois; les Princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sépultures, de sorte que le même Palais contient des monumens qui montrent aux Monarques, & leur grandeur, & leur néant.

Outre les Temples consacrés pour le culte des Dieux, & les Palais destinés pour l'habitation des Princes, on voit encore dans l'Egypte, & sur-tout près de Memphis, des Pyramides qui servent de tombeaux aux grands hommes. Ce sage peuple croyoit devoir élever des monumens superbes aux morts, pour éterniser le mérite, & perpétuer l'émulation.

Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s'appliqua à connoître l'histoire, la politique, & les Loix de l'ancienne Egypte, qui ont été le modéle de celles de la Grece.

Il apprit que les Prêtres Egyptiens avoient composé leur histoire d'une suite immense de siecles; ils se perdoient avec plaisir dans cet abyme

abyme infini de temps, pendant lequel Osiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales sur le régne des Dieux, & des demi-Dieux, ne sont que des allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur descente dans des corps mortels.

Selon eux, l'Egypte étoit alors le séjour favori des Dieux, & le lieu de l'univers où ils se plaisoient le plus. Après l'origine du mal, & la grande révolution arrivée par la révolte du monstre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé & le moins défiguré. Arrosé par le fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le reste de la nature étoit stérile; ils regardoient l'Egypte comme la mere des hommes & des animaux.

Leur premier Roi se nomma *Menès*. Depuis son temps leur histoire se renferme dans des bornes raisonnables, & se réduit à trois âges. Le premier, jusques aux Rois Pasteurs, contient huit cens ans. Le second, depuis les Rois Pasteurs jusques à Sesostris, contient cinq siecles. Le troisiéme, depuis Sesostris jusques à Amasis, renferme plus de sept cens ans.

Pendant le premier âge, l'Egypte fut divisée en plusieurs dynasties, ou gouvernemens, qui avoient chacun leurs Rois. Leurs principaux sieges étoient à Memphis, à Thanis, à Tis, à

Elephantis,

Elephantis, & à Thebes; cette derniere dynastie absorba toutes les autres, & en devint la maitresse. L'Egypte, sans avoir aucun commerce au dehors, se bornoit à l'agriculture, & à la vie pastorale; les Bergers étoient Heros, & les Rois étoient Philosophes. Dès ce temps vivoit le premier *Hermés*, qui pénetra tous les secrets de la nature, & de la Theologie; c'étoit le siecle des sciences occultes. Les Grecs, *disent les Egyptiens*, s'imaginent que le monde dans son enfance étoit ignorant, mais ils ne pensent ainsi que parce qu'ils sont toujours enfans eux-mêmes; (a) ils ne sçavent rien de l'origine du monde, de son antiquité, ni des révolutions qui y sont arrivées. Les hommes du siecle de Mercure se souvenoient encore de leur premier état sous le regne d'Osiris, & avoient plusieurs connoissances traditionnelles que nous avons perdues. Les arts d'imitation, la poësie, la musique, la peinture, tout ce qui est du ressort de l'imagination, ne sont que des jeux d'esprit en comparaison des hautes sciences, connues des premiers hommes. La nature, *ajoutoient-ils*, obéissoit alors à la voix des Sages. Ils sçavoient remuer tous ses ressorts cachés; ils produisoient, quand ils vouloient, les pro-

(a) *Expression de Platon dans son Politique.* Voyez le Discours.

prodiges les plus merveilleux; les Génies aëriens leur étoient soumis; [a] ils entroient souvent en commerce avec les Esprits ëtherées; & quelquefois avec les pures Intelligences qui habitent l'Empyrée. Nous avons perdu, *dirent les Prêtres à Cyrus*, ces connoissances sublimes, il ne nous en reste que quelques vestiges sur nos anciens obelisques, qui sont les monumens de notre Theologie, de nos mysteres, & de nos traditions sur la Divinité & sur la nature, & nullement les annales de notre histoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

Le second âge fut celui des Rois Pasteurs venus d'Arabie. Ils inonderent l'Egypte avec une armée de deux cens mille hommes. La barbarie de ces Arabes grossiers & ignorans fit mépriser & oublier les sciences sublimes & cachées; ils ne pouvoient rien imaginer qui ne fût matériel & sensible. C'est depuis leur temps que le génie des Egyptiens changea tout-à-fait, se tourna du côté des arts, de l'architecture, de la guerre, & de toutes les connoissances superficielles, inutiles à ceux qui sçavent se contenter de la simple nature. C'est alors que l'idolatrie entra dans l'Egypte; la sculpture, la peinture, & la poësie, obscurcirent toutes les idées pures, & les transformerent en images sensibles;

[a] *Voyez Jambl.* de Myst, Ægypt.

bles; le vulgaire s'y arrêta, sans pénetrer le sens caché des allégories.

Peu de temps après cette invasion des Arabes, plusieurs Egyptiens qui ne pouvoient supporter le joug étranger, quitterent leur pays, & allerent établir des colonies dans toute la terre. De-là sont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations; le Belus des Babyloniens, le Cecrops des Atheniens, le Cadmus des Béotiens; de-là vient que tous les peuples de l'univers doivent leurs loix, leurs sciences, & leur Religion à l'Egypte. C'est ainsi que les Prêtres parloient à Cyrus.

Dans ce siecle vivoit le second Hermés appellé *Trismegiste*; il fut le restaurateur de l'ancienne Religion; il recueillit les loix & les sciences du premier Mercure, & les rédigea en quarante-deux volumes, qu'on appelloit *Le Trésor des Remedes de l'Ame*, parce qu'ils guérissent l'esprit de son ignorance, source de tous les maux.

Le troisiéme âge fut celui des conquêtes & du luxe; les arts se perfectionnerent de plus en plus; les villes, les édifices & les pyramides, se multiplierent. Le pere de Sesostris fit amener à sa Cour tous les enfans qui naquirent le même jour que son fils, & les fit élever avec le même soin que ce jeune Prince. Lorsque le Roy mourut, Sesostris leva une armée formi-

dable, & choisit pour Officiers les jeunes gens qui avoient été élevés avec lui. Il y en avoit près de deux mille, capables d'inspirer à toute l'armée, le courage, les vertus militaires, & l'attachement pour le Prince, qu'ils regardoient tout ensemble comme leur maître, & comme leur frere. Sesostris forma le dessein de conquerir le monde entier; il pénetra dans les Indes plus loin que Bacchus & Hercule; les Scythes se soumirent à son empire; la Thrace & l'Asie mineure sont pleines des monumens de ses victoires; on y voit les superbes inscriptions de Sesostris Roy des Rois, & Seigneur des Seigneurs. Ayant étendu ses conquêtes depuis le Gange jusques au Danube, & depuis le Tanaïs jusqu'aux extrémités de l'Afrique, il revint après neuf années d'absence, chargé des dépoüilles de tous les peuples vaincus, se faisant traîner dans un char par les Rois qu'il avoit soumis.

Son gouvernement fut tout-à-fait militaire & despotique; il diminua l'autorité des Pontifes, & la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces Chefs, & continua pendant trois générations; ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis & soumis à un seul Maître. Sous Anysis l'Aveugle, Sabacon Ethyopien profita de leurs discordes pour envahir l'Egypte. Ce Prince religieux rétablit

tablit le pouvoir des Prêtres, gouverna pendant cinquante ans dans une paix profonde, & retourna ensuite dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses Dieux.

Le Royaume abandonné, tomba entre les mains de Sethon Pontife de Vulcain; il anéantit l'art militaire, & méprisa les gens de guerre; le régne de la superstition qui amollit les cœurs, succeda au despotisme, qui les avoit trop abbattus.

Depuis ce temps, l'Egypte ne se soutint plus que par des troupes étrangeres: elle tomba peu-à-peu dans l'anarchie; douze Nomarques ou Gouverneurs choisis par le peuple, partagerent le Royaume entr'eux. Un d'eux nommé *Psammetique*, se rendit maître de tous les autres; l'Egypte se rétablit un peu durant cinq ou six régnes; enfin cet ancien Royaume devint tributaire de Nabucodonosor Roy de Babylone.

La source de tous ces maux vint des conquêtes de Sesostris. Cyrus sentit par là que les Princes insatiables de conquerir, sont ennemis de leur postérité; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils sappent les fondemens de leur puissance.

L'autorité des anciennes Loix d'Egypte avoit été fort affoiblie dès le Regne de Sosostris; du tems de Cyrus il n'en restoit plus que le

souvenir. Ce Prince recueillit avec soin ce qu'il en put apprendre des grands hommes, & des sages vieillards qui vivoient alors, Ces Loix peuvent se réduire à trois, d'où dépendent toutes les autres. Elles regloient la conduite des Rois, la Police, & la Jurisprudence.

Le Royaume étoit héréditaire, mais les Rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les loix. Les Egyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droit du grand Osiris, & comme une présomption insensée dans un homme, de mettre son caprice à la place de la raison.

Le Roy se levoit au point du jour, & dans ce premier moment où l'esprit est le plus pur, & l'ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée claire & nette de ce qu'il avoit à décider pendant la journée; mais avant que de prononcer le Jugement, il alloit au Temple invoquer les Dieux par des sacrifices. Là environné de toute sa Cour, & les victimes étant à l'autel, il assistoit à une priere pleine d'instruction, dont voici la formule.

Grand Osiris, œil du monde, & lumiere des esprits, donnez au Prince votre image, toutes les vertus royales, afin qu'il soit religieux envers les Dieux, & doux envers les hommes, moderé, juste, magnanime, genereux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, puissant

naissant au-dessous du crime, & récompensant au-dessus du mérite. [a]

Le Pontife représentoit ensuite au Roy les fautes qu'il avoit faites contre les loix, mais on supposoit toujours qu'il n'y tomboit que par surprise, ou par ignorance, & l'on chargeoit d'imprécations les Ministres qui lui avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui avoient déguisé la vérité.

Que ne devoit-on pas esperer d'un Prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes & les plus salutaires, comme une partie essentielle de sa Religion? Il est arrivé aussi que la plûpart des anciens Rois d'Egypte ont été si cheris de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un pere.

La seconde Loi regardoit la Police, & la subordination des Rangs. Les terres étoient separées en trois parties. La premiere faisoit le domaine des Rois; la seconde appartenoit aux Pontifes; & la troisiéme aux gens de guerre. Il paroissoit absurde d'employer pour le salut de la patrie, des hommes qui n'eussent aucun interêt à la défendre.

Le peuple étoit divisé en trois classes, les Laboureurs, les Bergers, & les Artisans. Ces trois sortes d'hommes faisoient de grands progrès

[a] *Diod. de Sicile.*

grès dans chacune de leurs professions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille transmettoit ses connoissances à ses enfans ; il n'étoit permis à personne de sortir de son rang, ni d'abandonner les emplois paternels. Par-là les arts étoient cultivés, & conduits à une grande perfection, & les troubles causés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-dessus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que personne n'eût honte de la bassesse de son état, les arts étoient en honneur ; dans le corps politique comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque chose à la vie commune ; il paroissoit insensé en Egypte, de mépriser un homme, parcequ'il sert la patrie par un travail pénible ; on conservoit ainsi la subordination des rangs, sans que les uns fussent enviés, ni les autres méprisés.

La troisiéme Loi regardoit la Jurisprudence. Trente Juges tirés des principales Villes, composoient le Conseil suprême qui rendoit la justice dans tout le Royaume. Le Prince leur assignoit des revenus suffisans pour les affranchir des embarras domestiques, afin qu'ils pussent donner tout leur temps à composer & à faire observer les bonnes Loix ; ils ne tiroient d'autre

d'autre profit de leurs travaux, que la gloire & le plaisir de servir la patrie.

Pour éviter les surprises dans les Jugemens, on défendoit dans les Plaidoyers la fausse éloquence qui éblouït l'esprit, & qui anime les passions. On exposoit la vérité des faits avec une précision claire, nerveuse, & dépouïllée des faux ornemens du discours. Le Chef du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appeloit *la Vérité* : il l'appliquoit au front & au cœur de celui en faveur de qui la Loi décidoit; c'étoit la maniere de prononcer les Jugemens.

Il y avoit en Egypte une forme de Justice, inconnue aux autres peuples. Aussi-tôt qu'un homme avoit rendu le dernier soupir, on l'amenoit en Jugement; l'accusateur public étoit écouté; si l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux Loix, on condamnoit sa mémoire, & on lui refusoit la sépulture; s'il n'étoit accusé d'aucun crime contre les Dieux, ni contre la patrie, on faisoit son éloge, & on l'ensevelissoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles & on les mettoit dans une urne que le Pontife levoit vers le

Soleil ; en faisant cette priere au nom du mort. (a)

Grand Osiris, vie de tous les êtres, recevez mes manes, & réunissez-les à la société des immortels. Pendant ma vie j'ai tâché de vous imiter, par la vérité, & par la bonté ; je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la societé ; j'ai respecté les Dieux de mes peres, & j'ai honoré mes parens. Si j'ai commis quelque faute par foiblesse humaine, par intemperance, ou par le goût du plaisir, ces viles dépoüilles de moi-même en sont la cause. En prononçant ces paroles, on jettoit l'urne dans la riviere, & l'on déposoit le reste du corps embaumé dans les pyramides.

Telles étoient les idées des anciens Egyptiens. Remplis des esperances de l'immortalité, ils s'imaginoient que les foiblesses humaines étoient expiées par notre séparation d'avec le corps, & qu'il n'y avoit que les vices contre les Dieux & contre la societé, qui empêchoient l'ame de se réunir à son origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s'instruire à fond de l'ancienne Religion d'Egypte ; pour cet effet il alla à Thebes. Cette Ville fameuse, dont Homere a chanté les cent portes, disputoit en magnificence, en grandeur, & en puissance, à tou-

(a) *Porphyre de abst. lib. 4. §. 10.*

toutes les Villes de l'univers. On dit qu'elle pouvoit autrefois faire sortir dix mille combattans par chacune de ses portes ; il y a sans doute ici de la fiction poëtique : mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adressé par Zoroastre à Sonchis Souverain Pontife de Thebes, afin qu'il l'instruisît dans tous les mysteres de la Religion de son pays. Sonchis conduisit le Prince dans une salle spatieuse, ornée par trois cens Statues de grands Prêtres Egyptiens ; cette longue succession de Pontifes donna au Prince une haute idée de l'antiquité de leur Religion, & une grande curiosité d'en sçavoir les principes.

Pour vous faire connoître, *lui dit le Pontife*, l'origine de notre culte, de nos symboles, & de nos mysteres, il faut vous apprendre l'histoire d'Hermés Trismegiste, qui en est le fondateur.

Siphoas, ou Hermés second du nom, étoit de la race de nos premiers Souverains. Pendant que sa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un sacrifice à Jupiter Hammon ; en côtoyant l'Afrique, il s'éleva subitement un orage qui fit périr le vaisseau près d'une isle déserte ; la mere d'Hermés y fut jettée toute seule par une protection particuliere des Dieux.

Là elle vécut solitaire jusques au moment de son accouchement ; elle en mourut ; l'enfant demeura abandonné à l'inclemence des saisons, & à la fureur des bêtes ; mais le Ciel qui avoit de grands desseins sur lui, le préserva au milieu de ces malheurs. Une jeune Chévre, dont il y avoit grande abondance dans cette Isle, accourut à ses cris, & l'allaita jusqu'à ce qu'il fut sorti de l'enfance.

Il brouta pendant ses premieres années l'herbe tendre avec sa nourrice : ensuite les dattes & les fruits sauvages lui parurent une nourriture plus convenable. Il sentit par les premiers rayons de raison qui commencerent à luire en lui, que sa figure n'étoit pas la même que celle des animaux, qu'il avoit plus d'esprit, plus d'invention, plus d'adresse qu'eux, & par conséquent qu'il pouvoit être d'une nature différente.

La Chévre qui l'avoit nourri, mourut accablée de vieillesse. Il fut fort surpris de ce nouveau phénomene qu'il n'avoit pas remarqué auparavant ; il ne put comprendre pourquoi elle demeuroit si longtemps immobile & froide, il l'examina pendant plusieurs jours, il compara tout ce qu'il voyoit en elle, avec ce qu'il sentoit en lui, & s'apperçut enfin qu'il avoit un battement dans le cœur qu'elle n'avoit pas, & qu'il y avoit un principe de mouvement en lui,

qui

qui n'étoit plus en elle; il la vit peu-à-peu pourrir, se dessécher, se dissiper: rien ne restoit que les os. L'esprit parle à soi-même, sans sçavoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées. Hermés raisonna ainsi: La Chévre ne s'est point donné ce principe de vie, puisqu'elle l'a perdu, & qu'elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité naturelle, il chercha long-temps quelle pouvoit être la cause de ce changement; il remarqua que les plantes & les arbres sembloient mourir, & revivre tous les ans par l'éloignement & le retour du Soleil; il s'imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

Il ramassa les os desséchés de sa mere nourrice, & les exposa aux rayons du Soleil, mais la vie ne revint point; il vit par-là qu'il s'étoit trompé, & que le Soleil ne donnoit pas la vie aux animaux.

Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre; mais il observa que la nuit, les étoiles n'avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiere que le Soleil, & que toute la nature sembloit languir pendant l'absence du jour; il sentit que les astres n'étoient point le premier principe de vie.

A proportion qu'il avança en âge, son es-

prit se meurit, & ses réflexions devinrent plus profondes.

Il avoit remarqué que les corps animés ne se remuoient point par eux-mêmes; que les animaux ne se rendoient point le mouvement, lorsqu'ils l'avoient perdu, & que le Soleil ne ranimoit point les corps morts; de-là il conclut qu'il y àvoit un Premier Moteur plus puissant que le Soleil & les astres.

En réflechissant ensuite sur lui-même, & sur toutes les remarques qu'il avoit faites depuis le premier usage de sa raison, il observa qu'il y avoit en lui quelque chose qui sentoit, qui pensoit, & qui comparoit ses pensées. Après avoir médité plusieurs années entieres sur toutes les operations de son esprit, il conclut enfin que le Premier Moteur pouvoit avoir de l'intelligence aussi-bien que de la force, & que sa bonté devoit égaler sa puissance.

La solitude de l'homme, au milieu des Etres qui ne peuvent le secourir, est un état affreux; mais lorsqu'il découvre l'idée d'un Etre qui peut le rendre heureux, rien n'égale ses esperances, & sa joye.

L'amour du bonheur, inséparable de notre nature, fit souhaiter à Hermés de voir ce Premier Moteur, de le connoître, & de l'entretenir. Si je pouvois, *disoit-il*, lui faire entendre mes pensées & mes desirs, sans doute il me

ren-

rendroit plus heureux que je ne suis. Ses espérances & sa joye furent bientôt troublées par de grands doutes. Hélas! *disoit-il*, si le premier Moteur est aussi bon & aussi bienfaisant que je me l'imagine, pourquoi ne le vois-je pas? pourquoi ne s'est-il point fait connoître à moi? & sur-tout pourquoi suis-je dans une si triste solitude, où je ne vois rien qui me ressemble, rien qui me paroisse raisonner comme moi, rien qui puisse me sécourir?

Dans ces agitations, la raison impuissante gardoit le silence, & ne pouvoit rien répondre; le coeur parla, se tourna vers le premier Principe, & lui dit par ce langage muet, que les Dieux entendent mieux que les paroles: Vie de tous les Etres, montrez-vous à moi, faites-moi sçavoir qui vous êtes, & ce que je suis; venez me secourir dans l'état solitaire & malheureux où je me trouve.

Le grand Osiris aime les cœurs purs, il écoute toujours leurs desirs; il ordonna au premier Hermés ou Mercure, de prendre une figure humaine, & de l'aller instruire.

Un jour que le jeune Trismegiste s'étoit endormi au pied d'un chêne, Hermés vint s'asseoir auprès de lui. Trismegiste en s'éveillant fut surpris de voir une figure semblable à la sienne; il forme des sons à l'ordinaire, mais ils n'étoient pas articulés; il montre tous les

mouve-

mouvemens différens de son ame par les transports, les empressemens, & les démonstrations ingenües & naïves, que la nature enseigne aux hommes, pour exprimer ce qu'ils sentent vivement.

En peu de temps Mercure apprit au Philosophe sauvage la Langue Egyptienne ; il l'instruisit ensuite de ce qu'il étoit, de ce qu'il alloit devenir, & de toutes les sciences que Trismegiste enseigna depuis aux Egyptiens. Il commença alors à voir dans la nature ce qu'il n'y avoit pas remarqué auparavant, des caracteres d'une sagesse & d'un pouvoir infini repandus par-tout ; il reconnut par-là l'impuissance de la raison humaine, quand elle est toute seule, & abandonnée à elle-même sans instruction ; il fut étonné de sa premiere ignorance, mais ses nouvelles lumieres produisirent en lui de nouveaux embarras.

Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l'homme, de la dignité de sa nature, de l'immortalité qui l'attend, Hermés lui dit : Si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d'où vient donc qu'ils naissent dans une telle ignorance ? d'où vient qu'il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténebres ? Hélas ! si vous n'étiez point venu m'éclairer, j'aurois cherché long-temps sans découvrir le premier principe de toutes choses, tel que

vous me l'avez fait connoître. Alors Mercure lui développa ainsi tous les secrets de la Theologie Egyptienne.

L'état primitif de (a) l'homme étoit bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : au dehors toutes les parties de l'univers étoient dans une harmonie constante, au dedans tout étoit soumis à l'ordre immuable de la raison; chacun portoit la loi dans son cœur, & toutes les nations de la terre n'étoient qu'une république de Sages.

Les hommes vivoient alors sans discorde, sans ambition, sans faste, dans une paix, dans une égalité, dans une simplicité parfaite. Chacun avoit pourtant des qualités, & des inclinations différentes, mais tous les gouts conduisoient à l'amour de la *vertu*, & tous les talens conspiroient à la connoissance du *vrai*. Les beautés de la nature, & les perfections de son auteur, faisoient les spectacles, les jeux, & l'étude des premiers hommes.

L'imagination reglée ne présentoit alors que des idées justes & pures; les passions soumises à la raison, ne troubloient point le cœur, & l'amour du plaisir étoit toujours conforme à l'amour de l'ordre; le Dieu *Osiris*, la Déesse *Isis*,

(a) *Voyez la Mythologie Egyptienne dans le Discours à la fin.*

Isis, & leur fils *Orus*, venoient souvent converser avec les hommes, & leur apprenoient tous les mysteres de la sagesse.

Cette vie terrestre, quelque heureuse qu'elle fut, n'étoit pourtant que l'*enfance* de notre être où les ames se préparoient à un *développement* successif d'intelligence & de bonheur. Après avoir vêcu un certain temps sur la terre, les hommes changeoient de forme sans mourir, & s'envoloient dans les astres. Là, avec de nouveaux sens, & de nouvelles lumieres, ils jouissoient de nouveaux plaisirs, & de nouvelles connoissances; de-là ils s'élevoient dans un autre ciel, ensuite dans un troisiéme, & parcouroient ainsi les espaces immenses par des métamorphoses sans fin.

Un siecle entier, & selon quelques-uns, plusieurs siecles s'étoient passés de cette sorte; il arriva enfin un triste changement dans les esprits, & dans les corps: Typhon & ses compagnons, avoient habité autrefois le séjour des hommes; mais enivrés par leur orgueil, ils s'oublierent jusqu'à vouloir escalader les Cieux; ils furent précipités, & ensevelis dans le centre de la terre.

Ils sortirent de leurs abymes, percerent l'œuf du monde, y répandirent le mauvais principe, & corrompirent par leur commerce l'esprit, le cœur, & les mœurs de ses habitans. L'ame du

grand

grand Osiris abandonna son corps, qui est la *nature*; elle devint comme un cadavre. Typhon en déchira, en découpa, & en disperſa tous les membres; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce temps, le corps devint sujet aux maladies & à la mort, & l'esprit à l'erreur & aux passions; l'imagination de l'homme ne lui presenta plus que des chimeres, sa raison ne servit qu'à contredire ses penchans, sans pouvoir les redresser; la plûpart de ses plaisirs sont faux & trompeurs, & toutes ses peines même imaginaires, sont des maux réels; son coeùr est une source féconde de desirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines esperances, de goûts déreglés qui le tourmentent tour à tour; une foule de pensées vagues, & de passions turbulentès, causent en lui une guerre intestine, le soulevent sans cesse contre lui-même, & le rendent en même temps idolatre & ennemi de sa propre nature.

Ce que chacun sent en soi, est une image de ce qui se passe dans la societé des hommes. Trois Empires differens s'élevent dans le monde, & partagent tous les caracteres: l'empire de *l'opinion*, celui de *l'ambition*, & celui de la *volupté*; l'erreur préside dans l'un, la force domine dans l'autre, & le frivole régne dans le troisiéme.

Voilà

Voilà l'état de la nature humaine. La Déesse Isis va par toute la terre chercher les ames égarées, pour les ramener à l'Empyrée, tandis que le Dieu Orus attaque sans cesse le mauvais Principe. On dit qu'il rétablira enfin le régne d'Osiris, & bannira à jamais le monstre Typhon. Jusqu'à ce temps les bons Princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait.

Vous êtes, *continua Mercure*, de l'ancienne race des Rois d'Egypte: Le grand Osiris vous destine pour aller réformer ce Royaume par vos sages loix; il ne vous a conservé que pour rendre un jour les hommes heureux; bien-tôt, cher Trismegiste, vous reverrez votre patrie. Il dit, & soudain il s'éleve dans les airs, & disparoît comme l'étoile du matin qui s'enfuit devant l'aurore; son corps devient transparent; un nuage leger & pur, peint de toutes les couleurs, l'enveloppe comme un vêtement. Il avoit une couronne sur la tête, des aîles aux pieds, & tenoit dans la main un caducée; on voyoit sur sa robe flotante tous les hieroglyphes, dont Trismegiste s'est servi depuis pour exprimer les mysteres de la Theologie, & de la nature

Meris Premier qui regnoit alors en Egypte, fut averti en songe par les Dieux, de ce qui se passoit dans l'Isle déserte. Il envoya chercher le

le Philosophe sauvage, & voyant la conformité de l'histoire d'Hermés avec le songe divin, il l'adopta pour son fils. Après la mort de ce Prince, Trismegiste monta sur le Trône, & rendit long-temps l'Egypte heureuse, par la sagesse de ses loix.

Il écrivit plusieurs Livres, qui contenoient la Theologie, la Philosophie, & la Politique des Egyptiens. Le Premier Hermés avoit inventé l'art ingénieux d'exprimer toutes sortes de sons par les différentes combinaisons de peu de lettres; invention merveilleuse par sa simplicité, & qui n'est pas assez admirée, parce-qu'elle est commune; outre cette maniere d'écrire, il y en avoit une autre consacrée aux choses divines, & que peu de personnes entendoient.

Trismegiste désignoit les vertus & les passions de l'ame, les actions & les attributs des Dieux, par les figures des animaux, des insectes, des plantes, des astres, & par plusieurs caracteres symboliques; c'est pour cela qu'on voit des vaches, des chats, des reptiles, & des crocodiles dans nos anciens Temples, & sur nos obelisques; mais ils ne sont pas les objets de notre culte, comme les Grecs se l'imaginent follement.

Trismegiste cachoit les mysteres de la Religion sous des hieroglyphes & des allégories, &

des

ne laiſſoit voir au commun des hommes que la beauté de ſa morale. C'eſt ainſi qu'en ont uſé les Sages de tous les temps, & les Legiſlateurs de tous les pays. Ils ſçavoient, ces hommes divins, que les eſprits corrompus ne pouvoient gouter les vérités céleſtes, tant que leur cœur ne ſeroit pas purgé des paſſions. C'eſt pourquoi ils répandirent ſur la Religion un voile ſacré, qui s'entrouvre, & diſparoît, lorſque les yeux de l'eſprit peuvent en ſoutenir l'éclat; c'eſt le ſujet de l'inſcription qu'on voit à Saïs ſur la Statüe d'Iſis: *Je ſuis tout ce qui eſt, qui a été, & qui ſera, & nul mortel n'a encore ôté le voile qui me couvre.*

Cyrus comprit par cette hiſtoire d'Hermés, que l'Oſiris, l'Orus, & le Typhon des Egyptiens, étoient les mêmes que l'Oromaze, le Mythras, & l'Arimane des Perſes, & que la Mythologie de ces deux nations étoit fondée ſur les mêmes principes. Ce n'étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées. Celles des Orientaux étoient plus ſimples, plus claires, & plus dépouillées d'images ſenſibles. Celles des Egyptiens étoient plus allégoriques, plus obſcures, & plus enveloppées de fictions.

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduiſit au Temple, où il lui fit voir les céremo-

remonies & les mysteres du culte Egyptien, privilege qu'on n'avoit jamais accordé auparavant à aucun Etranger, qu'après les plus rudes épreuves.

Le Prince de Perse passa plusieurs jours avec le Pontife. Il partit enfin de Thebes, & sortit de l'Egypte, sans se faire connoître à Amasis dont il détestoit le caractere & l'usurpation.



LES VOYAGES DE CYRUS.

****

LIVRE QUATRIE'ME.



EN quittant l'Egypte, Cyrus résolut de passer en Grece. Il descendit le Nil depuis Memphis jusques à l'embouchure de ce fleuve, & s'embarqua sur la grande mer dans un vaisseau Phénicien, qui faisoit voile pour l'Argolide.

Tandis que les vents favorables enfloient les voiles, Cyrus rappellant les idées de Zo-

pellant les idées de Zoroastre & des Mages, s'entretenoit avec Araspe de toutes les merveilles qu'on découvre dans le vaste empire des ondes; de la conformation de ses habitans proportionnée à leur élement; de l'usage de leurs nageoires, dont ils se servent, tantôt comme de rames, & tantôt comme d'aîles pour fendre l'eau en les remuant, ou pour s'arrêter en les étendant; des membranes délicates qu'ils contiennent dans leur sein, & qu'ils enflent ou ressèrrent pour se rendre plus ou moins legers, selon qu'ils veulent monter ou descendre dans l'eau; de la structure admirable de leurs yeux parfaitement ronds, pour rompre, & pour réunir plus promptement les rayons de lumiere, sans quoi ils ne verroient pas dans l'élement humide.

Ils parlerent ensuite des lits de sel & de bitume, cachés dans le fond de l'Océan; la pesanteur de chaque grain de ces sels est reglée de telle façon, que le Soleil ne peut les attirer en-haut: ce qui fait que les vapeurs & les pluyes qui retombent sur la terre n'en sont pas surchargées, & deviennent des sources fécondes d'eaux douces.

Ils raisonnerent long-temps du reflux, qui se fait moins sentir dans cette mer que dans le grand Océan; de l'action de la Lune, qui cause ces mouvemens reglés; de la distance & de

la grandeur de cette planette sagement proportionnée à nos besoins. Si elle etoit plus grande, *dirent-ils*, si elle étoit plus prés de nous, ou s'il y en avoit plusieurs, la pression augmentée par-là, rendroit les marées trop abondantes, & la terre seroit inondée à tout moment par des déluges. S'il n'y en avoit point, si elle étoit plus petite, ou plus éloignée, l'Ocean ne contiendroit dans son vaste sein que des eaux dormantes, dont les exhalaisons empestées se répandroient par-tout, & détruiroient les plantes, les animaux & les hommes. Ils s'entretinrent enfin de cette Puissance souveraine, qui a arrangé toutes les parties de l'univers avec tant d'art & de symmetrie.

Après quelques jours de navigation, le vaisseau entre dans le Golfe Saronique, aborde bien-tôt à Epidaure, & le Prince se hâte d'aller à Sparte.

Cette Ville fameuse étoit d'une figure ronde, & semblable à un camp de guerriers. Elle étoit située dans un vallon sauvage & stérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage souvent le pays par ses inondations. Ce vallon est entouré d'un côté par des montagnes inaccessibles, & de l'autre par des collines arides, qui produisoient à peine ce qui est nécessaire pour soulager les véritables besoins de la nature; la situation du pays avoit beau-

coup

coup contribué au génie militaire & feroce de ses habitans.

En entrant dans la Ville, Cyrus n'y découvrit que des bâtimens simples & uniformes, bien différens des Palais superbes qu'il avoit vûs dans l'Egypte. Tout y ressentoit encore la simplicité primitive des Spartiates, mais leurs mœurs aloient se corrompre sous le régne d'Ariston & d'Anaxandride, si Chilon un des sept Sages de la Grece n'avoit pas prévenu ce malheur. Ces deux Rois de l'ancienne race des Heraclides, partageoient entre eux la Puissance suprême; l'un gouvernoit l'Etat, l'autre commandoit les Troupes.

Ariston d'un naturel aimable, bien-faisant, & doux, se confioit également à tous ceux qui l'environnoient. Anaxandride étoit d'un caractere opposé, sombre, soupçonneux, & défiant.

Prytanis favori d'Ariston, élevé dès sa jeunesse à Athenes, s'étoit abandonné à toutes sortes de voluptés. Comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables; il sçavoit s'accommoder à tous les goûts, & parler le langage de tous les caracteres; il étoit sobre avec les Spartiates, poli avec les Atheniens, & sçavant avec les Egyptiens; il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper; (car il n'étoit

n'étoit pas méchant,) mais pour flatter sa passion dominante, qui étoit l'envie de plaire, & de devenir l'Idole des hommes ; en un mot c'étoit un composé de ce qu'il y avoit de plus aimable, & de plus déreglé. Ariston aimoit Prytanis, & se livroit entierement à lui.

Le Favori entraîna son Maître ; les Spartiates commencerent à s'amollir ; le Roy répandoit ses bienfaits sans distinction, & sans connoissance.

Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais aussi ruineuse pour l'Etat. Ne sçachant point discerner les cœurs sinceres & droits, il croyoit tous les hommes faux, & que ceux qui paroissoient bons, ne differoient des autres, que parce qu'ils ajoutoient l'hypocrisie à leur malice cachée ; les meilleurs Officiers de son armée lui devinrent suspects, & surtout Leonidas.

C'étoit le principal & le plus habile de ses Géneraux. Il avoit une probité exacte, & une valeur distinguée. Il aimoit sincerement la vertu ; mais il n'en avoit pas assez, pour supporter les défauts des autres hommes ; il les méprisoit trop ; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bien-faits ; il ne ménageoit ni les Princes, ni leurs Courtisans. A force de haïr le vice, ses mœurs étoient devenues sauvages & feroces. Il cherchoit toujours le parfait,

fait, & comme il ne le trouvoit jamais, il n'avoit de liaison intime avec personne. Nul ne l'aimoit, tous le craignoient; c'étoit un abrégé des vertus les plus respectables, & les plus incommodes. Anaxandride s'en dégouta, & l'exila. C'est ainsi que ce Prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu'Ariston en corrompoit les moeurs.

Chilon qui avoit élevé les deux jeunes Princes, les alla trouver, & leur parla ainsi. Mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m'autorisent à vous parler avec franchise. Vous vous perdez l'un & l'autre par des défauts contraires. Ariston s'expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs, & vous Anaxandride, vous vous exposez à n'avoir jamais de véritables amis.

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'est ferocité, ce n'est pas justice; mais une bonté trop generale, qui ne sçait pas punir le *mal* avec vigueur, ni récompenser le *bien* avec choix, n'est pas une vertu, c'est une foiblesse; elle fait souvent d'aussi grands maux que la malice même.

Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l'Etat que la bonté trop confiante d'Ariston. Pourquoi vous défier des

hommes sur de simples soupçons, quand leurs talens & leur capacité vous les ont rendus nécessaires? Lorsqu'un Prince a une fois donné sa confiance à un Ministre pour de bonnes raisons, il ne doit jamais la retirer qu'après des preuves invincibles de perfidie. Il est impossible de tout faire par soi-même ; il faut avoir le courage de hazarder quelquefois d'être trompé, plûtôt que de manquer les occasions d'agir ; il faut sçavoir se servir sagement des hommes, sans s'y livrer aveuglément, comme fait Ariston. Il y a un milieu entre la défiance outrée, & la confiance excessive ; il faut vous corriger : autrement votre Empire ne peut être de longue durée.

Les réflexions & l'expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d'Ariston, il éloigna Prytanis ; mais le naturel farouche d'Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs ; dans ses guerres contre les Atheniens il fut souvent défait, & sentit enfin la nécessité de rappeller Leonidas.

Cyrus se fit connoître aux deux Rois, qui le reçurent avec une politesse plus grande que les Spartiates n'en marquoient ordinairement pour les Etrangers : il alla ensuite voir Chilon. Ce Philosophe avoit acquis par sa sagesse une grande autorité auprès des Rois, dans le Sénat, & sur le Peuple ; on le regardoit

comme

comme un second Lycurgue, sans lequel rien ne se faisoit à Lacédemone.

Le sage Spartiate, pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs Loix, de leurs mœurs, & de la forme de leur gouvernement, le mena d'abord dans le Conseil des Gerontes établi par Lycurgue.

Ce Conseil où les deux Rois présidoient, se tenoit dans une salle tendue de nattes & de joncs, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l'attention. Il étoit composé d'environ quarante Sénateurs, & n'étoit point exposé au tumulte & à la confusion, qui régnoient souvent dans les déliberations populaires d'Athenes.

L'autorité des Rois de Sparte avoit été absolue jusqu'au temps de Lycurgue. Eurytion un de ces Rois s'étant relâché de ses droits pour complaire au peuple, il se forma un Parti républicain qui devint audacieux & turbulent; les Rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir, & ce combat continuel de Puissances opposées déchiroit sans cesse l'Etat.

Pour tenir en équilibre le pouvoir Royal & le pouvoir populaire, qui panchoient tour à tour vers la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit un Conseil de vingt-huit Vieillards. Cette autorité mitoyenne entre la

sujettion tyrannique, & l'excessive liberté, sauva Sparte de ses dissensions domestiques.

Cent trente ans après lui, Theopompe ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les Rois & par leur Conseil, n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la Magistrature ne duroit qu'un an. Ils étoient choisis par le peuple, & concouroient en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, & par le Sénat; chacun regardoit ces déliberations unanimes comme faites par lui-même, & c'étoit dans cette union des Chefs & des membres, que consistoit la vie du Corps Politique à Sparte.

Après que Lycurgue eut reglé la forme du Gouvernement, il donna aux Spartiates des Loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres Etats l'avarice, l'ambition, & l'amour. Pour bannir de Lacédemone le luxe, & l'envie, ce grand Legislateur voulut en chasser à jamais la richesse, & la pauvreté. Il persuada à ses Citoyens de faire un partage égal de tous les biens, & de toutes les terres; il décria l'usage de l'or, & de l'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n'avoit point de cours dans les pays étrangers; il aima mieux priver les Spartiates des avantages du commerce

merce avec leurs voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d'un luxe, qui pouvoit les corrompre.

Pour affermir l'égalité parmi les Citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées; chaque societé élisoit librement son convive, nul n'y étoit admis que par le consentement de tous, afin que la paix ne fût pas troublée par la différence des humeurs; précaution nécessaire pour des hommes d'un naturel guerrier & sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge; ils etoient entourés d'enfans qui les servoient; leur temperance, & l'austerité de leur vie étoient si grandes, que les autres nations disoient, qu'il valoit mieux mourir que de vivre comme les Spartiates. En mangeant ils s'entretenoient de matieres graves & sérieuses, des interêts de la patrie, de la vie des grands hommes, de la différence du bon & du mauvais Citoyen, & de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires. Leurs discours renfermoient un grand sens en peu de paroles; c'est pour cela que le style Laconique a été admiré dans toutes les nations. En imitant a

rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, & donnoit le plaisir de pénetrer un sens profond : les graces & les délicatesses attiques étoient inconnues à Lacédemone, on y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le jour d'une fête solemnelle, Cyrus & Araspe assisterent aux assemblées des jeunes Spartiates. Dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sieges de gazon élevés en amphithéâtre, les jeunes filles presque nües & les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, & de tous les exercices pénibles. Il n'étoit permis aux Spartiates d'épouser, que celles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui régnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d'un sexe different, & il ne put s'empêcher de le représenter à Chilon. Il me paroît, *lui dit-il*, qu'il y a une grande contradiction dans les Loix de Lycurgue ; il ne veut qu'une République de Guerriers, endurcis à toutes sortes de travaux, & cependant il n'a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages.

Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, *reprit Chilon*, étoit de conserver & de perpetuer les vertus guerrieres dans sa Republi-

blique. Ce grand Legislateur avoit une profonde connoissance de la nature humaine. Il sçavoit combien les inclinations, & les dispositions des meres influent sur les enfans. Il a voulu que les femmes Spartiates fussent des Héroïnes, afin qu'elles ne donnassent à la Republique que des Héros.

Au reste, *continua Chilon*, l'amour délicat & la volupté grossiere sont également inconnus à Lacedemone. Ce n'est que dans ces fêtes publiques qu'on souffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui l'excitent. Dans tous les autres temps, les filles sont fort retirées. Il n'est même permis suivant nos Loix aux personnes nouvellement mariées, de se voir que rarement & en secret. On forme ainsi la jeunesse à la temperance, & à la modération dans les plaisirs même les plus légitimes.

D'un autre côté, le cœur & le goût ont peu de part à nos unions. Par-là les amours furtifs, & la jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prêtent leurs femmes à d'autres, & les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes se regardent comme appartenant plus à l'Etat, qu'à leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, & souvent sans connoître d'autre mere que la Republi-

que, ni d'autres peres que les Senateurs.

Cyrus rappellant ici sa tendresse pour *Cassandane*, & la pureté de leur union, soupira en lui-même, ayant horreur de ces maximes. Il méprisoit la volupté qui amollit les cœurs, mais il ne pouvoit gouter la férocité Spartiate qui sacrifioit à l'ambition, les plus doux charmes de la societé, & qui croyoit les vertus guerrieres incompatibles avec les sentimens tendres. Sçachant néanmoins que Chilon ne sentiroit point ces délicatesses, il se contenta de lui dire.

L'amour paternel me paroît d'une grande ressource dans un Etat. Les peres ont soin de l'éducation de leurs enfans; cette éducation oblige les enfans à la reconnoissance: de-là naissent les premiers liens de la societé. La patrie n'est que l'union de toutes les familles ensemble. Si l'amour de la famille est affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en depend? Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous prétexte de vouloir la perfectionner.

Les Spartiates, *répond Chilon*, ne sont tous qu'une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, & les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs reciproques. Il confia l'éducation des enfans à plusieurs vieillards, qui se regardant comme les peres communs,

muns, ont un foin égal de tous.

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte. On leur apprenoit principalement à bien obéir, à supporter le travail, à vaincre dans les combats, & à montrer du courage contre les douleurs & contre la mort. Ils alloient la tête, & les pieds nuds, couchoient sur des roseaux, & mangeoient très-peu. Encore falloit-il qu'ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n'est pas qu'on autorisât à Sparte les vols & les larcins. Comme tout étoit commun dans cette Republique, ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre, à surprendre l'attention de ceux qui veilloient sur eux, & à s'exposer avec courage aux punitions les plus séveres, s'ils n'avoient point l'adresse qu'on exigeoit d'eux.

Lycurgue avoit senti que les spéculations subtiles & les ráfinemens des sciences, ne servoient qu'à gâter l'esprit, & qu'à corrompre le cœur. C'est pourquoi il en fit peu de cas. on ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans, le goût de la pure raison, & pour donner de la force à leur jugement; mais toutes les connoissances qui ne servoient point aux bonnes mœurs, étoient regardées

comme des occupations inutiles & dangereuses.

Les Spartiates croyoient que dans cette vie, l'homme est fait moins pour connoître, que pour agir, & que les Dieux l'ont formé, plûtôt pour la societé, que pour la contemplation.

Cyrus alla ensuite dans les Gymnases, où s'exerçoit la jeunesse. Lycurgue avoit renouvellé les Jeux Olympiques instituës par Hercule, & avoit dicté à Iphitus les Statuts & les Céremonies de ces Fêtes. La Religion, le génie guerrier, & la politique, s'unissoient pour en maintenir l'usage. Elles servoient non seulement à honorer les Dieux, à célebrer la vertu des Héros, à disposer les corps aux fatigues de la guerre, mais aussi à rassembler de temps en temps dans un même lieu, & à réunir par des sacrifices communs, divers peuples dont l'union faisoit la force.

Les exercices par lesquels on se préparoit à disputer les prix dans ces Jeux, faisoient le seul travail des Citoyens de Lacedemone; les Helotes qui étoient leurs esclaves, labouroient les champs, & exerçoient tous les métiers; les Spartiates regardoient comme vile, toute occupation qui se bornoit au simple entretien du corps.

L'agriculture & les arts, *dit Cyrus*, sont absolu-

folument néceſſaires pour préſerver le peuple de l'oiſiveté qui enfante les diſcordes, la molleſſe, & tous les maux ruineux pour la ſociété. Il me paroît que Lycurgue s'écarte toujours un peu trop de la nature dans toutes ſes Loix.

Les plaiſirs tranquilles, *reprit Chilon*, & le doux loiſir qu'on goûte dans une vie champêtre, paroiſſoient à Lycurgue contraires au génie guerrier. Au reſte les Spartiates ne ſont jamais oiſifs; on les occupe ſans ceſſe, comme vous le voyez, à tous les travaux qui ſont des images de la guerre, & ſur-tout à marcher, à camper, à ranger les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à bâtir, & à détruire des fortereſſes.

Par-là on entretient dans les eſprits pendant la paix, une noble émulation, ſans exciter la haîne, & ſans répandre de ſang. Chacun y diſpute le prix avec ardeur, & les vaincus ſe font gloire de couronner les vainqueurs. On oublie les fatigues par les plaiſirs qui accompagnent ces ſpectacles, & ces fatigues empêchent que le repos n'amolliſſe les courages.

Ce diſcours donna la curioſité à Cyrus de connoître la diſcipline militaire des Spartiates, il le témoigna à Chilon. Le lendemain les deux Rois ordonnerent à Leonidas d'aſſembler les trou-

troupes de Lacédemone, dans une grande plaine près de la Ville, pour les passer en revûe devant Cyrus, & lui montrer tous les exercices en usage chez les Grecs.

Leonidas parut revêtu de ses habits militaires, son casque étoit orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l'aigrette; sur sa cuirasse se voyoit une tête de Meduse, & sur son bouclier hexagone étoient représentés tous les attributs du Dieu Mars; il tenoit dans sa main un bâton de commandement.

Cyrus & Araspe monterent deux Coursiers superbes, & sortirent de la Ville avec le Géneral Spartiate, qui, sçachant le goût que le jeune Prince avoit de s'instruire, l'entretint ainsi pendant le chemin.

La Grece est partagée en plusieurs Républiques, & chaque Etat entretient une armée proportionnée à sa grandeur. Nous ne voulons pas, comme les Asiatiques, des armées énormes, mais des troupes bien disciplinées; les grands corps sont difficiles à mouvoir, & coûtent trop à l'Etat. Nous avons pour regle invariable de camper surement, afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous; une petite armée bien aguerrie, peut en se retranchant à propos, dissiper les plus nombreuses troupes, qui se détruisent d'elles-mêmes, faute de vivres.

Lorf-

Lorsqu'il s'agit de la défense commune de la Grece, tous ces corps séparés se réunissent, & alors il n'y a aucun Etat qui osât nous attaquer. A Lacédemone tous les Citoyens sont soldats. Dans les autres Républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choisit les meilleurs Citoyens, hardis, robustes, à la fleur de leur âge, & endurcis aux travaux pénibles. Les qualités requises dans les Chefs, sont l'intrepidité, la temperance, & l'expérience; il faut qu'ils passent par les plus rigoureuses épreuves, avant que d'être élevés à ces emplois; il faut qu'ils ayent donné des marques éclatantes de toutes les différentes especes de courage, en entreprenant, en executant, & sur-tout en se montrant supérieurs même aux plus funestes évenemens. Par ce moyen chaque République a toujours une milice reglée, par des Chefs habiles, des soldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuses, mais invincibles.

A Sparte, on modere dans le tems des guerres la séverité des exercices, & l'austerité de la vie; les Lacédemoniens sont le seul peuple du monde à qui la guerre est une espece de repos; nous jouissons alors de tous les plaisirs qu'on nous refuse pendant la paix.

Le jour d'une bataille nous disposons nos troupes de telle sorte, qu'elles ne combattent

pas

pas toutes à la fois, comme celles des Egyptiens; mais elles se succedent, & se soutiennent sans s'embarasser jamais. Nous n'opposons point à l'ennemi un ordre de bataille semblable au sien, & nous mettons les plus vaillans soldats aux aîles, afin qu'ils puissent s'étendre & envéloper l'armée ennemie.

Quand elle est en déroute, Lycurgue nous a ordonné d'exercer envers les vaincus toute sorte de clemence, non seulement par humanité, mais encore par politique. Nous adoucissons ainsi la férocité de nos ennemis; l'esperance d'être bien traités, s'ils rendent les armes, les empêche de se livrer à cette fureur qui est souvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu'il parloit, ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient assemblées. Leonidas les fit passer devant Cyrus. Elles étoient divisées en plusieurs cohortes à pied & à cheval. A leur tête se voyoient les Polemarques, & les Commandans des differentes bandes. Les soldats étoient vêtus de rouge, afin que dans la chaleur du combat, la vûe de leur sang ne pût les effrayer, ni allarmer leurs compagnons. (*a*)

Tous

(a) *Remarque d'Elien.*

Tous marchoient au son des flûtes, la tête couronnée de fleurs, en chantant l'hymne de Castor. Leonidas ordonne, & tout d'un coup les troupes s'arrêtent. Au moindre signal de leurs Chefs, les différentes cohortes se rassemblent, se separent, s'entrelassent, s'étendent, doublent, redoublent, s'ouvrent, se resserrent, & se forment par plusieurs évolutions & conversions, en quarrés parfaits, en quarrés longs, en lozanges, en figures triangulaires pour ouvrir les rangs de l'ennemi.

L'armée se partage ensuite en deux corps separés, pour représenter un combat. L'un s'avance contre l'autre, les Piques se baissent; chaque phalange se serre, le bouclier touche au bouclier, le casque au casque, l'homme à l'homme, les deux corps s'attaquent, se mêlent, se combattent, & s'enfoncent. Enfin après beaucoup de résistance, les uns remportent la victoire, les autres fuyent & gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoissoit pas alors dans la Grece les machines guerrieres inventées depuis; on attaquoit ordinairement les Villes en disposant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la *Tortue*.

Leonidas parle, & soudain les Assiégeans se réunissent; les premiers rangs se couvrent de leurs boucliers quarrés, les autres les levent par-

par-dessus leurs têtes, les serrent les uns contre les autres, & se baissant par degrès, forment ensemble un toit penchant impénetrable aux fléches. Un triple étage de *Tortues* s'éleve jusqu'à la hauteur des murs; les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres & de dards; mais enfin les Assiégeans se rendent maîtres de la place.

Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa dans son esprit tout ce qu'il avoit vû & entendu, il se forma de grandes idées sur l'art militaire, & résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis il dit à Araspe, lorsqu'ils furent seuls.

Il me paroît que la République de Sparte est un camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers toujours sous les armes. Quelque respect que j'aye pour Lycurgue, je ne sçaurois admirer cette forme de Gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour la guerre, qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la societé. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque état, mais même à la sureté de tous les Etats voisins; se détacher du reste du genre humain, se regarder comme fait pour le conquerir, c'est armer toutes les nations con-

te soi. C'est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, & à la justice. En accoutumant chaque Citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des Spartiates ressemble à celle des avares; ils sont avides de tout ce qu'ils n'ont pas, tandis qu'ils se refusent la jouissance de tout ce qu'ils possedent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les Loix, les mœurs, & l'art militaire des Spartiates, il quitta Lacedemone, pour aller visiter les autres Republiques de la Grece.

Chilon & Leonidas le conduisirent jusqu'aux frontieres de leur pays. Il leur jura à tous deux une amitié éternelle, & promit d'être toujours l'allié fidéle de leur Republique. Il garda sa promesse; les Perses n'ont jamais eû du tems de ce Conquerant aucune guerre avec les Grecs.

Avant que de quitter le Peloponese, Cyrus voulut en parcourir les Villes les plus considerables. Il passa à *Argos*, & à *Mycenes*, où avoit régné Persée; de qui descendoient les Rois de la Perside; il alla ensuite à *Sicyone*: il s'arrêta enfin à *Corinthe*, qui étoit la plus florissante République de la Grece, après celles de Sparte & d'Athenes.

En entrant dans la Ville, il fut surpris d'y voir

voir tout le peuple en deuil. Il apperçut une pompe funebre, plusieurs joueurs de flûtes la devançoient, & augmentoient la douleur publique par leurs sons lugubres. Quarante jeunes filles, pieds nuds, & les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches, entouroient le cercueil, & fondoient en larmes en chantant les louanges du mort. Peu après suivoient les soldats, d'un pas lent, d'un air triste, les yeux baissés, & les piques renversées. Un vieillard vénerable marchoit à leur tête. Son air noble & militaire, sa taille haute & majestueuse, la douleur amere qui étoit peinte sur son visage, attirerent les regards de Cyrus. Le jeune Prince ayant demandé son nom, apprit que c'étoit le Roy Periandre, qui conduisoit au tombeau son fils Lycophron.

Cyrus & Araspe se mêlent parmi la foule qui alloit vers une forteresse appellée *Acro-Corinthe*. Elle étoit bâtie sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvroit la mer Egée & la mer Ionienne, ce qui la fit nommer *l'œil de la Grece*.

Periandre étant arrivé à la forteresse, lieu de la sépulture des Rois, versa d'abord sur le corps de son fils, du vin, du lait, & du miel; il alluma ensuite lui-même le bucher sur lequel on avoit répandu de l'encens, des aromates, & des huiles odoriferantes; il demeura muet,

muet, immobile, & les yeux noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes consumoient le corps ; après avoir arrosé de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d'or, puis il fit signe au peuple qu'il vouloit parler, & rompit ainsi le silence qu'il avoit gardé jusques alors. *Peuple de Corinthe, les Dieux ont pris soin eux-mêmes de vous vanger de mon usurpation, & de vous délivrer de la servitude. Lycophron est mort, toute ma race est éteinte, je ne veux plus régner. Citoyens, reprenez vos droits, & votre liberté.*

Après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à toute l'assemblée de se retirer, fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur, & s'enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle, voulut en sçavoir la cause. Voici ce qu'on lui raconta.

(a) Corinthe avoit été gouvernée d'abord par des Rois, mais la Monarchie ayant été abolie, l'on établit à leur place des Prytanes, ou des Magistrats annuels. Ce gouvernement populaire dura pendant un siecle entier, & Corinthe augmentoit tous les jours en richesses & en

(a) *Le fondement de cette histoire est tiré d'Herodote*, liv. 3. *& de Diogene Laerce, vie de Periandre.*

en splendeur, lorsque Cypsele pere de Periandre usurpa l'Autorité Royale. Après avoir régné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son cœur, la raison reprit ses droits, & il vit avec horreur le crime qu'il avoit commis. Il résolut de délivrer les Corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint. Il appella Periandre en expirant, & lui fit jurer de rendre la liberté à ses Citoyens. Le jeune Prince aveuglé par son ambition, oublia bien-tôt ses sermens, voilà la premiere source de tous ses malheurs.

Les Corinthiens chercherent à le détrôner, & se souleverent plusieurs fois contre lui, mais il dompta les rebelles, & affermit de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l'abri de ces insultes populaires, il rechercha l'alliance de Melisse heritiere de la Couronne d'Arcadie, & l'épousa en secondes nôces. C'étoit la plus belle Princesse de son siecle, d'une vertu parfaite, & d'un grand courage.

Plusieurs années après son mariage, Periandre déclara la guerre aux Corcyréens, & se mit à la tête de ses troupes. Pendant son absence les Corinthiens se révolterent de nouveau. Melisse se renferma dans la forteresse, en soutint vigoureusement le siege, & envoya demander du secours à Procles Roy d'E-

pidau-

pidaure, qui avoit toujours paru l'allié fidéle de Periandre. Le Tyran d'Epidaure qui méditoit depuis long-temps d'étendre sa domination sur toute la Grece, profita de cette occasion pour s'emparer de Corinthe ; il la regardoit comme une Ville très-propre à devenir la Capitale d'un grand Empire ; il y arriva avec une armée nombreuse, & s'en rendit maître en peu de jours.

Melisse qui ignoroit ses desseins, ouvrit les portes de la forteresse, & le reçut comme l'ami de Periandre & son libérateur. Procles se voyant maître de Corinthe, y établit le siege de son Royaume, & fit dire à Periandre de se contenter de régner à Corcyre, que ce Prince venoit de conquerir.

Melisse s'apperçut bien-tôt que l'usurpation de Procles n'étoit pas le seul crime dont il étoit coupable. Il avoit conçû pour la Reine une passion violente : il essaya tous les moyens de la satisfaire ; après avoir employé en vain les caresses & les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec son fils Lycophron dans une haute tour située sur le bord de la mer.

Cependant Periandre apprit la trahison de Procles, & son amour pour Melisse ; on l'assura en même temps qu'elle avoit non seulement favorisé les projets perfides du Tyran d'E-

pidaure, mais même qu'elle répondoit à sa passion.

Le Roy de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies, la jaloufie s'empara de son cœur. Il équippe une grande flotte, & s'embarque pour Corinthe, avant que Procles pût en être averti; il étoit prêt à entrer dans le Port, lorsqu'une tempête violente s'éleve & dissipe ses vaisseaux. Melisse ignoroit les sentimens de Periandre, & benissoit déja les Dieux de sa délivrance prochaine, quand elle vit périr devant ses yeux une partie de la flotte; le reste poussé par les vents sur les côtes de l'Afrique, y fit naufrage; le vaisseau où étoit Periandre, échappa seul à la fureur des flots irrités.

Ce Prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une tristesse profonde. Son courage lui avoit fait supporter la perte de ses Etats, mais il ne pouvoit soutenir l'idée du crime dont il croyoit Melisse coupable. Il l'avoit aimée uniquement: il succombe sous le poids de sa douleur, son esprit se trouble & s'égare.

Cependant Melisse enfermée dans la tour, croyoit Periandre mort, & le pleuroit amerement; elle se voyoit de nouveau exposée aux insultes d'un Prince barbare, qui n'avoit pas d'horreur des plus grands crimes.

Tandis qu'elle imploroit le secours des Dieux, & les

les conjuroit de proteger son innocence, celui que Procles avoit commis à sa garde, touché de ses malheurs lui apprend que Periandre étoit vivant, & s'offre de la conduire à Corcyre avec son fils. Ils se sauverent tous trois par un souterrain. En marchant la nuit par des routes détournées, ils sortirent en peu de jours du pays de Corinthe, mais ils errerent long-temps sur les côtes de la mer Egée, avant que de pouvoir passer à Corcyre.

Procles désesperé de leur évasion, fit passer des avis secrets pour confirmer Periandre dans tous ses soupçons, & le faire avertir que Melisse alloit bien-tôt arriver dans l'isle de Corcyre pour l'empoisonner. L'infortuné Roy de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir sa jalousie, & redoubler sa rage.

Cependant Melisse & Lycophron arriverent à Corcyre avec leur conducteur, & se hâterent d'aller trouver Periandre. Il n'étoit pas dans son Palais, mais dans une sombre forêt, où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur. Si-tôt qu'il voit de loin Melisse, la jalousie & la fureur s'emparent de son ame; il court; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant près d'elle il lui plonge un poignard dans le sein. Elle tombe en lui disant: Ah! Periandre, est-ce ainsi que vous récompensez

mon amour & ma fidélité? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d'une vie pleine de malheurs, & son ame s'envole vers les Champs Elisées, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophron voit sa mere nageant dans son sang, fond en larmes, & s'écrie: Justes Dieux, vangez la mort d'une mere innocente, sur un pere barbare que la nature me défend de punir. Après ces paroles, il ne parla plus, il s'enfonça dans le bois, & ne voulut jamais revoir son pere. Le fidéle Corinthien qui l'accompagnoit, instruisit alors Periandre de l'innocence, & de la fidélité de Melisse, & de tous les maux que Procles lui avoit fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux Roy de Corinthe s'apperçoit trop tard de sa crédulité, se livre à son desespoir, & se frappe du même poignard; mais le coup ne fut point mortel; il alloit lever le bras une seconde fois, on le retient; il se jette sur le corps de Melisse, & repete souvent ces paroles: Grand Jupiter, consommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever. Ah, Melisse! Melisse! l'union la plus tendre devoit elle finir par la cruauté la plus barbare?

En prononçant ces mots, il porte ses mains à sa

à sa blessure qu'il veut déchirer, mais on l'arrête, & on le conduit à son Palais; il continue de refuser tout soulagement, & reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu'il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu'en lui remontrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Procles; cette esperance l'appaise, il se laisse guérir.

Si-tôt qu'il fut rétabli, il alla chez ses alliés representer ses disgraces, & les crimes de l'Usurpateur; les Thebains lui prêterent des troupes; il assiege Corinthe, prend Procles prisonnier, & le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

Lycophron resta toujours à Corcyre, & refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir dans un pere, le meurtrier d'une mere vertueuse qu'il avoit aimée tendrement. Periandre traîna le reste d'une vie malheureuse, sans jouir de sa grandeur; il avoit poignardé une femme qu'il adoroit; il aimoit un fils qui ne pouvoit soutenir sa presence; il résolut enfin de se démettre de la Royauté, de faire couronner son fils, & de se retirer à Corcyre pour y pleurer à jamais ses malheurs, & pour expier dans la retraite les crimes qu'il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaiſſeau qu'il envoya à Corcyre, pour chercher Lycophron, & pour le ramener à Corinthe. Le Roy alloit ſouvent ſur les bords de la mer, impatient de voir arriver ſon fils; le vaiſſeau parut enfin, Periandre courut avec empreſſement ſur le rivage; mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'il vit Lycophron dans un cercueil.

Les Corcyréens gémiſſans ſous le joug de Periandre, dont ils déteſtoient la barbarie, s'étoient révoltés, & pour détruire à jamais la race du Tyran, ces cruels inſulaires aſſaſſinerent Lycophron, & le renvoyerent mort dans le vaiſſeau pour marque de leur haine éternelle.

Periandre frappé de cet horrible ſpectacle, rentre profondément en lui-même, reconnoît la vengeance céleſte, & s'écrie. J'ai violé les ſermens faits à un pere mourant. Je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes Citoyens. O Meliſſe! ô Lycophron! ô Dieux vangeurs! Je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablent. Il fit préparer enſuite une pompe funebre, & commanda à tout le peuple de s'y trouver.

Cyrus qui avoit été préſent à ces funérailles, apprit quelques jours après que Periandre

dre avoit ordonné à deux Esclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua, tuer le premier homme qu'ils rencontreroient, & de jetter son corps dans la mer. Periandre s'y rendit lui-même & fut assassiné. On n'a jamais pû retrouver son corps, ni lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce Prince s'étant livré à un désespoir sans exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que son ombre errante & vagabonde sur les rives du Styx ne passat jamais dans le séjour des Heros. Quelle affreuse suite de crimes & de malheurs! Le mari poignarde sa femme, des sujets rebelles assassinent leur Prince, & le Roy se fait immoler lui-même. La Justice vangeresse des Dieux après avoir éteint toute la famille du tyran, le poursuit encore au-delà du tombeau. Quel spectacle, & quelle instruction pour Cyrus!

Il se hâte de quitter un lieu si plein d'horreurs, & passe à Thebes, où il vit des nouveaux monumens des malheurs des Rois. Il visita le tombeau d'Oedipe & de Jocaste, & apprit l'histoire de leur race infortunée, livrée à des discordes éternelles. Il remarqua sur-tout que cette Ville fameuse avoit changé la forme de son gouvernement qui pour lors étoit populaire. Il avoit vû des révolutions

semblables dans plusieurs Villes de la Grece. Tous ces petits Etats avoient été d'abord Monarchiques, mais par la foiblesse, & la corruption des Princes, ils s'étoient changés en Republiques.

LES



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE CINQUIE'ME.



EN sortant de Thebes, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l'Attique, & arriva bien-tôt à Athénes où regnoit Pisistrate. Le jeune Prince fut saisi d'admiration à la vûe des temples, des édifices & des richesses éclatantes d'une Ville, où les sciences & les beaux arts fleurissoient. Il parvint enfin au Palais du Roy. L'architecture en étoit no-

ble, & ſimple, & tous les ornemens en paroiſſoient néceſſaires. Sur les frizes ſe voyoient en bas relief les travaux d'Hercule, les exploit de Theſée, la naiſſance de Pallas & la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d'ordre Ionien, dans une grande galerie ornée de peintures, de ſtatues de bronze, & de marbre, & de tout ce qui pouvoit arrêter & charmer les yeux.

Piſiſtrate reçut le Prince de Perſe avec joye, & le fit aſſeoir auprès de lui. Autour d'eux étoient rangés ſur de riches tapis, les principaux Senateurs & pluſieurs jeunes Athéniens. Un magnifique repas fut ſervi ſelon la mode du pays. On verſa des vins les plus exquis dans des coupes d'or richement cizelées; mais le ſel Attique, & la politeſſe Athénienne qui regnoient dans la converſation de Piſiſtrate, faiſoient le plus grand agrément du feſtin.

Pendant le repas, le Roy d'Athenes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées ſous ſon regne, des cauſes de ſon exil, & de ſon rétabliſſement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inſpirer de l'horreur. Il aſſaiſonnoit ſes diſcours de récits agréables, de traits vifs, & de tours ingenieux, qui repandoient la joye dans toute l'aſſemblée.

Piſiſtrate ſe ſervoit ainſi avec adreſſe des

char-

charmes de la converſation, & de la liberté qui regne dans les feſtins, pour affermir ſon autorité, & ſe concilier l'amitié de ſes Citoyens. Les Senateurs & les jeunes Athéniens qui l'écoutoient, ſembloient en le regardant oublier leur averſion naturelle pour la Monarchie.

Cyrus ſentit avec plaiſir par cet exemple, l'Empire que les Princes aimables peuvent acquerir ſur le cœur des hommes, même les plus ennemis de leur puiſſance.

Le jour ſuivant, Cyrus marqua à Piſiſtrate ſon impatience de connoître Solon, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Aſie. Ce Philoſophe avoit refuſé de revenir à Athénes après ſes voyages, parce que Piſiſtrate s'étoit fait déclarer Roy. Mais ayant appris la ſageſſe, & la moderation de ce Prince, il ſe réconcilia avec lui.

Solon avoit choiſi ſa demeure ſur la colline de Mars, où ſe tenoit le fameux conſeil de l'Aréopage, près du tombeau des Amazones. Piſiſtrate voulût y conduire le jeune Prince, & le préſenter lui-même au Légiſlateur d'Athénes.

Ce Philoſophe conſervoit encore dans un âge très-avancé, les reſtes de ſon ancienne vivacité, cet enjouement, & ces graces qui ne vieilliſſent jamais. Il embraſſa Cyrus avec cet atten-

attendrissement naturel aux vieillards, qui voyent de jeunes gens rechercher leurs conseils & leurs entretiens pour apprendre la sagesse. Pisistrate sçachant que le dessein de Cyrus en visitant Solon, étoit de s'instruire à fond des Loix d'Athénes, se retira, & les laissa seuls.

Pour s'entretenir avec plus de liberté & d'agrément, Solon conduisit Cyrus sur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable, & s'assirent au pied d'un chêne sacré.

De ce lieu l'on découvroit les plaines fertiles, & les montagnes escarpées de l'Attique qui bornoient la vûe d'un côté, & formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant & de plus sauvage. De l'autre part, le Golfe Saronique en s'élargissant peu-à-peu, laissoit voir plusieurs Isles qui sembloient flotter sur les ondes. Plus loin les côtes élevées de l'Argolide paroissoient se perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu'on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d'objets differens.

Au-dessous d'eux la ville d'Athénes s'étendoit sur la pente d'un long côteau. Ses nombreux édifices s'élevoient les uns au-dessus des autres, & leur diversité montroit encore les differens âges de la Republique. On y retrou-

trouvoit la premiere ſimplicité des temps Héroïques, & l'on y admiroit la magnificence naiſſante dans le ſiecle de Solon.

Ici l'on voyoit des temples accompagnés de bois ſacrés, des palais, des jardins, & pluſieurs maiſons ſuperbes d'une architecture réguliere. Là des Tours élévées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d'une figure bizarre qui ſentoit l'antiquité ruſtique & guerriére. La riviere d'Illiſſus qui couloit près de la Ville, ajoutoit en ſerpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l'art.

Cyrus profita de cette aimable ſolitude, pour prier Solon de lui expliquer l'état général de la Grece, & ſur-tout celui d'Athénes. Le ſage Legiſlateur ſatisfit ainſi ſa curioſité.

Toutes les familles Grecques deſcendent d'Hellen fils de Deucalion, dont les enfans donnerent leurs noms aux trois differens peuples de la Grece, aux Eoliens, aux Doriens, & aux Ioniens. Ces peuples ſe bâtirent pluſieurs Villes, & de ces Villes ſortirent Hercule, Theſée, Minos, & tous ces premiers Heros à qui l'on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être recompenſée dignement que dans les Cieux.

L'Egypte inſpira d'abord aux Grecs le goût des arts & des ſciences, les initia dans ſes myſteres, & leur donna des Dieux, & des Loix. La

Grece ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs Républiques. Le Conseil suprême des Amphyctions, composé des deputés des principales Villes, les réunissoit toutes dans la même vûe; c'étoit de conserver l'indépendance au dehors, & l'union au dedans.

Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrénée, & leur inspiroit l'amour d'une liberté soumise aux Loix. Mais ces idées pures ne subsisterent pas toujours. Tout dégenere chez les hommes. La sagesse & la vertu ont leurs vicissitudes dans le corps politique, comme la santé & la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces Republiques, Athénes, & Lacédemone sont sans comparaison les principales. L'esprit, les graces, la politesse, toutes les vertus aimables, & propres pour la société forment le caractere d'Athénes. La force, la temperance, les vertus guerrieres, & la raison toute pure dépouillée d'ornemens, composent le génie des Spartiates. Athénes aime les sciences & les plaisirs, tous ses goûts tendent à la volupté. La vie des Spartiates est dure & sévere, toutes leurs passions se tournent du côté de l'ambition. De ce génie different des peuples, sont venues les differentes formes, & révolution de leurs Gouvernemens.

Lycurgue suivit son naturel austere, & le génie feroce de ses Concitoyens, lorsqu'il réforma les

les abus de Lacédemone. Il crut que le bonheur de la patrie confiſtoit dans les conquêtes & dans la domination ; c'eſt ſur ce plan qu'il forma toutes les Loix dont on vous a inſtruit à Sparte : je ne pouvois pas l'imiter.

Athénes dans ſa naiſſance eut des Rois, mais ils n'en avoient que le nom. Ils n'étoient point abſolus comme à Lacédemone. Le genie des Athéniens, ſi different de celui des Spartiates, leur rendit la Royauté inſupportable. Toute la puiſſance des Rois preſque reſtrainte au commandement des armées, s'évanouiſſoit dans la paix On en compte dix depuis Cecrops juſqu'à Theſée, & ſept depuis Theſée juſqu'à Codrus, qui s'immola lui-même pour le ſalut de la Patrie. Ses enfans Medon & Nilée diſputerent pour la Royauté. Les Athéniens en prirent occaſion de l'abolir tout-à-fait, & déclarerent Jupiter ſeul Roi d'Athénes, ſpécieux prétexte pour favoriſer la révolte, & ſecouer le joug de toute autorité reglée.

A la place des Rois, ils créerent ſous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpetuels ; mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuſe. Pour en anéantir juſqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes decennaux. Ce peuple inquiet & volage ne ſe borna pas là. Il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de reſaiſir plus ſouvent l'autorité ſuprême, qu'il

qu'il ne transféroit qu'à regret à ses Magistrats.

Une puissance aussi limitée contenoit mal des esprits si remuans. Les factions, les brigues & les caballes renaissoient tous les jours. Chacun venoit le Livre des Loix à la main disputer du sens de ces Loix. Les génies les plus brillans sont ordinairement les moins solides; ils croyent que tout est dû à leurs talens superficiels : sous prétexte que tous les hommes naissent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, & ne prêchent cette égalité chimerique, que pour dominer eux-mêmes.

L'Areopage institué par Cecrops, si reveré dans toute la Grece, & si célebre par son intégrité, qu'on dit que les Dieux mêmes ont déféré à son Jugement, n'avoit plus d'autorité. Le peuple s'en étoit emparé; il jugeoit de tout en dernier ressort: mais ses décisions n'étoient pas fixes, parce que la multitude est toujours bizarre & inconstante. Tout irritoit les présomptueux; tout soulevoit les imprudens; tout armoit les furieux corrompus par une liberté excessive.

Athénes demeura ainsi long-tems hors d'état d'étendre sa domination; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la dechiroient. C'est dans cette situation, que je trouvai ma Patrie, lorsque j'entrepris de remedier à ses maux.

(a) Dans

(*a*) Dans ma jeunesse je m'étois abandonné au luxe, à l'intemperance, & à toutes les passions de cet âge. Je n'en fus guéri que par l'amour des sciences. Les Dieux m'en avoient donné le goût dès mon enfance. Je m'appliquai à l'étude de la Morale & de la Politique, & ces connoissances eurent pour moi des charmes qui me dégouterent bien-tôt d'une vie dereglée.

L'yvresse des passions s'étant dissipée par les réflexions serieuses, je vis avec douleur le triste état de ma Patrie; je formai le dessein de la secourir, & je communiquai mes vûes à Pisistrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeunesse.

Vous voyez, *lui dis-je*, les malheurs qui nous menacent. Une licence effrénée a pris la place de la vraye liberté. Vous descendez de Cecrops, je descens de Codrus. Nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la Royauté; mais gardons-nous bien d'y aspirer. Ce seroit faire un dangereux échange de passions, que d'abandonner la volupté qui ne fait tort qu'à nous-mêmes, pour suivre l'ambition qui pourroit ruiner la Patrie. Tâchons de la servir, sans vouloir y dominer.

Une occasion se présenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les Athéniens me choisirent

(*a*) *Voyez Plut, vie de Solon.*

rent pour chef d'une expedition contre les Mégariens, qui s'étoient emparés de l'Isle de Salamine. Je fis armer cinq cens hommes, je débarquai dans l'Isle, je pris la Ville, & j'en chassai les ennemis. Ils s'opiniâtrerent à soutenir leurs droits, & eurent recours aux Lacedemoniens, qu'ils prirent pour Juges. Je plaidai la cause commune, & je la gagnai.

Ayant acquis par-là du crédit parmi les Citoyens, ils me presserent d'accepter la Royauté, mais je la refusai. Je me contentai de la dignité d'Archonte, & je m'appliquai à remedier aux maux publics.

La premiere source de ces maux venoit des excès de l'autorité populaire. La Monarchie moderée par le Sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J'aurois voulu imiter Lycurgue en l'établissant; mais je connoissois trop le naturel de mes Citoyens pour l'entreprendre. Je sçavois que s'ils se laissoient dépouiller pour un moment de la puissance souveraine, ils la reprendroient bientôt à force ouverte. Je me contentai donc de moderer le pouvoir excessif du peuple.

Je sentis que nul état ne peut subsister sans subordination. Je distribuai le peuple en quatre classes; je choisis cent hommes de chaque classe que j'ajoutai au Conseil de l'Areopage; je montrai à ces Chefs que l'autorité suprême de

quelque

quelque espece qu'elle soit, est un mal nécessaire, pour empêcher de plus grands maux, & qu'on ne doit l'employer que pour réprimer les passions des hommes. Je représentai au peuple les malheurs qu'il avoit soufferts en s'abandonnant à ses propres fureurs. Par-là je disposai les uns à commander avec modération, & les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir séverement ceux qui enseignoient que tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul doit régler les rangs, & que le plus grand mérite est l'esprit. Je fis sentir les funestes suites de ces fausses maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle est une chimere fondée sur les fables poëtiques des compagnons de Cadmus, & des enfans de Deucalion; qu'il n'y a jamais eu de temps où les hommes soient sortis de la terre avec toute la force d'un âge parfait; que c'étoit manquer de sens que de donner ainsi des jeux d'imagination pour des principes; que depuis le siecle d'or, l'ordre de la géneration avoit mis une dépendance, & une inégalité nécessaire entre les hommes; & qn'enfin l'Empire paternel avoit été le premier modéle de tous les Gouvernemens.

Je fis une Loi, par laquelle il fut arrêté que tout homme qui n'avoit jamais donné d'autres preuves de son esprit que les saillies vives de son imagination, les discours fleuris, & le talen

lent de parler de tout ſans avoir jamais rien approfondi, ſeroit incapable des Charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, & lui dit : il me ſemble que le mérite ſeul diſtingue les hommes. L'eſprit eſt le moindre de tous les mérites, parce qu'il eſt toujours dangereux lorſqu'il eſt ſeul; mais la ſageſſe, la vertu, & la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là ſeul doit commander aux autres, qui a plus de *ſageſſe* pour découvrir ce qui eſt juſte, plus de *vertu* pour le ſuivre, & plus de *courage* pour le faire exécuter.

Le mérite, *reprit Solon*, diſtingue eſſentiellement les hommes, il devroit ſeul décider des rangs. Mais l'ignorance & les paſſions nous empêchent ſouvent de le connoître; l'amour propre fait que chacun ſe l'attribue. Ceux qui en ont le plus, ſont toujours modeſtes, & ne cherchent point à dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n'eſt quelquefois qu'un maſque trompeur.

Les diſputes, les diſcordes, les illuſions ſeroient éternelles, s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe, & moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite ſeul.

Dans les petites Républiques ces rangs ſe reglent par *élection* : dans les grandes Monarchies par la *naiſſance*. J'avoue que c'eſt un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai

mérite

mérite; mais c'est encore un mal nécessaire, & cette nécessité est la source de presque tous les établissemens politiques : voilà la différence entre le droit *naturel* & le droit *civil*. L'un est toujours conforme à la plus parfaite justice: l'autre souvent injuste dans les suites qui en resultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confusion & le desordre.

Les rangs & les dignités ne sont que les ombres de la vraye grandeur : le respect extérieur & les hommages qu'on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n'appartient qu'à la vertu seule. N'est-ce pas une grande sagesse dans les premiers Legislateurs, d'avoir conservé l'ordre de la société en établissant des Loix, par lesquelles ceux qui n'ont que l'*ombre* des vertus, se contentent de l'*ombre* de l'estime.

Je vous conçois, dit Cyrus : La souveraineté, & les rangs sont des maux nécessaires pour contenir les passions. Les petits doivent se contenter de mériter l'estime intérieure des hommes par leur vertu simple & modeste, & les Grands doivent se persuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu'ils n'ayent le vrai mérite. Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur bassesse, & les autres ne s'enorgueilliront point de leur grandeur. Les hommes sentiront qu'il faut des Rois, & les Rois n'oublieront point qu'ils sont hommes.

Chacun

Chacun se tiendra à sa place, & l'ordre de la societé ne sera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe. J'ai grande impatience d'apprendre vos autres Loix.

La seconde source, *dit Solon*, de tous les maux d'Athénes, étoit la richesse excessive des uns, & la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuse dans un Gouvernement populaire, causoit des discordes éternelles. Pour remedier à ces desordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens. Le génie des Athéniens qui les porte vers le luxe & les plaisirs, n'auroit jamais souffert cette égalité. Pour diminuer nos maux, je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les sommes qui m'étoient dûes; j'affranchis mes Esclaves, & je ne voulus plus qu'il fut permis d'emprunter en engageant sa liberté.

Jamais je n'ai gouté tant de plaisir qu'en soulageant les miserables. J'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parce que je n'avois pas de quoi distribuer à tous les malheureux. J'établis à Athènes cette grande maxime, que les Citoyens d'une même République doivent sentir & plaindre les maux les uns des autres, comme membres d'un même corps.

La troisiéme source de nos maux étoit la multiplicité des Loix, marque aussi évidente de

la

la corruprion d'un Etat, que la diversité des remedes en est une des maladies du corps.

C'est encore ici où je ne pouvois pas imiter Lycurgue. La communauté des biens, & l'égalité des Citoyens, avoient rendu inutile à Sparte cette foule de Loix, & de formes qui sont absolument nécessaires par-tout où se trouve l'inégalité des rangs & des biens. Je me contentai de rejetter toutes les Loix qui ne servoient qu'à exercer le génie subtil des Sophistes, & la science des Jurisconsultes. Je n'en réservai qu'un petit nombre, simples, courtes & claires. Par là j'évitai la chicanne, monstre inventé par la subtilité des hommes pour anéantir la justice. Je fixai des tems pour finir les procès, & j'ordonnai des punitions rigoureuses, & deshonorantes pour les Magistrats qui les étendroient au-delà des bornes. J'abolis enfin les Loix trop séveres de Dracon, qui punissoient également de mort les moindres foiblesses, & les plus grands crimes. Je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatriéme source de nos maux étoit la mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités superficielles, le bel esprit, l'imagination brillante, la politesse effeminée. On négligeoit le cœur, la raison, les sentimens, & les vertus solides. On mettoit le prix aux hommes & aux

aux choses selon les apparences, & non selon la réalité. On regardoit le frivole serieusement, & les choses solides comme trop abstraites.

Pour prévenir ces abus, j'ordonnai à l'Areopage de veiller à l'éducation des enfans. Je ne voulois pas qu'ils fussent élevés dans l'ignorance comme les Spartiates, ni qu'on se bornât, comme auparavant, à leur apprendre *l'éloquence, la poësie* & *les sciences* qui ne servent qu'à orner l'imagination. Je voulus qu'on les appliquât à toutes les connoissances qui fortifient la raison, & qui accoutument l'esprit à l'attention, à la pénetration, & à la justesse. La proportion des nombres, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l'univers, la grande science de remonter aux principes, descendre aux conséquences, & dévoiler l'enchaînement des veritez.

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu'à exercer, & à former l'esprit pendant la tendre jeunesse. Dans un âge plus mûr, les Athéniens étudient les *Loix*, la *politique*, & l'*histoire*, pour connoître les révolutions des Empires, les causes de leur établissement, & les raisons de leur décadence. En un mot, ils s'instruisent de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme, & des hommes. (a)

La

(a) *Pisistrate établit une espece d'Académie pour cultiver toutes ces sciences, & forma une Bibliotheque magnifique contenant recueil de tous les anciens Poëtes, Philosophes, & Historiens.*

La cinquiéme & derniere source de nos maux étoit le goût effrené des plaisirs. Je sçavois que le génie des Athéniens demandoit des amusemens & des spectacles. Je sentis que je ne pouvois dompter ces ames Republicaines & indociles qu'en me servant de leur penchant pour le plaisir, afin de les captiver & les instruire.

Je leur fis représenter dans ces spectacles, les funestes suites de leur désunion & de tous les vices ennemis de la societé. Les hommes assemblés dans un même lieu passoient ainsi des heures entieres à entendre une morale sublime. Ils auroient été choqués de préceptes, & de maximes; il falloit les éclairer, les réunir & les corriger sous prétexte de les amuser. Telles étoient mes Loix.

Je vois bien, *dit Cyrus*, que vous avez plus consulté la nature que Lycurgue, mais n'avez-vous pas aussi trop accordé à la foiblesse humaine. Dans une République qui a toujours aimé la volupté, il me paroît dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaisirs.

Je ne pouvois pas, *reprit Solon*, changer la nature de mes Citoyens. Mes Loix ne sont pas parfaites, mais elles sont les meilleures qu'ils puissent supporter. Lycurgue trouva dans ses Spartiates, un génie propre pour toutes les vertus heroïques; je trouvai dans les Athéniens,

un penchant pour tous les vices qui rendent effeminés. J'ose dire que les Loix de Sparte en outrant les vertus, les transforment en défauts. Mes Loix au contraire, tendent à rendre les foiblesses mêmes utiles à la société. Voilà tout ce que peut faire la politique ; elle ne change point les cœurs, elle ne fait que mettre à profit les passions.

Je crus, *continua Solon*, avoir prévenu & guéri la plûpart de nos maux par l'établissement de ces Loix ; mais l'inquiétude d'un peuple accoutumé à la licence, me causoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blâmoient mes reglémens ; les autres feignoient de ne les pas entendre. Quelques-uns vouloient y ajouter ; d'autres vouloient en retrancher. Je sentis alors l'inutilité des plus excellentes Loix, quand on n'a point une autorité fixe & stable pour les faire exécuter. Que le sort des mortels est malheureux. En évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court risque de tomber dans l'esclavage. En fuyant les inconveniens de la Royauté, on s'expose peu-à-peu à l'Anarchie. De tout côté le chemin politique est bordé de precipices. Je vis que je n'avois encore rien fait. J'allai trouver Pisistrate, & je lui dis.

Vous voyez tout ce que j'ai entrepris pour soulager les maux de l'Etat. Tous mes remedes

sont

sont inutiles, puisqu'il n'y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l'Empire de la raison même ; l'autorité des Loix le revolte ; chacun veut les reformer à sa mode. Je vais m'absenter pendant dix ans de la Patrie ; j'éviterai par-là les embarras où je suis exposé tous les jours de gâter la simplicité de mes Loix, en les multipliant, & en y ajoutant. Tâchez pendant mon absence d'y accoutumer les Athéniens. N'y souffrez aucun changement. Je n'ai pas voulu accepter la Royauté qui m'étoit offerte ; un vrai Législateur doit être desinteressé. Mais pour vous, Pisistrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, & votre naturel doux vous empêchera d'abuser de votre autorité. Rendez les Athéniens soumis, sans être esclaves, & reprimez leur licence, sans leur ôter la liberté. Fuyez le nom de *Roy*, & contentez-vous de celui d'*Archonte*.

Après avoir pris cette resolution, je partis aussi-tôt, & j'allai voyager en Egypte & en Asie. Pendant mon absence, Pisistrate monta sur le Trône malgré l'aversion des Athéniens pour la Royauté. Son adresse & son courage l'y éleverent, sa douceur & sa moderation l'y maintiennent. Il ne se distingue de ses Citoyens, que par une exacte soumission aux Loix ; il mene une vie simple & sans faste. De plus,

 étant

étant descendu de Cecrops, les Atheniens le respectent, parce qu'il n'a repris l'autorité de ses Ancêtres, que pour le bien de la Patrie. Pour moi, je vis ici solitaire, sans me mêler du gouvernement; je me contente de présider à l'*Areopage*, & d'expliquer mes Loix, quand il s'éleve quelque dispute.

Le Prince de Perse comprit par les discours de Solon, les inconveniens d'un gouvernement populaire, & sentit que le despotisme de la multitude est encore plus insupportable que l'autorité absolue d'un seul.

Cyrus instruit des Loix de Solon, & du gouvernement des Athéniens, s'appliqua ensuite à connoître leurs forces militaires; elles consistoient principalement dans leur flotte. Pisistrate conduisit Cyrus à Phalere, Ville maritime située à l'embouchure de l'Illissus. C'étoit la retraite ordinaire des vaisseaux Athéniens. Le fameux port de Pyrée fut bâti depuis par Themistocle.

Ils descendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d'Araspe, & de plusieurs Sénateurs. Pendant qu'une musique delicieuse charmoit l'oreille, & regloit la manœuvre des rames, Pisistrate entretenoit le Prince des forces navales des Athéniens, des projets qu'il meditoit pour les augmenter, des avantages qu'on pourroit en tirer pour la sureté de

la

la Grece contre les invaſions étrangeres, & enfin de l'utilité du *Commerce* pour la *Marine*.

Juſques ici, *dit-il*, les Athéniens ont ſongé plûtôt à s'enrichir, qu'à s'agrandir; c'eſt ce qui a été la ſource de notre luxe, de notre licence, & de nos diſcordes populaires. Par tout où les Citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs tréſors, l'Etat n'eſt plus une République, mais une ſocieté de Marchands, qui n'ont d'autre lien que la paſſion de s'enrichir; ils ne ſongent plus à l'amour généreux de la Patrie; ils croyent pouvoir y renoncer, quand le bien général eſt contraire à leurs interêts particuliers.

J'ai tâché de prévenir ces inconveniens; nos vaiſſeaux ſubſiſtent par leur negoce pendant la paix, & pendant la guerre, ils ſervent à défendre la Patrie. Par là le commerce contribue non ſeulement à enrichir les Citoyens, mais auſſi à augmenter les forces de l'Etat. Il ne diminue point les vertus militaires, & le bien public s'accorde avec celui de chaque particulier.

C'eſt ainſi que Piſiſtrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere. Son port s'étendoit en forme d'un croiſſant. De groſſes chaînes le traverſoient pour ſervir de barriere aux vaiſſeaux. Pluſieurs tours régnoient de diſtance en diſtance pour faire la ſureté du mole.

Pisistrate avoit fait préparer un combat naval. Les Vaisseaux s'arrangent, une forêt de mâts forme d'une part trois allées à perte de vûe, tandis qu'une triple flotte se recourbant en demie lune, éleve sur l'onde une forêt opposée. Les Soldats pesamment armés étoient placés sur les ponts, les archers & les frondeurs occupoient la proue & la poupe.

La trompette guerriere donne le signal. Les navires se reculent d'abord, s'avancent ensuite, & se choquent avec impetuosité. Ils s'entrepercent & se fracassent avec leurs éperons pointus, armés de fer. Ceux-ci heurtent à la proue, ceux-là à la poupe, d'autres aux deux côtés, tandis que les vaisseaux attaqués avancent leurs rames pour rompre la violence du choc. Les deux flottes s'entremêlent, s'accrochent, s'attaquent de près. Ici les soldats s'élancent de l'un à l'autre bord; là ils jettent des ponts pour passer dans les vaisseaux ennemis. La mer est déja couverte d'hommes qui nagent au milieu des avirons rompus, & des bancs de rameurs. On continue ce spectacle pendant plusieurs heures, pour montrer au Prince toute la différente manoeuvre des vaisseaux, pendant un combat naval.

Aussi-tôt qu'il fut fini, Cyrus descendit au port pour voir la construction des navires, & pour s'instruire des noms & des usages de chacune de leurs différentes parties. Le

Le lendemain il monta avec Pisistrate dans un char superbe. Ils retournerent ensemble à Athénes par une terrasse qui régnoit le long des bords de la riviere d'Illissus.

Pendant le chemin, le Prince de Perse pria le Roy d'Athénes de lui apprendre le détail des différentes révolutions qui étoient arrivées sous son régne, & Pisistrate contenta ainsi sa curiosité.

(a) Vous sçavez que deux Factions dechiroient l'Etat, lorsque je montai sur le trône. Lycurgue & Megacles en étoient les Chefs.

Solon appaisa nos discordes par la sagesse de ses Loix, & partit bien-tôt après pour l'Asie. Pendant son absence, je tâchai de gagner le cœur des Athéniens. J'obtins par mes artifices & par mon adresse, des gardes pour ma personne. Je m'emparai de la forteresse, & je me fis proclamer Roy.

Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple, je méprisai l'alliance de tous les Princes de la Grece, & j'épousai Phya, fille d'un riche Athénien de la tribu Péanée. L'amour s'accordoit avec la politique. Phya ajoutoit à une beauté merveilleuse, toutes les qualités dignes du trône, & toutes les vertus d'une ame noble. Je l'avois aimée dés ma tendre jeunesse ; mais l'ambition m'avoit distrait de cet amour.

 Aprês

(a) *Toute cette histoire est fondée sur le récit d'Herodote*, liv. 1.

Après avoir gouverné paisiblement pendant quelques années, l'inconstance des Athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles, & du peuple contre moi, sous prétexte que j'épuisois les trésors de l'Etat pour entretenir des flottes inutiles. Il répandit avec art que je ne faisois augmenter les forces navales, que pour me rendre maître de la Grece, & pour détruire ensuite la liberté des Athéniens; il trama une conspiration secrette contre ma vie; il communiqua ses desseins à Megacles qui en eut horreur, & m'en fit avertir.

Je pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas devenir la victime de la jalousie de Lycurgue. Mais il trouva le moyen de soulever le peuple, dont la fureur alla jusqu'à mettre le feu à mon Palais pendant la nuit. Je courus vers l'appartement de Phya, il étoit déja consumé par les flammes. Je n'eus que le temps de me sauver avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l'obscurité, & je m'enfuis dans l'Isle de Salamine, où je fus caché deux années entieres. Je croyois que Phya étoit perie dans l'incendie, & quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon Epouse, que la perte de ma couronne.

Pendant mon exil, la haine de Megacles se ralluma contre Lycurgue, & la Ville fut livrée

à de

à de nouvelles discordes. Je fis instruire Megacles de mon sort & de ma retraite. Il me fit proposer de revenir à Athénes, & m'offrit sa fille en mariage.

Pour engager les Athéniens à favoriser nos projets, nous eumes recours à la Religion; nous gagnâmes les Prêtres de Minerve, & je quittai l'Isle de Salamine. Megacles me joignit à un Temple qui étoit à quelques stades d'Athénes; il étoit accompagné de plusieurs Sénateurs, & d'une foule de peuple. On offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes; le Pontife déclara au nom de la Déesse, que sa Ville ne pouvoit être heureuse qu'en me rétablissant, & je fus couronné solemnellement.

Pour imposer davantage au peuple, Megacles fit choisir parmi les jeunes Prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse. On la fit armer comme la fille de Jupiter; la redoutable Egide couvroit sa poitrine; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé. Je montai avec elle dans un char de triomphe, & nous fumes conduits a la Ville, précedez par des trompettes & des Herauts qui crioient à haute voix, [a] *Peuples d'Athénes, recevez Pisistrate que Minerve voulant honorer au-dessus des autres mortels, vous ramene par sa Prêtresse.*

 On

[a] *Herod.* liv. 1.

On ouvrit les portes de la Ville, & nous allâmes à la forteresse, où l'on devoit célebrer mes nôces. La Prêtresse descendit de son char, & me prenant par la main, elle me mena dans l'intérieur du Palais. Quand nous fûmes seuls elle leva son voile, & je reconnus que c'étoit *Phya*. Jugez de mes transports ; mon amour & mon ambition étoient satisfaits & couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation ; comment elle s'étoit sauvée des flammes, & sa retraite dans le Temple de Minerve, sur le bruit qui s'étoit répandu de ma mort certaine.

Megacles voyant ses projets déconcertés par le retour de la Reine, ne songea qu'à me déposséder de nouveau. Il se persuada que j'avois été de concert avec Phya pour le tromper. Il fit répandre le bruit à Athénes que j'avois corrompu le Pontife, & que je m'étois servi de la Religion pour abuser le peuple. On se souleva une seconde fois contre moi, & on assiégea la forteresse. Phya voyant les cruelles extrémités où j'étois réduit, & craignant pour moi la fureur d'un peuple superstitieux, & irrité, prit la résolution de me quitter. Je n'appris son départ que par cette lettre.

Il seroit injuste de priver les Athéniens d'un Roy comme Pisistrate. Il peut seul sauver la

Patrie de sa ruine. Je veux me sacrifier au bonheur de mes Citoyens, & Minerve m'inspire ce sacrifice pour sa Ville favorite.

Cet exemple de générosité me remplit d'admiration, me combla de douleur, & redoubla ma tendresse. Megacles ayant appris la fuite de Phya, me fit offrir la paix à condition de répudier la Reine pour épouser sa fille ; mais je résolus de renoncer à ma couronne, plûtôt que de trahir mon devoir & mon amour. Le siége recommença avec plus de fureur que jamais. Enfin après une longue résistance, je fus obligé de ceder. Je quittai l'Attique, & je me sauvai dans l'Eubée.

J'errai pendant long-temps, mais ayant été découvert & poursuivi par Megacles, je me retirai dans l'Isle de Naxos. J'entrai dans un temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d'Athénes. Après avoir achevé ma priére, je vis sur l'autel une urne qui attira mes regards. Je m'approchai & je lus cette inscription. *Ici reposent les cendres de Phya qui aima Pisistrate & sa Patrie, jusqu'à se sacrifier pour leur bonheur.*

Ce triste spectacle renouvella toutes mes peines. Cependant je ne pouvois m'arracher de ce lieu funeste. J'y venois sans cesse pleurer mes malheurs. C'étoit la seule consolation qui me restoit dans une solitude affreuse, où je souffris

la faim, la soif, l'inclémence des saisons, & toutes sortes de miseres.

Tandis que je m'y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond silence, je ne sçai si ce fut une vision ou un songe divin, mais le sommet du temple s'ébranla, & s'entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle qu'elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, & je crus l'entendre prononcer ces paroles d'un ton fier & ménaçant. *C'est ainsi que les Dieux punissent ceux qui abusent de la Religion, pour flatter leurs desirs ambitieux.* Une sainte horreur s'empare de mon ame, la présence de la Divinité me confond, & me dévoile tous mes crimes; je demeure long-temps immobile & insensible.

Dans ce moment mon cœur fut changé; je reconnus la vraye source de mes malheurs: je détestai la fausse politique, qui se sert des ruses, des artifices, & de la basse dissimulation. Je résolus de n'employer à l'avenir que des voyes nobles, justes, & magnanimes, & de rendre les Athéniens heureux, si les Dieux s'appaisoient, & me permettoient de remonter sur le trône. Les Dieux s'appaiserent en effet, & me délivrerent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les Argiens, & plusieurs Villes de la Grece à me secourir. J'allai le joindre dans l'Attique. Je pris d'abord Marathon, & je m'avançai vers Athénes. Les Athéniens

théniens fortirent de la Ville pour me combattre. Je fis monter à cheval une troupe d'enfans pour leur dire que mon dessein n'étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire régner les Loix de Solon. Cette modération les rassura, ils me reçurent avec des acclamations de joye, & je remontai une troisiéme fois sur le trône. Depuis ce temps, mon régne ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athénes, Solon & Pisistrate le conduisirent aux spectacles publics. On ne connoissoit pas encore les théatres superbes, les décorations pompeuses, ni les regles ingénieuses qu'on inventa depuis. La tragédie n'étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles, mais elle répondoit à toutes les vûes politiques qu'on avoit eûes en l'établissant.

Les Poëtes Grecs dépeignoient ordinairement dans leurs piéces dramatiques la tyrannie des Rois, pour fortifier l'opposition que les Athéniens avoient pour la Royauté. Mais Pisistrate fit représenter la délivrance d'Andromede. Le Poëte avoit répandu dans sa Tragédie plusieurs louanges, qui étoient d'autant plus délicates, qu'elles pouvoient être appliquées non seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce Héros.

Après ce spectacle, Solon mena le jeune Prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus

plus frugal, mais aussi agréable que celui qu'il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas, Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique & les principales parties de la Tragedie qu'il ne connoissoit pas encore. Solon qui étoit Poëte lui dit.

Le théatre est un tableau vivant des vertus, & des passions humaines. L'esprit trompé par l'imitation croit voir les objets. Tout paroît présent & non représenté.

Vous avez lû autrefois notre Poëte Homere, on n'a fait que racourcir le poëme épique pour composer le dramatique. L'un est une action recitée, l'autre est une action représentée. L'un raconte le triomphe successif de la vertu sur les vices, & sur la fortune; l'autre fait voir les maux inopinés causés par les passions. Dans l'un on peut prodiguer le merveilleux & le surnaturel, parcequ'il s'agit des actions héroïques que les Dieux seuls inspirent; dans l'autre il faut joindre le surprenant au simple, & montrer le jeu naturel des passions humaines En entassant merveilles sur merveilles, on transporte l'esprit au de-là des bornes de la nature, mais on ne fait qu'exciter l'admiration; en peignant au contraire les effets que les vertus & les vices produisent au dehors & au dedans de nous, on ramene l'homme à lui-même, & l'on interesse le coeur en amusant l'esprit.

Pour atteindre au genre sublime, il faut que le Poëte soit Philosophe. Les fleurs, les graces, & les peintures les plus aimables ne flattent que l'imagination; elles laissent nôtre cœur vuide, & nôtre esprit sans lumiere. Il faut répandre par-tout les principes solides, les sentimens nobles, & les divers caracteres, pour faire connoître la *vérité*, la *vertu*, & la *nature*. On doit peindre l'homme tel qu'il est, & tel qu'il paroît dans son naturel & dans ses déguisemens, afin de présenter à l'esprit un tableau conforme à l'original, où l'on voit presque toujours le contraste bizarre de defauts, & de vertus. Il faut cependant ménager la foiblesse de l'esprit, trop de moralités ennuyent, trop de raisonnemens refroidissent. On doit tourner les maximes en action, montrer les grandes idées par un seul trait, & instruire plûtôt par les mœurs qu'on donne aux Héros, que par leurs discours.

Voilà les grandes regles fondées sur la nature de l'homme. Voilà les ressorts qu'il faut remuer pour faire servir le plaisir à l'instruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner les regles. Jusqu'ici je me suis contenté de rendre le théatre une école de Philosophie pour les jeunes Athéniens, & de faire servir les spectacles à leur éducation. C'est méconnoître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d'un coup à la sagesse par la contrainte

&

& la sévérité. Dans une jeunesse vive & bouillante, on ne peut fixer l'attention de l'esprit qu'en l'amusant. Cet âge est toujours en garde contre les préceptes. Il faut pour les faire goûter, les déguiser sous la forme du plaisir.

Cyrus admira les grandes vûes politiques & morales du Poëme dramatique, & sentit en même temps que les principales regles de la Tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient faite sur lui.

Je vois à present, *dit-il*, que les Egyptiens ont grand tort de mépriser les Grecs & surtout vos Athéniens. Ils regardent vos graces, vos délicatesses, & vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens surperflus, des gentillesses qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, & la foiblesse de votre génie qui ne sçait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connoissez plus parfaitement la nature humaine, & que vous sçavez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut interesser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvemens violens, & les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous, les

nuances

nuances fines des pensées, & des passions humaines, & que nous ne connoissons point ces plaisirs doux & tendres qui naissent des sentimens délicats.

Solon touché de la politesse de ce discours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embrassant avec tendresse : Heureuse nation, gouvernée par un Prince qui parcourt la terre & les mers pour rapporter dans sa Patrie tous les trésors de la sagesse.

Cyrus se prépara enfin à partir d'Athénes. En quittant Pisistrate & Solon, il leur fit les mêmes promesses qu'il avoit fait à Chilon & à Léonidas, d'être toujours l'allié fidéle de la Grece. Il s'embarqua avec Araspe au port de Phalere sur un vaisseau Rhodien, qui faisoit voile pour la Crete.

Le dessein du Prince de Perse en passant dans cette Isle, étoit non seulement d'étudier les Loix de Minos, mais aussi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant que d'aller à Crotone. Tous les Mages de l'Orient chez qui ce Sage avoit voyagé, en avoient parlé à Cyrus avec éloge. On le regardoit comme le plus grand Philosophe de son siecle, & celui qui entendoit le mieux l'ancienne Religion d'Orphée. Ses disputes avec Anaximandre le Physicien, avoient rempli la Grece, & partagé tous les esprits. Araspe s'en étoit fait instruire par les

Philosophes d'Athénes, & voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pythagore descendu des anciens Rois de l'Isle de Samos, avoit aimé la sagesse dès sa tendre enfance; il marquoit dès-lors un génie supérieur, & un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun Philosophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il en sortit à l'âge de de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans sa patrie. Après avoir voyagé pendant plusieurs années en Egypte & en Asie, il retourna enfin dans son Isle, plein de toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, des Gymnosophistes, & des Hébreux. La sublimité de son esprit égaloit l'étendue de ses connoissances, & les sentimens de son cœur surpassoient l'un & l'autre. Son imagination vive & féconde ne l'empêchoit pas de raisonner avec justesse.

Anaximandre avoit passé de Milet sa patrie dans l'Isle de Samos. Il avoit tous les talens qu'on peut acquerir par l'étude, mais son esprit étoit plus subtil que profond, ses idées plus brillantes que solides, & son éloquence séductrice étoit pleine de sophismes. Impie jusques dans le fond de l'ame, il affectoit tous les dehors d'une superstition outrée; il divinisoit les Fables Poëtiques; il s'attachoit au sens literal

des allégories; il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgaires, afin de dégrader la Religion, & de la rendre monſtrueuſe.

Pythagore s'oppoſa hautement à ces funeſtes maximes, & tâcha de purifier la Religon des opinions abſurdes qui la deshonoroient. Anaximandre ſe couvrant du voile d'une hypocriſie profonde, prit de-là occaſion de l'accuſer d'impieté.

Il employa les reſſorts les plus cachés pour aigrir le peuple, & pour allarmer Polycrate, qui regnoit à Samos. Il s'adreſſa aux Philoſophes de toutes les ſectes, & aux Prêtres des Divinités différentes, pour leur perſuader que le ſage Samien en enſeignant l'unité d'un ſeul principe, détruiſoit les Dieux de la Grece. Le Roy eſtimoit & aimoit Pythagore. Cependant il ſe laiſſa ſurprendre par les diſcours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit parvenir juſques à lui. Le Sage fut banni de la Cour, & obligé d'abandonner ſa Patrie.

Le récit de cet évenement augmenta le deſir qu'avoit Cyrus, de voir le Philoſophe, & de connoître le détail de ſa diſpute. Les vents continuerent à être favorables, & le vaiſſeau aborda en peu de jours à l'Iſle de Crete.

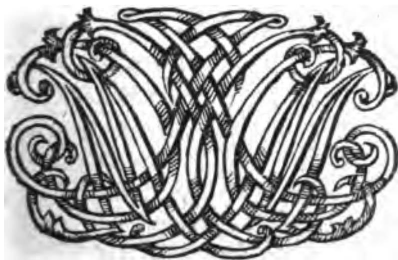
Fin du premier Volume.

LES

LES VOYAGES
DE
CYRUS,
AVEC UN DISCOURS
sur la Mythologie.

Par M. RAMSAY.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez J. COVENS & C. MORTIER.
MDCCXXXIII.



LES VOYAGES DE CYRUS.

****

LIVRE SIXIE'ME.



CYRUS ne fut pas plûtôt arrivé en Crete, qu'il se hâta d'aller à Gnossus Capitale de cette Isle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dedale, & le superbe Temple de Jupiter Olympien. Ce Dieu y est représenté sans oreilles, pour marquer que le souverain Maître de l'univers n'a pas besoin d'organes corporels, pour entendre les plaintes & les prieres des humains. [a] Dans

[a] *Plut, de Isid. & Osirid.*

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes de Granite oriental; la porte est de bronze d'une riche sculpture; deux grandes figures ornent le portail, l'une représente la *vérité*, l'autre la *justice*.

L'intérieur est une voute immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel; le dedans du Temple est un Peristile de porphyre, & de marbre Numide.

L'on y voit de distance en distance plusieurs autels consacrés aux Dieux célestes, & les statues des Divinités terrestres s'élevent entre chaque colonne. Le Dôme est couvert de lames d'argent, & le dedans de ce Dôme est orné des simulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéose.

Cyrus entre dans ce Temple. Le silence & la majesté du lieu le remplissent de crainte & de respect; il se prosterne, & adore la Divinité présente. Il avoit appris de Zoroastre que le Jupiter Olympien [a] des Grecs étoit le même que l'Oromaze des Perses, & l'Osiris des Egyptiens.

Il parcourt ensuite toutes les merveilles de l'art

[a] *Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu suprême, superieur au Jupiter Conducteur, & le même que Saturne & Cælus.*

l'art qui éclatent dans ce lieu. Il fut moins frappé de la richesse, & de la magnificence des autels, que de la noblesse & de l'expression des statues. Comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnut sans peine toutes les Divinités, & tous les mysteres qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui se présentoient à sa vûe.

Ce qui attira sur-tout l'attention du jeune Prince, fut de voir que chaque Divinité céleste tenoit dans sa main une table d'or. Sur ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos sur la Religion, & les différentes réponses que les Oracles rendirent à ce Legislateur, lorsqu'il les consulta sur la nature des Dieux, & sur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on lisoit ces paroles : *Je donne l'être, la vie, & le mouvement à toutes les Créatures.* (a) *Nul ne peut me connoître, que celui qui veut me ressembler.* (b)

Sur celle de Pallas : *Les Dieux se font sentir au cœur, & se cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'esprit.* (c)

Sur celle de la Déesse Uranie : *Les Loix divines ne sont pas des chaines qui nous lient, mais des aîles qui nous élevent vers l'eclatant Olympe.* (d) Sur

(a) *Vers d'Epimenide cités par Saint Paul.*
(b) *Platon. Epinom.*
(c) *Ibid.*
(d) *Plat. de Rep.*

Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien Oracle : *Les Dieux habitent avec moins de plaisir dans le Ciel, que dans l'ame des justes qui est leur vrai temple.* (b)

Tandis que Cyrus méditoit le sens sublime de ces paroles, un vieillard vénerable entre dans le Temple, se profterne devant la statue d'Harpocrate, & y demeure long-temps enseveli dans un profond silence. Cyrus soupçonne que c'est Pythagore, mais il n'ose interrompre sa priere.

Pythagore, car c'étoit lui même, ayant rendu ses hommages aux Dieux, se leve, & apperçoit les deux étrangers. Il croit voir dans l'air & dans le visage de Cyrus, les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints, en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crete. Il l'aborde, le salue & se fait connoître à lui.

Le Sage Samien pour ne pas interrompre plus long-temps le silence qu'on doit garder dans un lieu destiné au culte des Immortels, mena Cyrus & Araspe dans le bois sacré voisin du Temple.

Alors Cyrus lui dit : Ce que j'ai vû sur les tables d'or, me donne une haute idee de votre Religion. Je me suis hâté de venir ici non-seulement pour connoître les Loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctri-

ne

(b) *Hierc. aur. carm.*

ne d'Orphée ſur le ſiecle d'or. On m'a dit qu'elle reſſemble à celle des Perſes ſur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens ſur le regne d'Oſiris. Je me plais à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités. Daignez me développer ces traditions antiques.

Solon, *reprit Pythagore*, m'a fait ſçavoir votre départ pour cette Iſle. Je devois aller à Crotone, mais j'ai différé mon voyage pour avoir le plaiſir de voir un Héros, dont la naiſſance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles de preſque toutes les Nations. Je ne vous cacherai rien des myſteres de la ſageſſe, parceque je ſcai que vous ne deviendrez un jour le conquerant de l'Aſie, que pour en être le Legiſlateur.

Ils s'aſſirent enſuite près d'une ſtatue de Minos placée au milieu du bois ſacré, & le Philoſophe leur enſeigna la Mythologie des premiers Grecs, en ſe ſervant du ſtyle poëtique d'Orphée, qui rendoit ſenſibles par ſes peintures, les vérités les plus ſublimes.

[a] Pendant le ſiecle d'or les habitans de la terre vivoient dans une innocence parfaite. Tels que ſont les Champs Eliſées pour les Héros, tel étoit alors l'heureux ſéjour des hommes. On n'y connoiſſoit point les intemperies de l'air, ni le combat des élemens. Les Aquilons n'étoient

 pas

[a] *Toute cette Mythologie eſt tirée de Platon. Voyez le diſcours à la fin.*

pas encore ſortis de leurs grottes profondes. Les Zephirs ſeuls animoient tout par leurs douces haleines. On n'y reſſentoit jamais ni les ardeurs de l'Eté, ni les rigueurs de l'Hiver ; le Printemps couronné de fleurs, s'uniſſoit à l'Automne chargée de fruits ; la mort, les maladies & les crimes n'oſoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes ſe repoſant dans les bocages odoriferans ſur des gazons toujours verds, goutoient les plaiſirs purs de l'*amitié*. Tantôt aſſis à la table des Dieux, ils ſe raſſaſioient de Nectar & d'Ambroiſie. Quelque fois Jupiter ſuivi de toutes les Divinités atteloit ſon char aîlé, & les conduiſoit au-deſſus des Cieux. Les Poëtes n'ont point connu ni celebré ce *lieu ſuprême*. Là les ames voyoient la verité, la juſtice & la ſageſſe dans leur ſource. Là elles contemploient par les yeux du pur eſprit, l'eſſence premiere dont Jupiter & les autres Dieux ne ſont que des rayons. Là elles ſe nourriſſoient de cette vûe, juſqu'à ce que n'en pouvant plus ſoutenir la ſplendeur, elles redeſcendoient dans leur ſéjour ordinaire.

Les Dieux frequentoient alors les jardins des Heſperides, & prenoient plaiſir à converſer avec les hommes. Les Bergeres étoient aimées des Dieux, & les Déeſſes ne dédaignoient point l'amour des bergers. Les graces les accompagnoient

gnoient par-tout, & ces graces étoient les vertus mêmes. Mais helas ! ce siecle d'or ne dura pas long temps.

Un jour les hommes ne suivirent point le char de Jupiter. Ils resterent dans le champ d'Hecate, s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la verité pure, & diviserent l'amour du *plaisir*, d'avec l'amour de l'*ordre*. Les Bergeres se regarderent dans les fontaines, & devinrent idolatres de leur propre beauté. Chacune ne fut plus occupée que d'elle-même. L'Amour abandonna la terre, & avec l'Amour toutes les Divinités célestes disparurent. Les Dieux Silvains furent changés en Satyres, les Napées en Bacchantes, & les Nayades en Sirenes. Les vertus & les graces se séparerent, & le faux amour de soi-même, pere de tous les vices, enfanta la volupté source de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette sphere intérieure. Le Soleil n'a plus la même force ni la même douceur. Sa lumiere s'obscurcit. La terre s'enveloppe d'une croute épaisse, opaque & difforme ; les jardins des Hesperides sont détruits ; notre globe s'écroule ; les abymes s'ouvrent, & l'inondent ; il se divise par les mers en Isles & en continens. Les collines fertiles s'élevent en rochers escarpés, & les vallons agréables deviennent des précipices affreux. On ne voit plus que les rui-

nes de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les aîles de l'ame sont abbatues, son char subtil se brise, & les esprits sont précipités dans des corps mortels, où ils subissent plusieurs metempsycoses, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'est ainsi que le siecle de fer succeda au siecle d'or. Il durera dix mille ans; pendant ce temps, Saturne se cache dans une retraite inaccessible; mais à la fin il reprendra les rênes de son Empire, & rétablira l'univers dans son premier éclat. Alors toutes les ames seront réunies à leur principe.

Voilà, *continue Pythagore*, l'allégorie par laquelle Orphée & les Sybilles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme, & le malheur où il est tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe est la punition de nos crimes, & le désordre de notre cœur, est une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien, *dit Cyrus*, que les principes de Zoroastre, d'Hermés, & d'Orphée sont les mêmes. Toutes leurs allégories sont pleines des vérités les plus sublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout reduire au seul culte extérieur? Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Legislateur qui promettoit son nectar & son ambrosie, non aux vertus solides, mais à la croyance de certaines opi-

nions

nions, & à l'obſervance de quelques cérémonies extérieures qui ne ſervent ni à éclairer l'eſprit, ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres, & leur avarice, eſt, *reprit Pythagore*, la ſource de tous ces maux. Les Miniſtres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent ſouvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au ſpectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le ſens myſtérieux des Rites ſacrés, tombent dans la ſuperſtition, pendant que les eſprits témeraires ſe livrent à l'impiété.

Voilà la ſource des differentes ſectes qui inondent la Grece. Les unes mépriſent ce que l'antiquité a de plus pur; les autres nient la néceſſité d'un culte; d'autres attaquent la ſageſſe éternelle, à cauſe des maux & des crimes qui arrivent ici bas. Anaximandre & ſon école audacieuſe oſent ſoutenir *que la nature & Dieu ſont la même choſe*. Chacun ſe forme un ſyſtême à ſa mode, ſans reſpecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore: On m'a raconté la cauſe de vos diſgraces & de votre exil. J'ai un grand déſir de ſçavoir le détail de votre diſpute avec le Philoſophe Mileſien. Apprenez-moi comment vous avez combattu ſa doctrine? J'en au-

 rai

rai peut-être besoin pour me garantir de ces maximes dangereuses. J'ai déja vû à Ecbatane plusieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre. Les égaremens de l'esprit humain sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les temps.

Le détail de cette dispute, *répond Pythagore*, sera long, mais je n'affecterai point de l'abréger, de peur d'y jetter de l'obscurité.

En retournant à Samos, après une longue absence, je trouvai qu'Anaximandre, déja fort avancé en âge, avoit répandu par-tout sa doctrine impie. Les jeunes gens l'avoient adoptée; le goût de la nouveauté, l'envie de flatter leurs passions, la vanité de se croire plus habiles que les autres hommes, les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs.

Pour remedier à ces maux, j'attaquai les principes du Milesien. Il me fit citer devant un Tribunal des Pontifes dans le Temple d'Apollon, où le Roy & tous les Grands étoient assemblés. Il commença par présenter ma doctrine sous la forme la plus odieuse. Il donna des tours faux & malins à mes paroles; il tâcha de me rendre suspect de l'impieté dont il étoit lui-même coupable. Alors je me levai, & je parlai de cette maniere.

O Roy! image du grand Jupiter, Pontifes d'Apollon, & vous Citoyens de Samos, écou-

tez-moi

tez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la sagesse, qui ne se rencontre que dans la tradition des anciens. J'ai découvert que dés l'origine des choses on n'adoroit qu'un seul principe éternel; que tous les Dieux de la Grece ne sont que des noms differens pour exprimer les attributs de la Divinité, les propriétés de la nature, ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'est une maxime constante chez toutes les nations, que les hommes ne sont plus ce qu'ils étoient pendant le siecle d'or; qu'ils se sont avilis & degradés; que la Religion est le seul moyen de rétablir l'ame dans sa premiere grandeur, de faire croître de nouveau ses aîles, & de l'élever aux régions étherées d'où elle est tombée.

Il faut d'abord devenir *hommes* par les vertus civiles & sociables. Il faut ensuite ressembler aux Dieux par cet amour du *beau*, qui fait aimer la vertu pour elle-même. Voilà le seul culte digne des Immortels, & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre se leve au milieu de l'assemblée. Son âge, ses talens & sa réputation attirerent l'attention, & firent regner par-tout un profond silence. Pythagore, *dit-il*, détruit la Religion par ses raffinemens. Son amour du *beau* est une chimere. Consultons la nature,

 péne-

pénetrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre eſt la ſource de toutes nos actions, de toutes nos paſſions, & même de toutes nos vertus. Pythagore ſe perd dans les raiſonnemens abſtraits. Je me borne à la ſimple nature, j'y trouve tous mes principes, le ſentiment de tous les cœurs les autoriſe; & les preuves de ſentiment ſont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre, *dis-je alors*, ſubſtitue les paſſions à la place des ſentimens. Il affirme hardiment, mais il ne prouve rien. Je n'agis pas de même, voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le ſeul amour du bien. L'ame eſt une parcelle de leur ſubſtance; elle peut par conſequent les imiter: elle peut aimer la vertu pour elle même. Telle eſt la nature primitive de l'homme. Anaximandre ne ſçauroit le nier, ſans renverſer la Religion.

Cette doctrine influe ſur tous les devoirs de la ſociété. Si l'on ne peut rien aimer que par rapport à ſoi, tous les Citoyens ſe regarderont peu-à-peu comme des Etres indépendans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus ſacrifier ſes interêts particuliers pour le bien géneral. On détruira les ſentimens nobles, & les vertus héroïques. Ce n'eſt pas tout. On autoriſera bien-tôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'eſt

n'eſt point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera, lorſqu'il pourra ſe dérober aux yeux du public. On ſe livrera au crime ſans remords, quand l'interêt y pouſſe, & que la crainte ne retient pas. Voilà l'anéantiſſement de toute ſociété. Soit donc qu'on conſidere la Religion ou la politique, tout conſpire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre replique. Pythagore non-ſeulement ne connoît point la nature humaine, il ignore encore l'hiſtoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur reſſembler; les Dieux nagent là-haut dans les délices, rien ne trouble leur repos; pour les imiter, il faut aimer le plaiſir. Ils ne donnent des paſſions que pour les ſatisfaire. Jupiter lui-même nous en montre l'exemple. Le plaiſir eſt la grande Loi des Mortels, & des Immortels; ſon attrait eſt invincible: c'eſt l'unique reſſort du cœur humain.

Nous aimons toujours *avec* plaiſir, *repondis-je*, mais nous n'aimons pas toujours *pour* le plaiſir. On peut aimer la juſtice pour le bien qu'elle nous procure; on peut auſſi l'aimer pour elle-même: c'eſt ce qui fait la difference entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens! Anaximandre cherche à corrompre vos mœurs auſſi-bien que votre eſprit. Il

vous trompe en s'attachant trop au ſens litteral de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foibleſſes ne deſcendent point ſur la terre pour contenter leurs paſſions. Tout ce que la ſage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'eſt qu'une allégorie ingenieuſe pour repréſenter le pur commerce des Mortels & des Immortels pendant le ſiecle d'or. Mais les Poëtes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entaſſant merveilles ſur merveilles, ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors, & s'écria, ſouffrirez-vous, ô Samiens, qu'on aneantiſſe ainſi votre Religion, en tournant ſes myſteres en allégories, en blaſphemant contre les Livres ſacrés de vos Poëtes, en niant les faits les plus conſtans de la tradition ? Pythagore renverſe vos autels, vos temples, & votre ſacerdoce, pour vous conduire à l'impiété, ſous prétexte de détruire la ſuperſtition.

Un murmure confus s'éleve auſſi-tôt dans l'aſſemblée. Les ſentimens ſe partagent. La plûpart des Prêtres me traittent d'impie, & d'ennemi de la Religion. Voyant alors la profonde diſſimulation d'Anaximandre, & le zele aveugle d'un peuple ſéduit par ces ſophiſmes, il me fut impoſſible de me contenir, & je dis en élevant la voix.

Roy, Pontifes, Samiens, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les mysteres du monstrueux systême d'Anaximandre, ni chercher dans une assemblée publique à rendre sa personne odieuse, comme il a tâché de noircir la mienne. Jusqu'ici j'ai respecté sa vieillesse, mais à présent que je vois l'abyme dans léquel il veut vous précipiter, je ne sçaurois plus me taire, sans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaximandre vous paroît zelé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il debite & qu'il enseigne secrettement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'est que matiere & mouvement. Dans le sein fécond d'une immense nature tout se produit par une révolution éternelle de formes. La destruction des unes fait la naissance des autres. Le different arrangement des atomes fait seul la differente sorte d'esprits, mais tout se dissipe, & se replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre, ce qui est à present pierre, bois, métal, peut se dissoudre, & se transformer non-seulement en eau, en air, en flamme pure, mais même en esprit raisonnable. Selon lui, nos craintes frivoles ont creusé les enfers, & notre imagination effrayée est la source des fleuves fameux, qui coulent

dans

dans le noir Tartare. Notre ſuperſtition a peuplé les régions céleſtes de Dieux & de demi-Dieux, & notre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur ſociété. Selon lui, la bonté, la malice, la vertu, le crime, la juſtice, l'injuſtice, ne ſont que des noms, que nous donnons aux choſes, ſuivant qu'elles nous plaiſent ou nous déplaiſent. Les hommes naiſſent vicieux ou vertueux, comme les ours naiſſent féroces, & les agneaux doux. Tout eſt l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choiſir que parce que le plaiſir cache par ſa douceur, la force qui nous entraîne. Voilà, ô Samiens, le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois, les Dieux ſe déclarent. On entend par-tout gronder le tonnerre; les vents impetueux mêlent & confondent les élémens; tous ſont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me proſterne aux pieds des autels, & je m'écrie: Puiſſances céleſtes, rendez témoignage à la vérité dont vous ſeul inſpirez l'amour. Auſſi-tôt un calme profond ſuccede à l'orage, la nature s'appaiſe & ſe tait, une voix divine ſemble ſortir du fond du Temple, & parler ainſi: *Les Dieux font le bien pour le ſeul amour du bien. On ne peut les honorer diguement qu'en leur reſſemblant.* (a)

Les

(a) *Vid. Hier. aur. carm.*

Les Prêtres & la multitude plus frappés du *merveilleux* qu'ils ne l'avoient été du *vrai*, changent de ſentiment, & ſe réuniſſent en ma faveur. Anaximandre s'en apperçoit, & perſuadé que j'avois corrompû les Pontifes pour ſéduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle eſpece d'hypocriſie, & dit à l'aſſemblée: l'Oracle a parlé, & je dois me taire. Je crois, mais je ne ſuis pas encore éclairé. Mon cœur est touché, mais mon eſprit n'eſt pas convaincu. Je veux entretenir Pythagore ſeul, & m'inſtruire par ſes raiſonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus ſinceres, j'embraſſe le vieillard avec des larmes de joye, en préſence du Roy & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit, ſans penſer comme lui, croyoit que je n'affectois ce zéle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner ſon ſuffrage. Quand nous fûmes ſeuls, il changea de langage & me dit.

Notre diſpute ſe réduit à ſçavoir ſi la nature éternelle agit avec ſageſſe & deſſein, ou ſi elle prend toutes ſortes de formes par une néceſſité aveugle. Ne nous éblouiſſons point par les préjugés vulgaires. Un Philoſophe ne doit croire que lorſqu'il y eſt forcé par une évidence entiere. Je ne raiſonne que ſur ce que je vois, & je ne vois dans toute la nature qu'une *matiere*

tiere

tiere immenſe, & une *force infinie*. Cette matiere agiſſante eſt éternelle. Or dans un temps infini, une force toute puiſſante doit donner néceſſairement toutes ſortes de formes à une matiere immenſe. Elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui; elle en prendra de nouvelles : tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà, *repris-je*, un ſophiſme & non une preuve. Vous ne voyez, *dites-vous*, dans toute la nature qu'une *force infinie* & une *matiere immenſe*. J'en conviens : mais s'enſuit-il que la force infinie ſoit une propriété de la matiere ? La matiere eſt éternelle, *ajoutez-vous*, cela ſe peut, (*a*) parce que la force infinie toujours agiſſante l'a pû produire de tout temps : mais concluez-vous de-là qu'elle ſoit l'unique ſubſtance exiſtante ? Je conviendrai encore que la force toute puiſſante peut donner dans un tems infini toutes ſortes de formes à une matiere immenſe ; mais eſt-ce là une preuve que cette force agit par une néceſſité aveugle & ſans deſſein ? Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conſéquences qui me paroiſſent abſolument fauſſes. En voici les raiſons.

L'idée que nous avons de la *matiere* ne renferme point celle de *force* ; elle ne ceſſe point d'être

(*a*) *Voyez le Diſcours, à la fin.*

d'être matiere quand elle est dans un parfait repos; elle ne sçauroit se rendre le mouvement lorsqu'elle l'a perdu. De-là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même, & par consequent que la *force infinie* n'est pas une de ses propriétés,

De plus, j'apperçois en moi & dans plusieurs Etres qui m'environnent, un *Principe comparateur* qui sent, qui raisonne, & qui juge. Or il est absurde de supposer qu'une matiere sans pensée & sans sentiment, puisse sentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure. Il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la *vivacité* de nos *sentimens* dépend souvent du *mouvement* de nos *humeurs*. Cela prouve que l'esprit & le corps peuvent être *unis*, mais nullement qu'ils sont un. De-là, je conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la matiere, & par consequent qu'il peut y avoir une intelligence souveraine fort supérieure à mon ame, à la vôtre, & à celles de tous les autres hommes.

Pour sçavoir s'il y a une telle intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers; j'observe la constance & la régularité de ses Loix, la fécondité & la variété de ses productions, la liaison & la convénance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élemens, la révolution des astres:

aſtres. Alors je ne puis plus douter que tout ne ſoit l'effet d'un deſſein, d'un art, & d'une ſageſſe ſuprême. De-là je conclus que la *force infinie* que vous reconnoiſſez dans la nature eſt une intelligence ſouveraine.

Je me rappelle, *dit Cyrus*, que Zoroaſtre me dévoila autrefois toutes ces vérités. Une vûe ſuperficielle de ces prodiges peut laiſſer l'eſprit dans l'incertitude, mais lorſqu'on deſcend dans le détail, lorſqu'on entre dans le ſanctuaire de la nature, lorſqu'on étudie à fond ſes ſecrets, on ne peut plus héſiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu réſiſter à la force de ces preuves.

Après lui avoir expoſé, *reprit le ſage Samien*, les raiſons qui me faiſoient croire, je le priai de me dire celles qui le portoient à douter.

Un Etre infiniment ſage & puiſſant, *répondit-il*, doit avoir toutes ſortes de perfections. Sa bonté & ſa juſtice doivent égaler ſa ſageſſe & ſa puiſſance. Cependant l'univers eſt rempli de défauts & de vices. Je vois par-tout des Etres malheureux & méchans. Or je ne ſçaurois concevoir comment les ſouffrances & les crimes peuvent commencer ou ſubſiſter ſous l'Empire d'un Etre ſouverainement bon, ſage & puiſſant. L'idée d'une cauſe infiniment parfaite me paroît incompatible avec des effets ſi contraires à ſa nature bienfaiſante. Voilà la raiſon de mes doutes.

Quoi,

Quoi, *repliquai-je*, nierez-vous ce que vous voyez clairement, parce que vous ne voyez pas plus loin? La plus petite lumiere nous porte à croire, mais la plus grande obſcurité n'eſt pas une raiſon de nier. Dans ce crepuſcule de la vie humaine, les lumieres de l'eſprit ſont trop foibles, pour nous montrer les premieres vérités dans une clarté parfaite. On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui ſuffit pour nous conduire, mais ce n'eſt pas une évidence qui diſſipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes de l'exiſtence d'une intelligence ſouveraine, à cauſe que vous ne voyez pas les raiſons ſecrettes de ſa conduite? Vous niez la ſageſſe éternelle, parce que vous ne concevez pas comment le mal peut ſubſiſter ſous ſon Empire. O Anaximandre, eſt-ce là raiſonner? Une choſe n'eſt pas, parce que vous ne la voyez point. Voilà à quoi ſe reduiſent toutes vos difficultés.

Vous me faites injuſtice, *reprit Anaximandre*. Je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parce que je ne vois rien de démontré. Je ſuis dans la triſte néceſſité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. (*a*)

Je ſentois que ſon aveuglement l'alloit conduire à toutes ſortes d'abſurdités. Je voulois le

ſuivre

(*a*) *La narration marque les differens progrès de l'eſprit dans l'incrédulité : L'athée qui vouloit demontrer, devient ici Pyrrhonien. Voyez le Diſcours à la fin.*

ſuivre juſqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme où il ſe jettoit. Examinons pas à pas, *lui dis-je*, les conſéquences de votre ſyſtême.

Démontrer, (a) c'eſt prouver non-ſeulement qu'une choſe eſt, mais encore l'impoſſibilité qu'elle ne ſoit pas. L'on ne ſçauroit prouver ainſi l'exiſtence des corps. Oſerez-vous en douter ſerieuſement? On peut démontrer la liaiſon des idées, mais les faits ne ſe prouvent que par le témoignage des ſens. Demander des démonſtrations où il s'agit de ſentimens, placer les ſentimens où il faut des démonſtrations, c'eſt renverſer la nature des choſes, c'eſt vouloir voir des ſons & entendre des couleurs. Quand tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'eſprit doit ſe rendre à cette évidence. Ce n'eſt pas une *démonſtration* géometrique. ce n'eſt pas non plus une ſimple *probabilité*; mais c'eſt une *preuve* ſuffiſante pour nous déterminer. (b)

Les ſens nous trompent ſouvent, *s'écria-t-il*, l'on ne doit point ſe fier à leur témoignage. La vie n'eſt peut-être qu'un ſonge perpetuel, ſemblable aux illuſions du ſommeil.

Je

(a) *Je parle ici de la démonſtration geometrique & metaphyſique.*

(b) *La ſource du Pyrrhoniſme vient de ce que l'on ne diſtingue pas entre une* démonſtration, *une* preuve *& une* probabilité. *Une* démonſtration *ſuppoſe l'idée contradictoire impoſſible; Une* preuve *de fait eſt où toutes les raiſons portent à croire, ſans qu'il y ait aucun prétexte de douter. Une* probabilité *eſt où les raiſons de croire ſont plus fortes, que celles de douter.*

Je conviens, *repondis-je*, que les ſens nous trompent ſouvent, mais eſt-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours ? Je crois qu'il y a des corps, non ſur le témoignage d'un ſeul, ni de pluſieurs ſens, mais ſur le conſentement unanime de tous les ſens, dans tous les hommes, dans tous les tems, & dans tous les lieux. Or comme les idées univerſelles & immuables nous tiennent lieu de démonſtrations dans les ſciences, de même l'uniformité continuelle, & la liaiſon conſtante de nos ſentimens, nous tiennent lieu de preuves, lorſqu'il s'agit de faits.

Vous voilà, *dit Anaximandre*, où je voulois vous conduire. Nos idées ſont auſſi incertaines que nos ſentimens ; il n'y a point de démonſtrations ; il n'y a point de vérités immuables & univerſelles. Il ne ſuit pas qu'une choſe ſoit vraye parce qu'elle nous paroît telle ; tout eſprit qui ſe trompe ſouvent, peut ſe tromper toujours, & cette ſimple poſſibilité ſuffit pour me faire douter de tout.

Telle eſt la nature de notre eſprit, *repri-je* ; nous ne pouvons pas refuſer de rendre hommage à la vérité quand elle eſt clairement apperçue, nous ſommes même forcés d'y acquieſcer : Le doute n'eſt pas libre. Or cette impoſſibilité de douter eſt ce qu'on appelle *conviction.* L'eſprit humain ne peut pas aller plus loin. O Anaximandre, vous croyez raiſonner

mieux

mieux que les autres hommes, mais à force de ſubtiliſer, vous anéantiſſez la pure raiſon. Remarquez l'inconſtance de votre eſprit & la contradiction de vos raiſonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'intelligence ſouveraine ; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonſtrations étoient des ſuppoſitions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute univerſel ; votre philoſophie ſe termine enfin à détruire la raiſon, à rejetter toute évidence, & à ſoutenir qu'il n'y a aucune regle qui puiſſe fixer nos jugemens. Il eſt par conſéquent inutile de raiſonner plus long-tems avec vous.

Ici je ceſſai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre, mais voyant qu'il gardoit le ſilence, je continuai ainſi. Je ſuppoſe que vous doutez ſérieuſement, mais eſt-ce le défaut de lumiere ou la crainte d'en être éclairé qui cauſe vos doutes ? Rentrez en vous-même. La ſageſſe ſe fait mieux ſentir que comprendre. Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous, elle ſe ſoulevera bien-tôt contre vos ſubtilités ; votre cœur né avec une ſoif inſatiable de felicité, démentira votre eſprit qui ſe réjouit dans l'*eſperance dénaturée* de ſa prochaine extinction. Encore une fois rentrez en vous même, impoſez ſilence à votre imagination, ne vous laiſſez plus éblouir pas vos paſſions, & vous trouverez

verez dans le fond de votre ame un sentiment de la Divinité qui dissipera vos doutes. C'est en écoutant ce sentiment intérieur que votre esprit sera d'accord avec votre cœur. Cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'est dans cette paix seule qu'on entend la voix de la sagesse, qui supplée à la foiblesse de nos raisonnemens. Ici Pythagore cessa de parler, & Cyrus lui dit.

Vous unissez les sentimens les plus touchans avec les raisonnemens les plus solides. Soit qu'on consulte l'idée de la premiere cause ou la nature de ses effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la société, la raison ou l'expérience, tout conspire à prouver votre systême. Mais pour penser comme Anaximandre, il faut supposer contre toute raison, que le mouvement est une propriété essentielle de la matiere; que la matiere est l'unique substance existante; que la force infinie agit sans connoissance, & sans dessein, malgré toutes les marques de sagesse répandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux systêmes. L'un est ténébreux pour l'esprit, désolant pour le cœur, destructeur de la société. L'autre est plein d'idées consolantes, il produit les sentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'est pas tout, il me semble que vous avez été trop modeste sur la force de vos preuves. Elles me paroissent invincibles & démontrées. Il faut que l'un des deux systêmes soit vrai. La nature éternelle est une *matiere aveugle*, ou une *intelligence éclairée*. Il n'y a point de milieu. Vous avez prouvé que la premiere opinion est fausse & absurde; il s'ensuit évidemment que l'autre est véritable & solide. Hâtez-vous, sage Pythagore, hâtez-vous de me dire l'impression que firent vos entretiens sur Anaximandre.

Il se retira, *répondit le Philosophe*, desesperé, & résolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumiere du soleil éblouit & aveugle, ni les prodiges, ni les preuves, ni les sentimens ne peuvent ébranler l'ame, lorsque l'erreur s'est emparée de l'esprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos, j'apprens qu'il est tombé dans l'égarement que j'avois prevû. A force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géometrique, il est parvenu non seulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes absurdités. Il soutient sans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'est qu'un songe; que tous les hommes qui l'entourent sont des fantômes; que c'est lui-même

me

me qui se parle, & qui se répond; que le ciel & la terre, les astres, les élemens, les plantes & les arbres ne sont que des illusions, & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'essence divine, pour substituer à sa place une nature aveugle. A present il a détruit cette nature même, pour soutenir qu'il est le seul Etre qui existe dans l'univers. (*a*)

Cyrus sortit de cet entretien pénetré de la foiblesse de l'esprit humain. Il sentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus subtils peuvent aller de degré en degré depuis l'impiété jusques à l'extravagance, & tomber dans un délire philosophique qui n'est pas moins insensé que la folie la plus grossiere.

Le jeune Prince étant instruit à fond de la Religion des Grecs, alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger sur les Loix de Minos.

La profonde paix qui régne dans la Perse, *dit-il au sage Samien*, me donne le loisir de voyager. Je cherche dans tous les pays à recueillir des connoissances utiles; j'ai passé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement; j'ai parcouru la Grece pour connoître les différentes Républiques qui la composent

(*a*) *Les Egomistes se servent aujourd'hui de ce langage, & Carneades autrefois parloit à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être assuré de rien que de sa propre existence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiste. Voyez le Dis. à la fin.*

posent, & sur-tout celles de Lacédemone & d'Athénes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées sur la nature, mais la forme de son Gouvernement étoit défectueuse. Il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois. Les trente Juges ne partageoient point avec eux la puissance suprême, ils n'étoient que les Interpretes des Loix. Le despotisme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

Je crains qu'Athénes ne périsse par le défaut contraire. Son Gouvernement est trop tumultueux & trop populaire. Les Loix de Solon sont bonnes, mais il n'a pas eû assez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple, qui a un goût démesuré pour la liberté, pour le luxe, & pour le plaisir.

Lycurgue a remedié aux maux qui ont ruiné l'Egypte, & qui perdront Athénes; mais ses Loix sont trop contraires à la nature. L'égalité des rangs & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-temps. Si-tôt que les Lacédemoniens auront étendu leur pouvoir dans la Grece, ils s'affranchiront sans doute de ces Loix; elles bornent les passions d'un côté, mais elles flattent trop d'un autre; en proscrivant la volupté, elles autorisent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paroît parfaite. On m'a dit que

Mino

Minos en établit une autrefois dans cette Isle qui remedie à tous ces excès.

Pythagore admira la pénetration du jeune Prince, & le conduisit au temple, où les Loix de Minos étoient conservées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la morale, & la politique, & tout ce qui pouvoit servir à la connoissance des Dieux, de soi-même, & des autres hommes. Il trouva dans ce Livre sacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Egypte, de Sparte, & d'Athénes, & sentit par-là que comme Minos avoit profité des lumieres des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Legislateur de Crete ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs institutions. C'est aussi sur ce modéle que Cyrus forma les Loix admirables qu'il établit dans son Empire après avoir conquis l'Asie.

Pythagore lui expliqua ensuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le despotisme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un Gouvernement si parfait dans toutes ses parties auroit dû subsister toujours, mais on n'en voit presque plus aucun vestige. Les successeurs de Minos regnerent pendant quelques siecles en dignes enfans d'un tel pere. Leurs descendans dégenerèrent peu à peu. Ils

ne se crurent pas assez grands pendant qu'ils n'étoient que conservateurs des Loix. Ils voulurent substituer à la place de ces Loix leurs volontés absolues. Les Cretois résisterent aux innovations. De-là naquirent les discordes & les guerres civiles. Dans ces tumultes les Rois furent détrônés, & des usurpateurs se mirent à leur place. Ces usurpateurs affoiblirent l'autorité des nobles ; les députés du peuple s'emparerent de la puissance souveraine ; la Monarchie fut éteinte, & le Gouvernement devint populaire.

Tel est le triste état des choses humaines. Le desir de l'autorité sans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, exposent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'est fixe, rien n'est stable parmi les hommes.

Cyrus comprit par ce discours que ce n'est pas seulement dans la sagesse des Loix, mais plus encore dans celle des Souverains qu'on trouve le salut & le bonheur d'un Etat. Dans tous les pays cinq ou six hommes hardis, artificieux, éloquens, entraînent presque toujours le Monarque ou le Senat. Tous les Gouvernemens sont bons, lorsque ceux qui régnent ne cherchent que le bien public ; mais ils seront toujours défectueux, parce que les hommes qui y président sont imparfaits.

Après

Après plusieurs entretiens semblables avec le sage Samien, Cyrus se prépara enfin à continuer ses voyages. En quittant Pythagore, il lui dit : Que j'ai de regret de vous voir abandonné aux caprices du sort qui vous persecute ! Que je serois heureux de passer ma vie avec vous dans la Perse ! Je ne vous offrirois ni les plaisirs, ni les richesses qui flattent les autres hommes. Je sçai que vous en seriez peu touché. Vous êtes au-dessus des faveurs des Rois, parce vous êtes détrompé de toutes les fausses grandeurs. mais je vous offre dans mes Etats, la paix, la liberté, & le doux loisir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la sagesse.

J'aurois une vraie joye, *reprit Pythagore*, de vivre sous votre protection avec Zoroastre & les Mages, mais il faut que je suive les ordres d'Apollon. Un grand Empire s'éleve en Italie, qui deviendra un jour maître de l'univers. La forme de son Gouvernement est semblable à celle que Minos établit en Crete. Le génie de ses peuples est aussi guerrier que celui des Spartiates. L'amour géneraux de la Patrie, le goût de la pauvreté personnelle pour augmenter la richesse publique ; les sentimens nobles & desinteressés qui regnent parmi ses Citoyens, & le mépris du plaisir qu'ils unissent avec un zéle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquerir le monde entier. J'y

dois porter la connoissance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais. Mon cœur vous suivra par-tout. Vos conquêtes s'étendront selon les oracles. Puissent les Dieux vous préserver alors de l'ivresse de l'autorité suprême! Puissiez-vous sentir longtemps le plaisir de ne régner que pour rendre les hommes heureux! La Renommée m'instruira de votre sort. Je demanderai souvent; la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus? Aime-t-il toujours la vertu? Craint-il toujours les Dieux? Il faut que je vous quitte, mais nous nous rejoindrons dans le séjour des justes. Ah Cyrus? quelle sera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle! Adieu, Prince, adieu, souvenez-vous de n'employer jamais votre puissance, que pour faire sentir des effets de votre bonté.

Cyrus ne put rien répondre, son cœur s'attendrit, il embrasse le Philosophe avec vénération, il mouille son visage de ses larmes, il fallut enfin se séparer. Pythagore partit bientot pour l'Italie, & Cyrus s'embarqua sur un vaisseau Phénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crete & des côtes de la Grece, il les quitte avec regret, & se ressouvenant de tout ce qu'il avoit vû, il dit à Araspe: Quoi! c'est donc là cette nation qu'on croit

croît superficielle & frivole ! J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les especes, des Philosophes profonds, des Capitaines habiles, de grands Politiques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préferent les connoissances agréables aux idées abstraites, & les arts d'imitation aux recherches subtiles ; mais ils ne méprisent pas les sciences sublimes : au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par-là leur pays mérite d'être appellé la Patrie commune du genre humain. Ils paroissent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amusemens, mais les grands hommes parmi eux ont le secret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amusant. Ils sentent que l'esprit a souvent besoin de repos, mais en se délassant ils sçavent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits ressorts. Ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu semblable aux Jeux Olympiques, où les danses enjouées se mêlent avec les travaux pénibles.

J'admire, *dit Araspe*, la politesse des Grecs, & toutes les qualités qu'ils ont pour la société ; mais je ne sçaurois estimer ni leurs talens, ni leurs sciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les surpassent infiniment dans toutes les connoissances solides.

Je suis, *repliqua Cyrus*, d'un sentiment bien different du vôtre. Il est vrai qu'on trouve chez les Chaldéens, & chez les Egyptiens de grandes idées, & des découvertes utiles; mais leur science est souvent pleine d'obscurité. Ils ne sçavent pas comme les Grecs parvenir aux vérités inconnues par l'enchaînement des vérités communes. Cette méthode ingénieuse de mettre chaque idée à sa place, de mener l'esprit par degrès des vérités les plus simples aux vérités les plus composées, avec ordre, clarté, & précision, est un secret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens, qui se vantent d'avoir plus de génie original. C'est là pourtant la véritable science qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de son esprit. C'est par-là que je préfere les Grecs aux autres peuples, & non à cause de leur politesse.

La vraye politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations, & n'est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'est que la forme établie dans les differens pays pour exprimer cette politesse de l'ame. Je préfere la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parce qu'elle est plus simple, & moins embarassante; elle rejette toutes les formalités superflues; elle n'est occupée qu'à rendre la société libre & agréable. La politesse intérieure est bien différente de cette civilité superficielle.

Vous

Vous n'êtiez pas present le jour que Pythagore m'en parla. Voici comme il la définit, voici comme il la pratique. C'est une égalité d'ame qui exclud tout à la fois l'empressement & l'insensibilité. Elle suppose un discernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractéres. C'est une douce condescendance qui sçait s'accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour apprivoiser leurs passions. C'est un oubli de soi-même qui cherche avec délicatesse le plaisir d'autrui, sans faire appercevoir de cette recherche. Elle sçait contredire avec respect, elle sçait plaire sans adulation, elle est également éloignée de la fade complaisance, & de la basse familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainsi avec Araspe, lorsque les vents contraires arrêterent leur course, & les obligerent à relâcher dans l'Isle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occasion pour visiter le Temple de Paphos, & les Bocages d'Idalie, consacrés à la mere des amours. En voyant ces lieux fameux, il rappella les remarques de Pythagore sur la corruption des Poëtes Grecs, & sur les effets monstrueux de leur imagination déréglée. Ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire descendre de l'Empyrée les Puissances célestes, pour les placer sur les montagnes de la Grece

comme dans leur Ciel suprême, & pour leur attribuer non seulement les passions humaines, mais encore les vices les plus honteux. (*a*) Il se hâta de quitter l'Isle profane, & débarqua bien-tôt à Tyr.

(*a*) *Voyez le Discours à la fin.*

LES



LES VOYAGES DE CYRUS.

****

LIVRE SEPTIE'ME.

LE Roy de Babylone ayant détruit l'ancienne Tyr, les habitans avoient bâti une Ville nouvelle dans une Iſle voiſine à trente ſtades du rivage.

Cette Iſle s'étendoit en croiſſant pour embraſſer un Golfe où les vaiſſeaux étoient à l'abri des vents. Pluſieurs allées de cedres regnoient le long du port, & à chacune de ſes extrêmités une fortereſſe inacceſſible faiſoit la ſure-

té de la Ville, & des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique soutenu de douze rangs de colonnes formoit plusieurs galeries où s'assembloient à certaines heures du jour les Négocians de tous les Pays. On y entendoit parler toutes sortes de langues, & l'on y distinguoit les mœurs des differentes nations. La ville de Tyr sembloit être la Capitale de l'Univers.

Un nombre prodigieux de vaisseaux couvroit la mer, les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goûtoient le repos. Là on lançoit à la mer les batimens nouvellement construits. Une foule innombrable de peuple inondoit le port. Ceux-ci s'occupoient à déchager les navires, ceux-là à transporter les marchandises, d'autres à remplir les magasins. Tous étoient en mouvement, tous s'empressoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce spectacle arrêta long-tems la vûe de Cyrus. Il s'avance ensuite vers une des extrêmités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompai-je, *s'écria le Prince*, n'est-ce point Amenophis qui a quitté la solitude pour rentrer dans la société des hommes? C'est moi-même, *repliqua le sage Egyptien*

tien. J'ai abandonné l'Arabie heureuse pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus surpris de ce changement lui en demanda les raisons. Arobal, *dit Amenophis*, en est la cause. Cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois prisonnier avec moi à Memphis, & esclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roy de Tyr, mais il ignoroit sa haute naissance. Il est remonté sur le Trône de ses Ancêtres, & son veritable nom est Ecnibal. Je jouïs d'une tranquilité parfaite dans ses Etats. Venez voir un Prince qui est digne de votre amitié. Je m'interessois à son sort, *reprit Cyrus*, par l'amitié que vous aviez conçue pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je partage avec vous le plaisir d'avoir retrouvé votre ami. Apprenez-moi ce qui lui est arrivé depuis votre separation.

Amenophis conduisit Cyrus & Araspe dans l'enfoncement d'un Rocher d'où l'on découvroit la Mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'environnent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vûe, & de l'autre l'Isle de Chypre sembloit s'enfuir sur les eaux. Ils s'assirent tous trois sur un lit de mousse, & le sage Egyptien se hâta de raconter à Cyrus les avantures du Roy de Tyr.

Le Pere d'Ecnibal, *dit-il*, mourut pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal son oncle as-

aſpirant à la Royauté, réſolut de ſe défaire du jeune Prince. Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le ſouſtraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de ſa mort. Il l'envoia dans une campagne ſolitaire au pied du Mont Liban, où il le fit paſſer pour ſon fils ſous le nom d'Arobal, ſans lui découvrir ſa naiſſance. Quand Ecnibal eût atteint ſa quatorzieme année, Bahal forma le deſſein de le rétablir ſur le Trône de ſes Ancêtres. L'uſurpateur ayant découvert les projèts de ce fidele Tyrien, le fit enfermer dans une priſon étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le ſilence, réſolu de mourir plûtôt que de trahir ſon devoir, & ſa tendreſſe pour Ecnibal.

Cepéndant Itobal étant inſtruit que l'héritier de la Couronne vivoit encore, ſe trouble & s'agite. Pour calmer ſes inquiétudes, & pour aſſouvir ſa rage, il ordonna qu'on fit mourir tous les enfans de Bahal. Un fidele Eſclave en fut averti, & fit ſauver *Ecnibal*. C'eſt ainſi que ce jeune & malheureux Prince quitta la Phenicie ſans ſçavoir le ſecret de ſa naiſſance.

Bahal ſe ſauva de ſa priſon en s'élançant d'une haute Tour dans la mer. Il gagna le rivage en nageant, & ſe retira à Babylone, où

il

il se fit connoître à Nabucodonosor. Pour se vanger du massacre de ses enfans, il excita ce Conquerant à faire la guerre à Itobal, & à entreprendre le long siége de Tyr. Le Roi de Babylone instruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choisit pour commander en chef cette expédition. Itobal y fut tué, & après la prise de la Ville, Bahal fut élevé sur le Trône de Tyr par Nabucodonosor, qui reconnut ainsi ses services & son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l'éclat de la Royauté. Aiant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, son premier soin fut d'envoier par toute l'Asie pour le chercher, mais il n'en put apprendre aucune nouvelle. Nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal aiant erré long-temps dans l'Afrique, & perdu l'Esclave qui le conduisoit, s'engagea dans les Troupes des Cariens, resolu de finir ses jours, ou de se distinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre premiere connoissance, notre amitié reciproque, notre esclavage commun, & notre separation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone. C'est là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croioit son Pere, étoit élevé sur le Trône. Il quitta promptement la Cour de

de Nabucodonofor, & arriva bientôt dans la Phenicie, où il se fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l'âge repofoit fur un riche tapis. La joye lui donne des forces, il fe leve, il court vers Arobal, il l'examine, il lui fait plufieurs queftions, il rappelle tous fes traits & le reconnoît enfin. Il fe jette à fon col, il le ferre entre fes bras, il mouille fon vifage de fes larmes, & s'écrie avec tranfport : C'eft donc vous que je vois, c'eft Ecnibal, c'eft le fils de mon Maître, c'eft l'enfant que j'ai fauvé des mains du Tyran, c'eft la caufe innocente de mes difgraces, & le fujet de ma gloire. Je puis enfin montrer ma reconnoiffance pour le Roy qui n'eft plus, en rétabliffant fon fils. Ah Dieux! c'eft ainfi que vous recompenfez ma fidelité. Je meurs content.

Auffi-tôt Bahal dépêcha des Ambaffadeurs à la Cour de Babylone, & demanda la permiffion à Nabucodonofor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour fon Maître legitime. C'eft ainfi que le Prince de Tyr monta fur le Trône de fes Ancêtres. Bahal mourut bien-tôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne, envoia dans ma folitude un Tyrien pour m'inftruire de fon fort, & pour me preffer de venir à fa Cour. Je fus ravi d'apprendre fon bonheur

&

& de voir qu'il m'aimoit encore. J'en témoignai ma joie par des expressions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes désirs étoient satisfaits, puisque mon ami étoit heureux. Mais je refusai absolument de quitter ma retraite. Il renvoia de nouveau me conjurer de le venir secourir dans les travaux de la Royauté. Je lui répondis que ses propres lumieres suffisoient pour remplir ses devoirs, & que ses malheurs passés serviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité suprême.

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr sous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roi des Assyriens, & arriva bien-tôt dans ma solitude.

Nous nous embrassâmes long-tems avec tendresse. Vous avez crû sans doute, me dit-il, que je vous avois oublié, que notre séparation venoit du refroidissement de mon amitié, & que l'ambition avoit séduit mon cœur : mais vous vous êtes trompé. Il est vrai que lorsque je vous quittai, la retraite m'étoit devenue insupportable : je n'y trouvois point la Paix ; cette inquiétude venoit d'abord des Dieux mêmes. Ils m'entraînoient sans que je le sçusse à remplir les desseins de leur sagesse. Je ne pouvois goûter de repos en leur résistant. C'est ainsi qu'ils m'ont conduit au Trône par des rou-

routes inconnues; la grandeur n'a point changé mon cœur; montrez-moi que l'absence n'a point diminué votre amitié. Venez me soutenir dans les travaux & les dangers auxquels l'élevation m'expose

Ah ! lui dis-je, ne me forcez point à quitter ma retraite. Laissez-moi jouïr du repos que les Dieux m'ont accordé. La grandeur irrite les passions, les Cours sont des mers orageuses j'y ai déja fait naufrage, j'en suis heureusement échappé, ne m'y exposez pas une seconde fois.

Je penetre vos sentimens, reprit Ecnibal. Vous craignez l'amitié des Rois, vous avez éprouvé leur inconstance, vous avez senti que leur faveur ne sert souvent qu'à préparer leur haine. Apriès vous aima autrefois, il vous abandonna ensuite. Mais helas ! me devez-vous comparer à Apriés ?

Non, non, repliquai-je, je me défierai toûjours d'un Prince nourri dans le luxe & dans la mollesse comme le Roy d'Egypte. Mais pour vous, élevé dans l'gnorance de votre état, éprouvé ensuite par toutes les disgraces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altère vos sentimens. Les Dieux vous ont conduit au Trône : vous devez en remplir les devoirs ; il faut vous sacrifier pour le bien public. Mais pour moi rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le

tu-

tumulte. Je ne ſonge qu'à mourir dans la retraite où la ſageſſe nourrit mon cœur, & où l'eſperance de me réunir bientôt au grand Oſiris me fait oublier tous mes malheurs paſſés.

Ici un torrent de larmes ſuſpendit nos diſcours, & nous fit garder le ſilence. Ecnibal le rompit enfin pour me dire ; l'étude de la ſageſſe n'a-t-elle donc ſervi qu'à rendre Amenophis inſenſible ? Eh bien ! ſi vous ne voulez rien accorder à mon amitié, venez au moins me ſoutenir contre mes foibleſſes. Peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux, peut-être ne ſerai-je plus touché des miſeres de l'humanité, peut-être que l'autorité ſuprême empoiſonnera mon cœur, & me fera reſſembler aux autres Princes. Venez me deffendre contre les erreurs attachées à ma condition. Venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inſpirées autrefois. Un fidelle ami m'eſt plus neceſſaire que jamais.

Ecnibal m'attendrit par ces paroles. Je conſentis enfin à le ſuivre, mais à condition que je ne demeurerois pas à ſa Cour, que je n'y aurois aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque ſolitude auprès de Tyr. Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre, afin d'avoir le plaiſir de me rapprocher de mon ami.

Nous

Nous partîmes de l'Arabie heureuse, nous allâmes à Babylone, nous y vîmes Nabucodonosor. Mais helas ! qu'il est different de ce qu'il étoit autrefois ! Ce n'est plus ce Conquerant qui regnoit au milieu des triomphes, & qui étonnoit les nations par l'éclat de sa gloire. Depuis quelque tems il a perdu la raison, il fuit la société des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête feroce ! Quelle destinée pour un si grand Prince !

En arrivant à Tyr, je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit passé sa jeunesse. Je viens quelquefois ici le voir. Il vient souvent dans ma solitude. Rien ne sauroit altérer notre amitié, parce que la verité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'est pas, comme je le croiois, incompatible avec les sentimens ; tout dépend de la premiere éducation des Princes ; le malheur est la meilleure école pour eux ; c'est par là que se forment les Héros. Apriès avoit été gâté par les prosperités de sa jeunesse. Ecnibal s'est confirmé dans la vertu par les adversités.

Après cet entretien, Amenophis conduisit le Prince de Perse au Palais d'Ecnibal, & le presenta au Roy de Tyr. Cyrus fut traité pendant plusieurs jours avec une magnificen-

cence éclatante, & marqua souvent à Amenophis l'étonnement où il étoit de voir la splendeur qui regnoit dans ce petit Etat.

N'en soyez pas surpris, *répondit l'Egyptien*. Par-tout où le commerce fleurit par de sages Loix, l'abondance devient bientôt universelle, & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roi de Tyr fit plusieurs questions à Cyrus, sur son Pays, sur ses voyages, & sur les mœurs des differens Peuples qu'il avoit vûs. Il fut touché des sentimens nobles & du gout délicat qui regnoient dans les discours du jeune Prince. Cyrus admira à son tour l'esprit & la vertu d'Ecnibal. Il passa plusieurs jours à sa Cour pour s'instruire des regles du commerce, & pria enfin le Roy de lui expliquer comment il avoit rendu son Etat florissant en si peu de tems.

La Phenicie, *dit Ecnibal*, a toûjours été renommée pour le commerce. La situation de Tyr est heureuse. Ses Habitans entendent la navigation mieux que les autres peuples. Une liberté parfaite régnoit d'abord dans le negoce, & les Etrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville. Mais sous le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports selon l'ancienne coutûme, le Tyran les fit fermer par des vûes politiques; il voulut changer la constitution fondamen-

tale

tale de la Phenicie, & rendre guerriere une nation qui avoit toûjours évité de prendre part aux discordes de ses voisins. Par-là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent. Itobal nous attira la colere du Roy de Babylone, qui rasa notre ancienne Ville, & nous rendit tributaires.

Aussi-tôt que Bahal fut élevé sur le Trône, il tâcha de remedier à ces maux. Je n'ai fait que suivre le plan que ce sage Prince m'a laissé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & rétablir la liberté du commerce. Je déclarai que mon nom n'y seroit jamais employé que pour en soûtenir les Privileges, & en faire observer les Loix. L'autorité des Princes est trop formidable pour que les autres hommes puissent entrer en société avec eux.

Les trésors de l'Etat avoient été épuisés par les guerres. Il n'y avoit point de fonds pour les travaux publics. Les Arts étoient sans honneur, & l'agriculture étoit negligée. J'engageai les principaux Marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entre eux par un credit assuré. Mais ce credit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La monnoye est non seulement une mesure commune qui regle le

prix

prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle & à peu près égale dans toutes les Nations. Je voulus que ce gage ne fut jamais ôté d'entre les mains des Citoiens, qui en ont besoin pour se garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité, contre la corruption des Ministres, & contre l'oppression des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail, je laissai non seulement chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit, mais j'établis encore de grandes récompenses pour ceux qui excelleroient par leur genie, & qui se distingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures; j'y logeai tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art. Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets, je fournis à tous leurs besoins, & je flattai leur ambition, en leur accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & des distinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans, & les privileges exclusifs pour toutes les denrées utiles & nécessaires. Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent. Il n'y a point de contrainte pour ceux qui achetent. Tous mes sujets aiant également la permission de commercer, rapportent en abondance à

Tyr ce que l'Univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raisonnable. Chaque espece de denrée me paye en entrant un tribut peu considerable. Moins je gêne le commerce, plus mes trésors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandises. Moins elles sont cheres, plus on en consume, & par cette consommation abondante, mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les Rois qui croient s'enrichir par leurs exactions sont ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres intérêts.

Je vois, *dit Cyrus*, que le commerce est d'une grande ressource dans un Etat. Je crois que c'est le seul secret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produisent. Les armées nombreuses épuisent bien-tôt un Royaume, si l'on ne tire point des Etrangers de quoi les soutenir par un commerce florissant.

Prenez garde, *dit Amenophis*, de ne pas confondre les idées. On ne doit point negliger le commerce dans les grandes Monarchies; mais il y faut suivre d'autres regles que dans les petits Etats.

La Phenicie fait le commerce non seulement pour suppléer à ses propres besoins, mais encore

core pour servir à toutes les autres nations. Comme le pays est petit, la force de ses Habitans consiste à se rendre utiles, & même nécessaires à leurs voisins. Les Tyriens vont chercher jusques dans les Isles inconnues toutes les richesses de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'est pas leur superflu, mais celui des autres nations, qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une Ville comme Tyr où le commerce fait l'unique soutien de l'Etat, tous les Citoyens sont négocians. Les Marchands sont les Princes de la Republique. Mais dans les grands Empires, où les vertus militaires & la subordination des rangs sont absolument nécessaires, le commerce doit être encouragé sans être universel.

Dans un Royaume fertile, étendu & bordé de côtes maritimes, on peut en rendant les peuples laborieux, tirer du sein fécond de la terre des richesses immenses, qui seroient perdues par la négligence & par la paresse de ses habitans. En faisant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ses richesses, & c'est en vendant aux autres peuples ces fruits de l'industrie, qu'on établit un commerce solide dans les grands Empires. Il ne faut porter hors de chez soi que son superflu, ni rapporter dans

ſon pays que ce qu'on achete avec ce ſuperflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais des dettes étrangeres. La balance du commerce ſera toûjours de ſon côté ; on tirera des autres nations de quoi ſoutenir les frais de la guerre ; on trouvera de grandes reſſources ſans diſtraire les Sujets de leurs emplois, & ſans affoiblir les vertus militaires. C'eſt une grande ſcience dans un Prince, de connoître le genie de ſon peuple, les productions de la nature dans ſon Royaume, & le vrai moien de les mettre en valeur.

¶ Les entretiens d'Ecnibal & d'Amenophis donnerent à Cyrus des idées nouvelles, & lui inſpirerent des maximes ſur le gouvernement qu'il n'avoit point appriſes dans les autres pays.

Le jour ſuivant, Cyrus accompagna le Roi de Tyr à Byblos, pour celebrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le ſimulachre d'un jeune homme repoſe ſur un lit de fleurs & d'herbes odoriférentes ; on paſſe des journées entieres en prieres & en lamentations ; enſuite la douleur publique ſe change en joye ; les chants d'allegreſſe ſuccedent aux pleurs ; on entonne par tout cet Hymne ſacré. [a]

Ado-

(a) *Voyez Lucien, de la Déeſſe de Syrie, Jul. Firmic. des Myſteres, & le Diſ. à la fin.*

Adonis est revenu à la vie. Uranie ne le pleure plus. Il est remonté vers le Ciel. Il descendra bien-tôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les Ceremonies Tyriennes sur la mort d'Adonis parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens sur la mort d'Osiris. Elles lui firent sentir que ces deux nations reconnoissoient également un *Dieu mitoyen*, qui doit rendre l'innocence & la paix à l'Univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Courriers arriverent de la Perside pour lui apprendre que Mandane se mouroit. Cette nouvelle l'obligea de suspendre son voyage de Babylone, & de quitter la Phenicie avec précipitation. En embrassant le Roi de Tyr, O! Ecnibal, *dit Cyrus*, je n'envie ni vos richesses ni votre magnificence. Pour être parfaitement heureux, je ne desire qu'un ami comme Amenophis.

Ils se séparerent enfin, Cyrus & Araspe traverserent l'Arabie déserte & une partie de la Chaldée, ils passerent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate. Ils entrerent dans la Susiane, & arriverent en peu de jours à la Capitale de Perse.

Cyrus se hâte d'aller voir Mandane. Il la trouve mourante, il s'abandonne à sa douleur, & l'exprime par les plaintes les plus ameres.

La Reine touchée & attendrie à la vûe de son fils, tache de modérer son affliction par ces paroles.

Consolez-vous, mon fils, les ames ne meurent jamais. Elles ne sont condamnées que pour un tems à animer les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commises dans un etat précédent. Le tems de mon expiation est fini. Je vais remonter vers la sphere du feu. Là je verrai Persée, Arbacé, Dejoces, Phraorte, & tous les Heros dont vous descendez. Je leur dirai que vous vous préparez à les imiter. Là je verrai Cassandane : elle vous aime encore ; la mort ne change point les sentimens des ames vertueuses. Nous vous serons toûjours presentes, & quoiqu'invisibles, nous descendrons souvent dans un nuage pour vous servir de Génies protecteurs. Nous vous accompagnerons au milieu des dangers. Nous vous amenerons les vertus. Nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra, les Oracles s'accompliront. O ! mon fils, mon cher fils, souvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour les rendre dociles à la raison. . . . .

En prononçant ces paroles, elle pâlit, une sueur froide se répand sur tous ses membres,

la

la mort ferme ses yeux, son ame s'envole vers l'Empyrée. Elle fut pleurée long-tems par toute la Perse. Cambyse fit élever un superbe monument à sa memoire. La douleur de Cyrus ne se dissipa que peu à peu par la necessité de s'appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un Prince religieux & pacifique. Il n'étoit jamais sorti de Perse, où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais séveres & féroces. Il savoit choisir des Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit: mais il s'abandonnoit quelque fois trop à leurs conseils, par défiance de ses propres lumieres.

Il voulut en Prince sage & judicieux que Cyrus entrât dans l'administration des affaires. Il le fit appeller un jour, & lui dit.

Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoissances. Vous devez les employer pour le bien de la Patrie. Vous êtes destiné non seulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Asie. Il faut apprendre de bonheur l'art de regner: c'est ce qui manque ordinairement aux Princes; ils montent souvent sur le Trône avant que de connoître les devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez sous mes yeux. Les lumieres de Sorané ne vous seront pas inutiles. C'est le fils

d'un habile Ministre, qui m'a servi pendant plusieurs années avec fidelité. Il est jeune, mais il est laborieux, éclairé, & propre à toutes sortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyse, ce Ministre avoit senti la nécessité de paroître vertueux, il croyoit même l'être en effet, mais sa vertu n'avoit jamais été mise à l'épreuve. Sorane ne savoit pas lui-même les excès auxquels son ambition demesurée pouvoit le porter.

Lorsque Cyrus voulut s'instruire de la Perse, de la force de ses troupes, de ses interêts au dedans & au dehors, Sorane vit bientôt avec regret, qu'il alloit perdre beaucoup de son autorité sous un Prince qui avoit tous les talens nécessaires pour gouverner par lui-même. Il tâcha de captiver l'esprit de Cyrus, & l'étudia long-tems pour découvrir ses foiblesses.

Le jeune Prince étoit sensible aux louanges, mais il aimoit à les mériter; il avoit du goût pour le plaisir, sans en être l'esclave; il ne haïssoit point la magnificence, mais il savoit se refuser tout plûtôt que d'accabler le peuple; par-là il étoit inaccessible à la flatterie, à la volupté, & au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu'en se rendant nécessaire par sa capacité. Il déploia

tous ses talens dans les Conseils publics & particuliers. Il montra qu'il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un Ministre. Il pré,aroit & digéroit les matieres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires; mais ce Prince vouloit tout voir par ses propres yeux. Il avoit de la confiance pour les Ministres de son pere, sans s'y livrer aveuglément.

Quand Sorane s'apperçut que ce Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à répandre de l'obscurité dans les affaires importantes, afin de se rendre encore plus necessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane, & ménagea avec une telle délicatesse l'esprit de ce Ministre habile & ombrageux, qu'il tiroit de lui peu à peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Ministre de son pere. Il modéra ainsi l'autorité de ce favori sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre.

L'ambition de Sorane fut neanmoins bles-

sée de la conduite de Cyrus. Ce Ministre orgueilleux ne put supporter sans chagrin la diminution de son crédit, il sentit avec douleur qu'on pouvoit se passer de lui. Voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par sa vertu & par sa prudence.

La Perse avoit été pendant plusieurs siecles soumise à la Medie, mais par le mariage de Cambyse avec Mandane, il avoit été reglé que le Roi des Perses ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer son hommage.

Depuis ce tems, les Perses & les Medes vécurent dans une alliance étroite, jusqu'à ce que la jalousie de Cyaxare alluma le feu de la discorde. Ce Prince rappelloit sans cesse avec dépit les Oracles qu'on répandoit sur ses conquêtes futures du jeune Cyrus ; il se regardoit comme le destructeur de sa Puissance ; il croyoit dejà le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner. Il sollicitoit Astyage à tout moment de prévenir ces présages funestes, d'affoiblir les forces de la Perse, & de la remettre dans son ancienne dépendance.

Mandane pendant sa vie avoit ménagé l'esprit de son pere avec une telle adresse, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre

Cambyse & Astyage. Mais sitôt qu'elle fut morte, Cyaxare recommença ses sollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambyse apprit les desseins de Cyaxare, & envoya Hystaspe à la Cour d'Ecbatane, pour représenter à Astyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuellement, pendant que les Assyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination sur tout l'Orient. Hystaspe arrêta par son habileté l'execution des projets de Cyaxare, & procura à Cambyse le tems de faire ses préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voiant que les sages conseils d'Hystaspe étoient favorablement écoutés par son pere, & qu'il n'y avoit pas moyen d'allumer sitôt la guerre, essaya d'autres voyes pour affoiblir la puissance des Perses. Il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les premieres dignités de l'Empire.

Sorane fremit d'abord à cette idée. Mais trompé ensuite par son ressentiment, il se cacha à lui-même les raisons secrettes qui l'animoient. Son cœur n'étoit pas encore insensible à la vertu; mais son imagination vive transformoit les objets, & les lui représentoit sous toutes les couleurs nécessaires pour flatter son ambition. Il surmonta enfin tous ses remords

ſous prétexte que Cyaxare ſeroit un jour ſon Empereur légitime, & que Cambyſe n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne ſe perſuade, lorſque les fortes paſſions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entra ainſi peu à peu dans une liaiſon étroite avec Cyaxare, & mit ſecrettement tout en uſage pour rendre l'adminiſtration de Cyrus odieuſe au peuple.

Cyrus avoit élevé Araſpe aux premieres dignités militaires, connoiſſant ſa capacité & ſes talens pour la guerre. Mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à cauſe des anciens uſages établis en Perſe, qui ne permettoient point aux Etrangers d'être aſſis dans le Conſeil ſuprême.

Le perfide Sorane preſſoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi. Il ſavoit que ce ſeroit un moïen ſûr d'exciter la jalouſie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez beſoin dans les Conſeils, *lui dit-il un jour*, d'un homme ſemblable à Araſpe. Je ſçai que la bonne politique & nos regles défendent qu'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des Armées, & le ſecret de l'Etat. Mais on peut ſe diſpenſer des loix, lors qu'on ſçait en remplir l'intention par des voies plus ſûres & plus faciles. Un Prince comme vous ne doit jamais être l'eſ-

l'esclave des régles, ni des usages. Les hommes n'agissent ordinairement que par *ambition* ou par *interêt*. Comblez Araspe de dignités & de biens. Rendez ainsi la Perse sa patrie, & vous n'avez rien à craindre de son infidélité.

Cyrus ne soupçonna point les desseins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la justice pour vouloir s'en écarter. Je suis persuadé, *répondit-il*, de la fidélité & de la capacité d'Araspe; je l'aime; mais quand mon amitié seroit capable de me faire manquer aux loix en sa faveur, il m'est trop attaché pour vouloir jamais accepter aucune dignité, qui pourroit exciter la jalousie des Perses, & leur donner occasion de croire que j'agis par goût & par passion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant essayé en vain d'engager Cyrus dans cette fausse démarche, tenta de le surprendre par une autre voye, en tâchant de rompre l'intelligence qui régnoit entre le jeune Prince & son pere. Sorane faisoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roy, les bornes de son esprit, & la nécessité de suivre d'autres maximes que les siennes. Le gouvernement doux & paisible de Cambyse, *lui disoit-il souvent*, est incompatible avec les grands projets. Si vous vous contentez comme lui d'être Roy pacifique; comment deviendrez-vous Conquérant?

Cyrus

Cyrus n'écouta ces insinuations que pour éviter les écueils où Cambyse avoit échoué. Il ne diminua point sa docilité, & sa soumission pour un pere qu'il aimoit tendrement. Il le respectoit même jusques dans ses foiblesses, en tâchant de les cacher; il ne faisoit rien sans ses ordres, mais il l'instruisoit en le consultant; il lui parloit souvent en particulier, pour le mettre en état de décider en public. Cambyse avoit l'esprit assez juste pour démêler & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conseils de son fils. Ce fils n'employoit la supériorité de son génie que pour faire respecter les volontés de son pere; il ne montroit ses talens que pour affermir l'autorité du Roy. Cambyse redoubla de tendresse, d'estime & de confiance pour Cyrus, en voyant la sagesse de sa conduite; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas, & croyoit ne faire que son devoir.

Sorane au désespoir de voir ses projets s'évanouir, fit répandre secrettement dans l'esprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits, & anéantir leur autorité; & pour augmenter leurs ombrages, il essaya d'inspirer à Cyrus les principes du Despotisme.

Les Dieux vous destinent, *lui disoit-il*, à étendre un jour votre Empire sur tout l'Orient. Pour exécuter ce projet avec succès, il faut

accou-

accoutumer les Perses à une obéissance aveugle. Captivez les Satrapes par les dignités & par les plaisirs ; mettez-les dans la nécessité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour ; emparez-vous ainsi peu-à-peu de l'autorité suprême ; affoiblissez les droits du Sénat, ne lui laissez que le pouvoir de vous conseiller. Un Prince ne doit point abuser de sa puissance, mais il ne doit jamais la partager avec ses Sujets. Le gouvernement monarchique est le plus parfait de tous. La réunion du pouvoir suprême dans un seul, fait la vraye force des Etats, le secret dans les Conseils, & l'expédition dans les entreprises. Une petite République peut subsister par le gouvernement de plusieurs, mais les grands Empires ne se forment que par l'autorité absolue d'un seul. Les autres principes ne sont que les idées bornées des ames foibles, qui ne se sentent pas assez de force pour exécuter de vastes projets.

Cyrus frémit à ce discours, mais il cacha son indignation par sagesse, & rompant adroitement la conversation, il laissa Sorane persuadé qu'il goûtoit ses maximes.

Quand Cyrus fut seul, il réflechit profondément sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Il se ressouvint de la conduite d'Amasis, & commença à soupçonner la fidélité de Sorane. Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de

ſa perfidie; mais un homme qui oſoit lui inſpirer de tels ſentimens, lui paroiſſoit au moins très-dangereux, quand même il ne ſeroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu à peu à ce Miniſtre le ſecret de ſes affaires, & chercha des prétextes pour l'éloigner de ſa perſonne, ſans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane ſentit bien-tôt ce changement, & pouſſa ſon reſſentiment juſquès aux dernieres excès. Il ſe perſuada qu'Araſpe alloit être mis à ſa place, que Cyrus vouloit ſe rendre maître abſolu de la Perſe, & que c'étoit-là le deſſein ſecret du jeune Prince en diſciplinant ſes troupes avec tant d'exactitude. La jalouſie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à tel point, qu'il crut faire ſon devoir en commettant les plus noires trahiſons.

Il fit inſtruire Cyaxare de tout ce qui ſe paſſoit dans la Perſe, de l'accroiſſement de ſes forces, des préparatifs qu'on y faiſoit pour la guerre, & des deſſeins qu'avoit Cyrus d'étendre ſon Empire ſur tout l'Orient, ſous prétexte d'accomplir certains Oracles ſuppoſés dont il éblouiſſoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Aſtyage. Il inſinua dans ſon cœur les inquiétudes & les défiances. Hyſtaſpes fut renvoyé de la Cour d'Ecbatane, & l'Empereur fit menacer Cambyſe d'une guerre ſanglante, s'il ne conſentoit pas à payer les an-

ciens

ciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane. Le refus de Cambyse fut le signal de la guerre, & les préparatifs se firent des deux côtés. (a)

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée, & à affoiblir leur courage, en leur faisant entendre qu'Astyage étoit leur Empereur legitime, que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie, qu'il ne pourroit jamais résister aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

Il continua aussi d'augmenter la défiance des Sénateurs, en faisant répandre adroitement parmi eux, que Cyrus ne faisoit entreprendre la guerre contre son grand-pere, qu'afin d'affoiblir leur autorité, & d'usurper un pouvoir despotique.

Il cacha toutes ses trames avec tant d'art, qu'il auroit été presque impossible de les découvrir. Tous ses discours étoient tellement mesurés, qu'on ne pouvoit penétrer ses intentions. Il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il se croyoit sincere & zelé pour le bien public. Ses premiers remors revenoient de temps en temps. Il les étouffoit en se persuadant que les projets qu'il attribuoit au Prince étoient réels.

Cyrus

(a) *Xenophon a supprimé cette guerre, mais Herodote & les autres Historiens la racontent. Voyez la Letre à la fin.*

Cyrus fut bien-tôt instruit des murmures du peuple. L'armée songeoit à se révolter, le Sénat vouloit refuser des subsides, l'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perse à la tête de soixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où son pere étoit réduit, & la nécessité de prendre les armes contre son grand-pere.

Cambyse sçachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le *devoir* & la *nature*, lui dit; vous sçavez mon fils tout ce que j'ai fait pour étouffer les premieres semences de nos discordes. J'ai travaillé inutilement; la guerre est inévitable; la Patrie doit être préferée à la famille. Jusqu'ici vous m'avez secouru dans les affaires par votre sagesse; il faut que vous donniez à présent des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes, je serois obligé de rester ici, où ma présence est nécessaire pour contenir mon peuple. Allez, mon fils; allez combattre pour la Patrie. Montrez-vous le défenseur de sa liberté, aussi bien que le conservateur de ses Loix. Secondez les desseins du Ciel. Rendez-vous digne d'accomplir un jour ses Oracles. Commencez par délivrer la Perse avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient. Que les Nations voyent les effets de votre courage, & admirent votre moderation au milieu

des

des triomphes, afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les sentimens magnanimes de Cambyse, & secouru par les conseils d'Harpage & d'Hystaspe, deux Generaux également expérimentés, forma bien-tôt une armée de trente mille hommes. Elle étoit composée de Chefs dont il connoissoit la fidelité, & de vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Aussi-tôt que les préparatifs furent faits, on commença par les sacrifices, & les autres actes de Religion.

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y assembla le Senat & ses Satrapes, & harangua ainsi les Chefs de l'armée avec un air doux & majestueux.

La guerre est illegitime lorsqu'elle n'est pas nécessaire. Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'est pas pour satisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer; mais pour défendre nôtre liberté. Vos ennemis entendent bien la discipline militaire: ils nous surpassent en nombre; mais ils se sont amollis par le luxe & par une longue paix. Votre vie dure vous a accoutumez à la fatigue. Rien n'est impossible à ceux qui sçavent tout souffrir, & tout entreprendre. Pour moi, je ne veux me distinguer de vous qu'en vous devançant dans les travaux & les dangers. Tous nos biens & tous nos maux seront desormais communs.

Il

Il se tourna ensuite vers les Sénateurs, & leur dit d'un ton fier & severe. Cambyse n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour semer de la défiance dans vos esprits. Il sçait que vous balancez à lui accorder des subsides. Mais il a prévû la guerre, il a pris ses précautions, une seule bataille décidera du sort de la Perse, il n'a pas besoin de votre secours. Souvenez-vous cependant qu'il s'agit de la liberté entiere de la Patrie. Cette liberté n'est-elle pas plus sure entre les mains de mon pere, votre Prince legitime, qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tributaires tous les Rois voisins ? Si Cambyse est vaincu, vos privileges sont à jamais anéantis ; s'il est victorieux, vous devez craindre la justice d'un Prince, que vous avez irrité par vos caballes secrettes.

Par ce discours le Prince de Perse intimida les uns, confirma les autres dans leur devoir, & les réunit tous dans le même dessein de contribuer au salut de la Patrie. Sorane parut des plus zelés, & demanda avec empressement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyse les justes défiances qu'il avoit de ce Ministre, le Roy ne se laissa point éblouir par les apparences. Sous prétexte de veiller à la sureté de la Capitale, il retint Sorane auprès de sa personne ; mais il fit observer sa conduite, de for-

te que le Satrape demeura prisonnier sans le sçavoir.

Cyrus ayant appris qu'Astyage avoit fait marcher ses troupes par les déserts de l'Isatis, pour pénétrer en Perse, le prévint avec une diligence inouie. Il traversa des montagnes escarpées, dont il fit garder les passages, & arriva dans les plaines de Pasagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue, & conduite par un Général moins actif & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs postes. Il se campe près d'une chaîne de montagnes, qui le défend d'un côté, & il se met en sureté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Astyage paroît bien-tôt, & se campe dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Cyrus ne pouvant envisager sans douleur les suites d'une guerre contre son Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au camp d'Astyage un Satrape nommé Artabaze, qui lui parla ainsi.

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous. Il n'a rien oublié pour la prévenir ; il ne refusera rien pour la détourner. Il écoute la voix de la nature ; mais il ne peut sacrifier la liberté de son peuple. Il voudroit concilier par un trait

traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils. Il est en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa premiere résolution. Artabaze revint, sans avoir pû réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, & sçachant de quelle importance il est dans les actions guerrieres de déliberer avec plusieurs, de décider avec peu, & d'exécuter avec promptitude, assembla les Chefs de son armée, & les écouta tous. Il se détermina enfin, & ne communiqua ses desseins qu'à Hystaspe & à Harpage.

Le jour suivant. Cyrus fit répandre dans l'armée ennemie, le bruit qu'il vouloit se retirer, & qu'il n'osoit combattre avec des forces inégales. Avant qu'il sortit du camp, il fit faire les sacrifices accoutumés, il versa du vin en libations, & tous les Chefs firent de même. Il donna pour mot à l'armée *Mythras Conducteur & Sauveur*, & monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre son rang. Les cuirasses de ses soldats étoient composées de lames de fer peintes de diverses couleurs, & semblables aux écailles de poissons ; leurs casques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc ;

blanc ; leurs carquois pendoient au-dessus de leurs boucliers tissus d'osier ; leurs dards étoient courts, leurs arcs longs, leurs fléches faites de cannes, & le cimeterre leur tomboit sur la cuisse droite. L'Etendart Royal étoit un aigle d'or avec les aîles éployées ; c'est le même que les Rois de Perse ont toujours conservé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avança dans les plaines de Pasagarde. Astyage se hâta de le joindre au lever de l'aurore. Soudain Cyrus fit ranger son armée en bataille à douze files de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs pussent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties pussent se soutenir, & se secourir sans confusion. Il choisit dans chacun de ses bataillons une troupe de soldats d'élite, dont il forme une phalange triangulaire à la maniere des Grecs. Il place ce corps de réserve hors des rangs derriere son armée, en lui commandant de ne pas avancer sans un ordre exprès de sa part.

La plaine étoit couverte de sable, & un vent de Nord souffloit avec violence. Cyrus se posta si avantageusement, en faisant faire un quart de conversion à son armée, que la poussiere en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes, & favorisoit par-là le stratagême qu'il méditoit. Harpage commandoit l'aîle droite, Hystaspe l'aîle gauche, Araspe étoit au centre, Cyrus se portoit par-tout. L'ar-

L'armée des Medes formoit plusieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien serrés, pour être plus impénetrables. Au front de l'armée étoient des chariots, avec de grandes faux tranchantes attachées aux essieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hystaspe d'étendre peu à peu leurs aîles, afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle, il entend un coup de tonnerre. Nous te suivons, grand Oromaze, s'écria-t-il, & sur le champ il commence l'Hymne du combat, auquel toute l'armée répond en jettant de grands cris, & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus se présente de front en ligne droite, afin de tromper Astyage. Mais le milieu marchant plus lentement, & les deux aîles plus vîte, elle s'étend ensuite, & prend la forme d'un croissant. Les Medes enfoncent les premiers rangs du centre, & avancent jusques aux derniers. Ils commencent déja à crier; *Victoire*. Cyrus fait avancer son corps de réserve, tandis qu'Harpage & Hystaspe environnent les ennemis de toutes parts, & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perses ouvre les rangs des Medes, & écarte leurs chariots. Cyrus monté sur un Coursier superbe & fougueux, vole de rang en rang; le feu de ses yeux anime les soldats, & la tranquillité de son visage les

les rassure. Dans l'ardeur du combat, actif, paisible & present à lui-même, il parle aux uns, encourage les autres, & retient chacun dans son poste. Les Medes enveloppés de tous côtés, sont attaqués par devant, par derriere, & par les flancs; les Perses les serrent, & les taillent en pieces; on n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent, & les gémissemens des mourans; des ruisseaux de sang inondent la plaine; le désespoir, la fureur & la cruauté répandent par-tout le carnage & la mort. Cyrus seul conserve l'humanité & la pitié genereuse. Astyage & Cyaxare ayant été faits prisonniers, il fit sonner la retraite, & cesser le combat.

Cyaxare enflammé de colere, & de toutes les passions qui saisissent une ame superbe déchûe de ses esperances, ne voulut point voir Cyrus. Il feignit d'être blessé, & fit demander permission de se faire conduire à Ecbatane. Cyrus y consentit.

Astyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perse, non comme vaincu, mais comme victorieux. N'étant plus assiégé par les mauvais conseils de son fils, il fit la paix, & la Perside fut déclarée à jamais un Royaume libre. Ce fut le premier service que Cyrus rendit à sa Patrie.

Le succès de cette guerre si contraire aux esperan-

perances de Sorane lui ouvrit enfin les yeux. Si l'évenement avoit répondu à ses desirs, il auroit continué sa perfidie. Mais sentant que ses desseins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus possible de les cacher, il frémit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit. Ne pouvant plus supporter cette vûe affreuse, il se livre à son désespoir, se tue lui-même, & laisse à toute la postérité un triste exemple des excès auxquels l'ambition sans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'est pas absolument corrompu.

Après sa mort, Cyrus apprit tout le détail de ses perfidies. Le Prince sans s'applaudir d'avoir pénetré par avance le caractere de ce Ministre, vit avec regret, & plaignit avec douleur la malheureuse condition de l'homme qui perd souvent tout le fruit de ses talens, & se précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déréglée, & d'une passion aveugle.

Aussi-tôt que la paix fut conclue, Astyage retourna dans ses Etats. Après son départ, Cyrus fit assembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyse : Les armes de mon pere ont affranchi la Perside de toute dépendance étrangére.

Maître

Maître d'une armée victorieuse, il pourroit détruire vos privileges, & régner avec une autorité absolue; mais il déteste ces maximes. Ce n'est que sous l'Empire d'Arimane que la force seule domine; les Princes sont les images du grand Oromaze, ils doivent imiter sa conduite; sa raison souveraine est la régle de toutes les volontés. Quelques sages & quelques justes que soient les Princes, ils sont toujours hommes; ils ont par conséquent des préjugés, & des passions; quand même ils en seroient exempts, ils ne peuvent pas tout voir, ni tout entendre; ils ont besoin de Conseillers fidéles pour les éclairer & les secourir. C'est ainsi que Cambyse veut gouverner. Il ne veut d'autorité que pour faire le bien; il veut un frein qui l'arrête, & qui l'empêche de faire le mal. Sénateurs, bannissez vos craintes; que vos défiances cessent; reconnoissez votre Roy; il vous conserve tous vos droits; aidez-le à rendre les Perses heureux; il veut régner sur des enfans libres, & non sur des esclaves.

A ces mots, l'admiration & la joye se répandirent dans toute l'assemblée. Les uns disoient : N'est-ce pas le Dieu Mythras qui est descendu lui-même de l'Empyrée, pour rénouveller le régne d'Oromaze? Les autres fondoient en larmes, sans pouvoir parler. Les Vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeu-

nes gens l'appelloient leur pere. Toute la Perside ne paroiſſoit plus qu'une même famille.

C'eſt ainſi que Cyrus évita tous les pieges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perſes. Il n'eut amais recours ni aux lâches artifices, ni à la baſſe diſſimulation, indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Paſagarde, Aſtyage mourut à Ecbatane, & laiſſa l'Empire à Cyaxare. Cambyſe prévoyant que l'eſprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bientôt de nouveaux troubles, réſolut de rechercher l'alliance des Aſſyriens. L'Empereur des Medes, & le Roy de Babylone, étoient depuis plus d'un ſiecle les deux grandes Puiſſances de l'Orient; ils travailloient ſans ceſſe à ſe détruire mutuellement, pour ſe rendre maîtres de l'Aſie.

Cambyſe qui connoiſſoit la capacité de ſon fils, lui propoſa d'aller lui-même à la Cour de Nabucodonoſor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & ſœur de Mandane; elle gouvernoit le Royaume pendant la frénéſie du Roy.

Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de ſa mere. Il fut charmé d'aller à Babylone, nonſeulement pour être utile à ſa Patrie, mais auſſi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris

par

par Zoroaſtre que les Oracles conténoient des prédictions de ſa grandeur future. Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roy Nabucodonoſor, dont le bruit s'étoit répandu par tout l'Orient. Après avoir rempli le Conſeil & le Sénat de ſujets fidelles, & capables de ſecourir Cambyſe, il quitta la Perſe, traverſa la Suſiane, & arriva bien tôt à Babylone.



LES VOYAGES DE CYRUS.

****

LIVRE HUITIE'ME.



ABYLONE siege de l'Empire des Rois d'Assyrie avoit été fondée par Semiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce Conquérant après avoir terminé de longues & de difficiles guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, s'appliqua à faire de sa Capitale une des merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste plaine arroée par l'Euphrate. Les canaux tirés de ce fleuve

ve rendoient la fertilité du terroir si grande, qu'il rapportoit autant au Roy que la moitié de son Empire (a)

Les murs de la Ville bâtis de larges briques, épais de cinquante coudées, & hauts de deux cens, formoient un quarré parfait, dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours regnoient de distance en distance le long de ces murs inaccessibles, & commandoient sur toute la campagne voisine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations. Cinquante grandes rues traversoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en se croisant plusieurs quarrés spacieux, qui renfermoient des Palais superbes, des Places magnifiques, & des Jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone. Un pont construit sur ce fleuve avec un art surprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrêmités de ce Pont se voyoient deux Palais, le vieux à l'Orient, & le nouveau à l'Occident. Près du vieux Palais étoit le Temple de Belus. Du centre de cet édifice sortoit une pyramide haute de six cens pieds, & composée de huit tours qui s'élevoient les unes sur les

(a) *Tout le détail que je vais faire est tiré d'Herodote, liv. 1. de Diod. de Sicile, liv. 2. de Quint. Curce, lib. 5. Voyez aussi Prideaux, Histoire des Juifs, tom. 1.*

les autres toujours en diminuant. Du sommet de cette Pyramide, les Babyloniens observoient le mouvement des astres. C'étoit leur principale étude, & c'est par-là qu'ils se sont rendus celebres chez les autres Nations.

De l'autre côté du Pont paroissoit le nouveau Palais qui avoit huit milles de tour. (a) Ses fameux Jardins entourés de larges terrasses, s'élevoient en Amphitheatre à la hauteur des murs de la Ville. La masse entiere étoit soutenue par plusieurs arcades, dont les voutes couvertes de grandes pierres, de roseaux enduits de bitume, de deux rangs de briques, & de plaques de plomb, rendoient le tout impénetrable à la pluye & à l'humidité. Là se voyoient des allées à perte de vûe, des bosquets, des gazons, des fleurs de toutes les especes, des canaux, des reservoirs, des aqueducs pour arroser & embellir ce lieu de délices, assemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plûtôt le createur de tant de prodiges, égal à Hercule par sa valeur, & superieur aux plus grands hommes par son génie, après des succès incroyables étoit tombé dans une espece de manie. Il se croyoit transformé en bête, & il en avoit la ferocité.

Cyrus ne fut pas plûtôt arrivé à Babylone, qu'il alla trouver la Reine Amytis. Cette Princesse

(a) *Soixantes stades.*

cesse étoit plongée depuis près de sept ans dans une tristesse profonde ; mais elle commençoit à moderer sa douleur, parce que les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville, lui avoient promis la guérison du Roy dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience ; les prodiges qu'elle avoit vûs operer par Daniel avoient attiré sa confiance.

Cyrus respecta l'affliction d'Amytis, & évita de lui parler du dessein principal de son voyage ; il sentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques ; il attendit la guérison du Roy sans l'esperer. Cependant il chercha à contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les moeurs des Israëlites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé visiter, & consoler les Juifs répandus par toute l'Assyrie. Amytis donna à Cyrus la connoissance d'un illustre Hebreu nommé Eleazar. Le Prince ayant sçu que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénésie du Roy comme une maladie naturelle, mais comme une punition divine, en demanda les causes à Eleazar.

Nabucodonosor, dit le sage Hebreu, séduit par les impies qui l'entouroient, parvint enfin à un tel excès d'irréligion, qu'il blasphêma contre le Très-Haut, & pour couronner son im-

piété, il fit de nos vases sacrés, & des richesses qu'il avoit rapportées de son expedition dans la Judée, une Statue d'or d'une grandeur démesurée. Il la fit élever, & consacrer dans la plaine de Dura, & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il fut averti par des songes divins, qu'il seroit puni de son idolatrie & de son orgueil, même dès cette vie. Un Hebreu nommé Daniel, homme celebre par sa science, par sa vertu, & par sa connoissance de l'avenir, lui expliqua ces songes, & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du Prophete firent d'abord quelque impression sur l'esprit du Roy ; mais entouré de prophanes qui méprisoient les Puissances Celestes, il negligea le songe divin, & se livra de nouveau à son impiété.

Un an après, tandis qu'il se promenoit dans ses Jardins, admirant la beauté de ses ouvrages, l'éclat de sa gloire, & la grandeur de son Empire, il oublie qu'il est homme, & devient idolatre de ses superbes imaginations. Une voix se fit entendre du Ciel, & prononça ces paroles. *Votre Royaume passera en d'autres mains. Vous serez chassé de la compagnie des hommes. Vous habiterez avec les animaux. Vous brouterez l'herbe comme une bête pendant sept années entieres, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Très-*

Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plaît.

Sur le champ Dieu le frappe, & lui ôte la raison. Il fut saisi d'une maladie frénetique, & tomba dans des accès de fureur. On essaïa en vain de l'enchaîner; il rompit tous ses fers, & s'entuit dans les montagnes comme un lion rugissant. Nul n'ose l'approcher sans courir risque d'être déchiré. Il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos, & des intervalles de raison; (*a*) il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bientôt sept ans qu'il est dans cet état, & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les Pays où je passe, *s'écria Cyrus en soupirant*, je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes. En Égypte Apriés se laisse immoler par son amitié aveugle pour un favori perfide. A Sparte deux jeunes Rois alloient perdre l'Etat sans la sagesse de Chilon. A Corinthe le sort funeste de Periandre & de sa famille laisse à toute la postérité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie. A Athenes Pisistrate est détrôné deux fois. A Samos Polycrate se laisse éblouir jusques à persécuter l'innocence. En Crete

(*a*) *Voyez Megast. & Abyden. cités par Joseph. Ant. l.* 10. *cap.* 11. *& par Euseb. Prep. Evang. lib.* 9. *cap.* 41.

te les successeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens. Ici Nabucodonosor attire la colere du Ciel par son impiété. Grand Oromaze! n'avez-vous donc donné des Rois aux Mortels que dans votre colere? La grandeur & la vertu sont-elles incompatibles?

Le matin du jour du Sabbat, Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où se tenoit le Roy de Babylone. Ils virent l'infortuné Prince descendre des montagnes, & se coucher sous des saules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le silence. Il étoit étendu sur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel; il poussoit de temps en temps des soupirs mêlés de larmes ameres. Au milieu de ses malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquoit que le Très-Haut en le punissant, ne l'avoit pas entierement abandonné. On n'osoit lui parler par respect, ni interrompre la douleur profonde où il sembloit être plongé.

Cyrus vivement frappé de la triste situation de ce grand Prince demeura immobile. On voyoit en lui toutes les marques d'une ame saisie de terreur & de compassion. Le Roy de Babylone l'observa, & lui dit sans le connoître. Le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raison pour me faire sentir que je ne la possede point

point en propre, qu'elle me vient d'ailleurs, qu'un Etre superieur me l'ôte, & me la rend quand il veut, & que celui qui la donne, est une intelligence souveraine qui tient la nature dans sa main, & qui peut l'arranger, ou la déranger comme il lui plaît.

Autrefois aveuglé par l'orgueil, & corrompu par la prosperité, je disois en moi-même, & à tous les faux amis qui m'environnoient. Nous sommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été. L'ame est une étincelle de feu qui s'éteindra lorsque notre corps sera réduit en cendres. Venez donc, jouissons des biens présens. Hâtons-nous d'épuiser tous les plaisirs. Enyvrons-nous des vins les plus exquis. Parfumons-nous d'huiles odoriferantes. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Que la force soit notre unique loi, & le plaisir la regle de toutes nos actions. Faisons tomber le juste dans nos piéges, parce qu'il nous deshonore par sa vertu. Interrogeons-le par les outrages & les tourmens, afin de voir s'il est sincere. (a) C'est ainsi que je blasphémois contre le Ciel. Voilà la source des malheurs qui m'accablent. Helas! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il se leve,

(a) *Voyez la sagesse, ch. 2*

leve, s'enfuit, & se cache dans la forêt voisine. Le discours de Nabucodonosor redoubla le respect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le desir qu'il avoit de s'instruire à fond de la Religion des Hebreux. Il vit souvent Eleazar, & entra peu à peu avec lui dans une liaison étroite. L'Eternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choisi pour la délivrance de son peuple, vouloit préparer ce Prince par les entretiens du sage Hebreu, à recevoir bien-tôt les instructions du Prophete Daniel.

Depuis la captivité des Juifs, les Docteurs Hebreux répandus dans les Nations s'étoient appliqués à l'étude des sciences prophanes, & cherchoient à concilier la *Religion* avec la *Philosophie*. Pour cet effet ils adoptoient ou abandonnoient le sens littéral des Livres sacrés, selon qu'il s'accordoit ou s'opposoit à leurs idées. Ils enseignoient que les traditions des Hebreux étoient souvent enveloppées d'allegories suivant l'usage des Orientaux, mais ils prétendoient les expliquer. C'est ce qui donna naissance depuis à la fameuse secte des *Allegoriques*.

Eleazar étoit du nombre de ces Philosophes. On le regardoit avec raison comme un des plus grands génies de son siecle; il étoit versé dans toutes les sciences des Chaldéens & des Egyptiens; il avoit eu plusieurs disputes avec les

Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus conforme à la raison.

Cyrus ayant entretenu plusieurs fois le sage Hebreu de tout ce qu'il avoit appris en Perse, en Egypte & en Grece sur les grandes révolutions arrivées dans l'univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des Philosophes Hebreux sur les *trois états du monde*.

(*a*) Nous n'adorons, *répondit Eleazar*, qu'un seul Dieu, infini, éternel, immense. Il s'est nommé *Celui qui est*, pour marquer qu'il existe par lui-même, & que tous les autres Etres n'existent que par lui. Riche de ses propres richesses, heureux par sa felicité suprême, il n'avoit pas besoin de produire d'autres substances pour accroître sa gloire, mais il a voulu par un noble & libre effort de sa volonté bienfaisante créer plusieurs ordres d'intelligences pour les rendre heureuses.

L'homme forme d'abord l'idée de son ouvrage avant que de l'exécuter; mais l'*Eternel* conçoit, produit, & arrange tout par le même acte sans travail & sans succession. Il *pense*, & tout d'un coup se presentent devant lui toutes les manieres par lesquelles il peut se peindre au dehors. Un monde d'idées se forme dans l'entendement divin. Il *veut*, & soudain des Etres

(*a*) *Voyez la Mythologie des Rabbins dans le Discours, à la fin.*

Etres réels semblables à ses idées remplissent son immensité. La vaste nature est produite, distincte & separée de l'essence divine.

Le Createur s'est dépeint en deux façons, par de simples *Tableaux*, & par des *Images vivantes*. De-là deux sortes de creatures essentiellement distinguées, la nature materielle, & la nature intelligente. L'une ne fait que representer quelques perfections de son original; l'autre le connoît, & en jouit. C'est ainsi qu'il y a une infinité de spheres remplies d'Intelligences qui les habitent.

Tantôt ces Esprits s'abîment dans leur origine, pour en adorer les beautés toujours nouvelles; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ses ouvrages; c'est leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'essence divine. Leur nature foible & finie demande qu'ils se voilent de temps en temps les yeux. Voilà pourquoi la nature materielle fut produite; c'étoit pour le délassement des Intelligences.

Deux sortes d'Esprits perdirent ce bonheur par leur infidelité. Les uns appellés *Cherubims* étoient d'un ordre superieur; ce sont à present les Esprits infernaux. Les autres appellés *Ischims* étoient d'une nature moins parfaite; ce sont les ames qui habitent actuellement les corps mortels.

Le

Le Chef des Cherubins approchoit plus près du trône que les autres Esprits. Comblé des dons les plus éminens du Très-Haut, il perdit sa sagesse par le vain amour de lui-même. Enyvré de sa propre beauté, il se regarda, & s'éblouit par l'éclat de sa lumiere, il s'enorgueillit d'abord, se révolta ensuite, & entraîna dans sa rebellion la plûpart des génies de son ordre.

Les *Ischims* s'attacherent trop aux objets materiels; ils oublierent dans la jouissance des plaisirs créés la souveraine felicité des Esprits. Les premiers s'éleverent trop par *vanité*; les autres s'abaisserent trop par *volupté*.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux; la sphère des Cherubins devint un cahos ténébreux où ces Intelligences malheureuses déplorent sans consolation la felicité qu'elles ont perdue.

Les Ischims moins coupables, parce qu'ils n'avoient péché que par foiblesse, furent condamnés par le Tout-puissant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombassent dans une espece de léthargie, pour oublier leur ancien état.

La terre qu'ils habitoient, changea de forme; elle ne fut plus un lieu de délices, mais un exil pénible, où le combat continuel des élemens assujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le sens caché du grand Législateur des Hé-

Hébreux, quand il parle du Paradis terrestre, & de la chûte de nos premiers Peres. Adam ne représente pas un seul homme, mais toute l'espèce humaine. Chaque nation a ses allégories, nous avons aussi les nôtres. Ceux qui s'arrêtent à la lettre, en sont blessés, & trouvent dans nos livres des expressions qui paroissent trop humaniser la Divinité; mais le vrai Sage en pénetre le sens profond, & y découvre les mysteres de la plus haute sagesse.

Les ames détachées de leur origine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe. L'ordre de la génération, les besoins mutuels, & l'amour propre, devinrent ici bas les seuls liens de notre société passagere, & prirent la place de la justice, de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réunissent les Esprits celestes.

Il arriva plusieurs autres changemens dans ce séjour mortel, changemens conformes à l'état des ames qui souffrent, qui méritent de souffrir, & qui doivent être guéries par leurs souffrances.

Enfin le grand Prophete que nous appellons *le Messie*, viendra rétablir l'ordre dans l'univers. C'est lui qui est le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligences. Il est le premier né de toutes les créatures; la divinité s'est unie à lui d'une maniere intime dès le commencement des temps; c'est lui qui venoit entretenir nos premiers peres sous une forme humaine; c'est

lui

lui qui apparut sur la montagne sainte à notre Législateur; c'est lui qui a parlé aux Prophetes sous une figure visible ; c'est lui qu'on appelle par-tout *le Désiré des Nations*, parce qu'il leur a été connu quoiqu'imparfaitement par une tradition antique dont elles ignorent l'origine ; c'est lui enfin qui viendra triomphant sur les nues pour rétablir l'univers dans sa splendeur & sa félicité primitive.

Voilà le plan general de la Providence. Le fondement de toute la Loi, & de toutes les Propheties, est l'idée d'une *nature pure* dès son origine, d'une *nature corrompue* par le péché, & d'une *nature* qui doit être *renouvellée* un jour. Ces trois grandes vérités nous sont dépeintes dans nos Livres sacrés sous plusieurs images différentes. La captivité des Israelites dans l'Egypte, leur voyage par le désert, & leur arrivée dans la terre de promission, nous représentent la chûte des ames, les peines qu'elles souffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie celeste.

Cyrus transporté, & presque hors de lui, n'osoit interrompre le Philosophe. Voyant enfin qu'il ne parloit plus, Vous me donnez, *lui dit-il*, une plus haute idée de la Nature divine que les Philosophes des autres Nations. Ils ne m'avoient représenté le premier Principe que comme une souveraine Intelligence qui a dé-

brouillé

brouillé le cahos d'une matiere éternelle: Mais vous m'apprenez que *Celui qui est*, a non seulement arrangé cette matiere, mais qu'il l'a produite, qu'il lui a donné l'*être* comme le *mouvement*, & qu'il a rempli son immensité de nouvelles *substances* aussi-bien que de nouvelles *formes*. Vous ne me faites voir dans l'univers qu'une seule Divinité suprême, qui donne l'existence, la raison, & la vie à tous les Etres. Voilà le Dieu d'Israel si supérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je vois de plus que votre Theologie est parfaitement conforme à la doctrine des Perses, des Egyptiens, & des Grecs sur les trois états du monde.

Zoroastre instruit des sciences des Gymnosophistes, m'a parlé du premier Empire d'*Oromaze* avant la revolte d'*Arimane*, comme d'un état où les esprits étoient heureux & parfaits. En Egypte la Religion d'Hermès nous représente le régne d'*Osiris*, avant que le monstre *Typhon* eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de passions. Orphée a chanté le Siecle d'or, comme un état de simplicité & d'innocence. Chaque Nation forme une idée de ce monde primitif selon son génie. Les Mages tous Astronomes l'ont placé dans les astres; les Egyptiens tous Philosophes en ont fait une République de Sages; les Grecs qui

aiment les images champêtres, l'ont dépeint comme un séjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sybilles ont annoncé l'avenement d'un Heros qui doit descendre du Ciel pour ramener Astrée sur la terre; les Perses l'appellent *Mythras*, les Egyptiens *Orus*, les Grecs *Jupiter* Conducteur & Sauveur. Ils different, il est vrai, dans leurs peintures; mais tous conviennent des mêmes vérités. Tous sentent que l'homme n'est plus ce qu'il étoit, & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite. Le mal a commencé, le mal finira. Dieu ne peut pas souffrir une tache éternelle dans son ouvrage. Voilà le triomphe de la lumiere sur les ténebres; Voilà le tems fixé par le destin, pour la destruction totale de *Typhon*, d'*Arimane* & du *Pluton infernal*: Voilà le periode prescrit dans toutes les Religions pour rétablir le Régne d'*Oromaze*, d'*Osiris*, & de *Saturne*.

Cependant, *continua Cyrus*, il se presente ici une grande difficulté que nul Philosophe n'a pû me résoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pû arriver sous le gouvernement d'un Dieu bon, sage, & puissant. S'il est sage, il a dû le prévoir; s'il est puissant, il a pû l'empêcher; s'il est bon, il a dû le prévenir. Montrez-moi de quoi justifier la Sagesse éternelle. Pourquoi Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capa-

capables du mal ? Pourquoi leur a-t-il fait un don si funeste ?

La liberté, *répond Eleazar*, est une suite nécessaire de notre nature raisonnable. Etre libre, c'est pouvoir choisir ; choisir, c'est préférer. Tout Etre capable de raisonner & de comparer, peut préférer & par conséquent choisir. Voilà la différence essentielle entre les corps & les esprits. Les uns sont transportés nécessairement par-tout où la force mouvante les pousse ; les autres ne se laissent mouvoir que par la raison qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous donner l'intelligence, sans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*, nous empêcher d'abuser de notre liberté, en nous découvrant la Vérité avec une évidence si parfaite, qu'il nous eût été impossible de nous méprendre ? Quand le Bien suprême se montre avec son attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté. Il fait disparoître tout autre bien, comme le grand jour dissipe les ombres de la nuit.

La lumiere la plus pure, *réplique Eleazar*, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir. Or toute intelligence finie peut détourner ses yeux de la Vérité. Je vous ai déja dit que les esprits ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'Essence divine ; ils sont de tems

en

en tems obligés de ſe voiler les yeux. C'eſt alors que l'amour propre peut les ſéduire, & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir, & les diſtraire du Bien véritable. L'amour de nous mêmes eſt inſéparable de notre nature. Dieu en s'aimant, aime eſſentiellement l'ordre parce qu'il eſt l'ordre lui-même; mais la créature peut s'aimer ſans aimer l'ordre; par-là tout eſprit créé eſt néceſſairement & eſſentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des intelligences faillibles, c'eſt demander pourquoi il les a fait finies, c'eſt demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux auſſi parfaits que lui-même, c'eſt vouloir l'impoſſible.

Dieu ne peut-il pas, *dit enfin Cyrus*, employer ſa toute puiſſance pour forcer des intelligences libres à voir & à goûter la Vérité?

Sous l'Empire de Dieu même, *répond Eleazar*, le *deſpotiſme* & la *liberté*, ſont incompatibles. Le goût, la volonté & l'amour, ne ſe forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & ſur la terre; mais il ne veut pas employer ſa puiſſance abſolue, pour détruire la nature libre des intelligences: s'il le faiſoit, elles n'agiroient plus par choix, mais par force; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas. Or Dieu veut être aimé; voilà le ſeul culte digne de lui. Il ne le demande pas pour

ſon

ſon propre avantage, mais pour le bien de ſes créatures. Il veut qu'elles ſoient heureuſes, & qu'elles contribuent à leur bonheur; qu'elles ſoient heureuſes par amour, & par un amour de pur choix; c'eſt ainſi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre, *dit Cyrus*. Le mal moral ne vient point de l'Etre ſouverainement bon, ſage & puiſſant, qui ne peut pas manquer à ſa créature, mais de la foibleſſe inſéparable de notre nature bornée, qui peut ſe tromper & s'égarer. Expliquez-moi à préſent quelle eſt la cauſe du mal phyſique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pû ramener à l'ordre ſes créatures criminelles, ſans les faire ſouffrir? Un bon pere auroit tort de ſe ſervir de punitions, s'il pouvoit gagner ſes énfans par la douceur.

Je vous ai déja dit, *répondit Eleazar*, que nous ſommes capables d'un double bonheur. Si Dieu nous continuoit après notre revolte, la pleine jouiſſance des plaiſirs créés, nous n'aſpirerions plus à l'union avec le Créateur; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, ſans chercher la ſuprême beatitude de notre nature. Le ſeul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le déſordre, eſt de leur faire ſentir pour un temps les funeſtes ſuites de leur égarement. Dieu doit à ſa juſtice la punition

nition des coupables, pour ne pas autoriser le crime ; mais il la doit aussi à sa bonté, pour corriger les criminels. *Le mal physique* est nécessaire pour guerir *le mal moral*, & *la souffrance* est l'unique remede *du peché*.

Je vous comprens, *dit Cyrus*. Dieu ne pouvoit pas priver les esprits de liberté sans les priver d'intelligence, ni les empêcher d'être infaillibles sans les rendre infinis, ni les rétablir après leur chûte que par des peines expiatrices sans blesser sa justice & sa bonté. Exempt de toutes sortes de passions, il n'a ni colere ni vengeance. Il ne châtie que pour corriger. Il ne punit que pour guérir.

Oui, *répond Eleazar*, tous souffriront plus ou moins, selon qu'ils se sont plus ou moins égarés. Ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance & en bonheur. Ceux qui tarderont à revenir de l'égarement, seront toûjours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des esprits à leur premier Principe ressemble au mouvement des corps vers leur centre ; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la Sagesse éternelle ; voilà la loi immuable de la Justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la revolte, sans exposer tous

les Etres finis & faillibles à troubler l'harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parce que nous sommes finis & mortels. Elevons nous au dessus de ce lieu d'exil. Parcourons toutes les régions celestes. Nous ne verrons le désordre & le mal que dans le coin de l'Univers. La terre n'est qu'un atome en comparaison *de l'immensité*. Tous les siecles ne sont qu'un moment par rapport *à l'éternité*. Ces deux *infiniment petits* disparoîtront un jour. Encore un moment, & le mal ne sera plus. Mais notre esprit borné & notre amour propre nous grossissent les objets, & nous font regarder comme grand ce point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà, *continua Eleasar*, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer, pour rendre intelligibles les voyes de Dieu. C'est ainsi que nous confondons la raison par la raison même. C'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des nations qui blasphement contre la Sagesse souveraine, à cause des maux & des crimes que nous voions ici-bas. Au reste, notre Religion ne consiste pas dans ces speculations. Elle est moins un systeme philosophique qu'un établissement surnaturel. Daniel vous en instruira. Il est aujourd'hui le Prophete du Très-Haut. L'Eter-

nel

nel lui montre quelquefois l'avenir comme présent, & lui prête sa puissance pour opérer des prodiges. Il doit revenir bientôt à Babylone. Il vous fera voir les oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous.

C'est ainsi qu'Eleazar instruisit Cyrus. Le Philosophe Hébreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mysteres impénetrables de la sagesse divine. Ce qu'il y avoit de défectueux dans ses opinions, fut bientôt redressé par les instructions plus simples & plus sublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophetes pour la délivrance de Nabucodonosor. Sa frénésie cessa & la raison lui fut renduë. Avant que de rentrer dans sa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Israël dans le même lieu où il avoit fait éclater son impiété.

Il ordonna à Daniel d'assembler les Princes, les Magistrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuse Statue d'or. Revêtu de sa Robe Imperiale, il monte sur une éminence, d'où il

pouvoit être vû de tout le peuple. Il n'avoit plus rien de feroce, ni de sauvage. Malgré l'état affreux où l'avoient réduit ses souffrances, on découvroit sur son visage un air tranquille & majestueux. Il se tourne vers l'Orient, il ôte son Diadême, & se prosterne le visage contre terre. Aprés avoir adoré l'Eternel pendant quelque tems dans un profond silence, il se leve, & parle ainsi. Peuples assemblés de toutes les nations, c'est ici que vous avez vû autrefois les marques éclatantes de mon orgueil insensé. C'est ici que je voulus usurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains. Pour punir cet excês d'irreligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant sept années entieres. Les tems sont accomplis. J'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puissance du Dieu d'Israël, le sens & l'esprit me sont rendus. *Votre Dieu*, continua-t-il en se tournant vers Daniel, *est veritablement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois. Tous les habitans de l'Univers sont devant lui comme un néant. Il fait tout ce qu'il lui plait dans le Ciel & sur la terre. Sa sagesse égale sa puissance, & toutes ses voyes sont pleines de justice. Il humilie les superbes quand il veut, & releve ceux qu'il avoit humiliés. Apprenez, Princes, apprenez, peu-*

ples

ples, apprenez tous, à rendre hommage à sa grandeur & à sa gloire.

A ces mots, l'assemblée poussa des cris de joye, & remplit l'air d'acclamations en l'honneur du Dieu d'Israël. Nabucodonosor fut reconduit avec pompe à sa Capitale, & reprit le Gouvernement de son Royaume. Il éleva Daniel aux plus grandes dignités, & les Juifs furent honorés des premieres charges dans toutes les Provinces de son Empire.

Peu de jours après, Amytis presenta Cyrus à Nabucodonosor. Le Roi des Assyriens reçût le jeune Prince avec tendresse, & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le Conseil du Roi, représentèrent vivement qu'il seroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat avoient été tres-diminuées par les troubles survenus pendant la maladie du Roi; que la politique demandoit que l'on fomentât les discordes des Medes & des Perses, afin que ces deux ennemis pussent s'affoiblir mutuellement; & qu'enfin le Roi pourroit profiter de leur division pour étendre ses conquêtes.

Nabucodonosor revenu de ces fausses maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne se livra point aux projets ambitieux de ses Ministres. Cyrus profita de ces dispositions pour fai-

faire connoître au Roi les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse. Il fit sentir à Nabucodonosor que les Medes étoient les seuls rivaux de sa puissance en Orient ; qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les Perses, mais plûtôt de s'en faire des amis qui serviroient de barriere à son Empire contre les entreprises de Cyaxare : & qu'enfin la Perside par sa situation étoit un pays tres-propre à faire passer les Babyloniens dans la Medie, en cas que ce Prince ambitieux voulut les attaquer.

Le Prince de Perse parla dans les Assemblées publiques & particulieres avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois, tant de candeur & de bonne foi ; il ménagea les Grands avec tant de délicatesse & de prudence, qu'il gagna tous les esprits. L'alliance fut jurée d'une maniere solemnelle, & Nabucodonosor y demeura fidele tout le reste de sa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres sacrés des Juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future, entretenoit tous les jours Daniel. Le Prophete de son côté ne cherchoit qu'à instruire le jeune Prince de la Religion des Hébreux. Daniel ouvrit enfin les livres d'Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre

nom, cent cinquante ans avant sa naissance, comme un Prince que Dieu destinoit à être le Conquerant de l'Asie, & le libérateur de son peuple.

Cyrus fut saisi d'étonnement & de respect; en voiant une prédiction si claire & si circonstanciée, chose inconnue chez les autres peuples, où les Oracles sont toûjours obscurs & équivoques.

Eleazar, *dit-il au Prophete*, m'a déja montré que les grands principes de votre Théologie sur les trois états du monde, s'accordent avec ceux des autres nations. Il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvée chez les autres Philosophes. Il a levé toutes mes difficultés sur l'origine du mal par la nature libre des esprits. Il ferme la bouche à l'impieté par ses raisonnemens sublimes sur la *préexistence* des ames, sur leur chûte volontaire, & sur leur *réparation* finale. Mais il ne m'a point parlé de l'établissement surnaturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes questions. Votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sûr? Votre Législateur étoit-il un simple Philosophe, ou un homme divin?

Je sçai, *répond Daniel*, tous les efforts qu'on

faits nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des Sages de la terre ; mais ils s'égarent & se perdent dans une foule d'opinions incertaines. Il y a toûjours quelque endroit par où la verité leur échappe. Nos pensées sont foibles, & nos conjectures trompeuses ; le corps appesantit l'ame, & cette demeure terrestre abbat l'esprit qui veut s'élever trop haut.

Le désir de tout pénetrer, de tout expliquer, & de tout ajuster à nos idées imparfaites, est la plus dangereuse maladie de l'esprit humain. Le plus sublime effort de notre foible raison, est de se taire devant la raison souveraine. Laissons à Dieu le soin de justifier un jour les voyes incompréhensibles de sa Providence. Notre orgueil & notre impatience ont que nous ne voulons pas attendre ce dénouement. Nous voulons devancer la lumiere, & nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les spéculations subtiles des Philosophes. Je veux vous parler un langage plus simple & plus certain. Je ne vous proposerai que des faits palpables, dont les yeux, les oreilles & tous les sens de l'homme sont juges.

Vous avez appris par la doctrine universelle de toutes les nations, que la nature humaine est déchûe de la pureté de son origine. En cessant d'être juste, elle cessa d'être immortelle

les

les souffrances succédérent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire soupirer sans cesse après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont suivi cette chûte, la Religion n'étoit point écrite. Sa morale se trouvoit dans la raison même, & la tradition des Anciens transmettoit à la posterité la connoissance des Mysteres. Il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parce que les mortels vivoient plusieurs siecles.

Les connoissances sublimes de ces premiers hommes n'aiant servi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la seule famille de Noé, afin d'arrêter le cours de l'impiété, & la multiplication des vices. Les cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux sortirent des abîmes, & produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les Nations. La premiere constitution de l'Univers changée d'abord par la chûte de l'homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation; les sucs de la terre furent alterés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur premiere force, l'air chargé d'une humidité excessive fortifia les principes de la corruption, & la vie des hommes fut abrégée.

Les décendans de Noé s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bientôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & se livrerent à toutes sortes de crimes.

Ce fut alors que l'Eternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la Religion, de la morale, & de toutes les verités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination, les passions, & les vains raisonnemens des hommes.

Abraham mérita par sa foi & par son obéïssance d'être le Chef & le pere de ce peuple heureux. Dieu lui promit que sa posterité seroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle posséderoit un jour la terre de Chanaan, & que le désiré des Nations en naîtroit dans la plenitude des temps.

La famille naissante de ce Patriarche, foible dans ses commencemens, décend en Egypte, s'y accroît & devient esclave. Epurée pendant quatre siecles par toutes sortes de malheurs, Dieu suscite enfin Moïse pour la délivrer.

Le Très-Haut après avoir éclairé notre Libérateur par les lumieres les plus pures, lui prête sa toute-puissance pour prouver sa mission divine par les merveilles les plus éclatantes; la nature entiere est changée & dérangée à tout moment.

Le

Le ſuperbe Roi d'Egypte refuſe d'obéir aux ordres du Tout-Puiſſant. Moyſe remplit ſa Cour de ſignes effrayans de la vengeance celeſte ; les rivieres ſe changent en fleuves de ſang ; une foule d'inſectes venimeux porte les maladies & la mort ſur les plantes, les animaux & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluye de grêle répand par tout ſes exhalaiſons peſtiférées ; une obſcurité profonde qui ſuccede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumieres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une ſeule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu ſort enfin de ſon exil, Pharaon le pourſuit avec une armée formidable, une colonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moyſe parle, la mer ſe ſépare en deux, nos Peres la traverſent à pied ſec, & ſoudain les vagues impétueuſes ſe réuniſſent avec fureur pour abîmer la nation infidelle.

Les Iſraélites errent pendant quarante ans dans le deſert, où ils éprouvent la faim, la ſoif, l'intemperie des Elemens. Ils murmurent contre Dieu. Moïſe parle de nouveau. Une nourriture miraculeuſe décend du Ciel ; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive ; la terre s'entr'ouvre, & engloutit

ceux qui refusent de croire, sans voir l'accomplissement des promesses.

C'est dans ce désert affreux que Dieu publie lui-même sa Loi sainte, & qu'il dicte tous les rites & les statuts de notre Religion. Il appelle notre conducteur sur le sommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre sa voix au milieu des tonnerres & des éclairs ; il déploie son pouvoir redoutable pour frapper des esprits moins sensibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclate pas avec moins de majesté que sa puissance. Celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir veut habiter d'une maniere sensible parmi les enfans d'Israel, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par son ordre ; l'Arche d'Alliance est construite ; l'Autel est sanctifié par la présence de la gloire du Très-Haut ; les rayons d'une lumiere celeste environnent le Tabernacle, & du milieu des Chérubins le Seigneur gouverne son peuple, & lui fait connoître à tout moment ses volontés.

Moïse écrit par l'ordre de Dieu même notre Loi, & notre histoire, preuves éternelles de la bonté souveraine, & de notre ingratitude, & il met ce Livre peu avant sa mort entre les mains de tout le peuple. Il falloit le

con-

consulter à chaque instant pour connoître non seulement la Religion, mais aussi les Loix politiques. Chaque Hébreu est obligé de le lire une fois par an, & de le transcrire au moins une fois pendant sa vie. On ne pouvoit altérer, ni corrompre ces Annales sacrées, sans que l'imposture fût découverte & punie comme un attentat contre l'autorité civile.

Moyse meurt, nos Peres sortent du désert. La nature obéit à la voix de Josué notre nouveau Conducteur, les fleuves remontent vers leur source, le soleil suspend son cours, les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche, les Idoles se brisent à son aspect, les Nations les plus belliqueuses sont dispersées devant les armes triomphantes des Hebreux, qui se rendent enfin maîtres de la Terre promise.

A peine ce Peuple ingrat & leger est-il établi dans ce pays de délices, qu'il s'ennuye de l'Empire de Dieu, & veut être gouververné comme les autres Nations. L'Eternel lui accorde un Roi dans sa colere. Le premier de nos Monarques est rejetté pour sa désobéïssance. David regne selon le cœur de Dieu, il étend ses conquêtes, & le Trône est affermi dans sa Maison. Mais il n'est permis qu'à Salomon son fils, le plus sage & le plus

plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple superbe à Jerusalem. Le Dieu de paix fixe son séjour sur la montagne de Sion; le miracle de l'Arche se perpetue; la Majesté divine remplit le lieu saint, & du sanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeller à tout moment la memoire de tant de prodiges, & pour en démontrer la verité à tous les siécles futurs, Moïse, Josué, nos Juges & nos Monarques, établissent des Fêtes solemnelles & des Céremonies augustes. Une Nation entiere concourt hautement, universellement, successivement, à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de géneration en géneration.

Tandis que les Israëlites demeurent fideles, le Dieu des armées les protege & les rend invincibles selon ses promesses. Mais aussi-tôt qu'ils se laissent corrompre, il les livre en proye à leurs ennemis. Il les châtie cependant en pere, sans les abandonner entierement. Dans chaque siecle il suscite des Prophetes qui nous menacent, nous éclairent, & nous corrigent. Ces Sages séparés de tous les plaisirs terrestres s'unissent à la verité suprême. Les yeux de l'ame fermés depuis l'origine du mal s'ouvrent dans ces hommes divins, pour penétrer dans

les

les conseils de la Providence, & pour en connoître les secrets.

Les Jugemens de Dieu éclattent plusieurs fois sur les Hébreux indociles, & plusieurs fois la Nation choisie ramenée par les Prophetes, reconnoît le Dieu de ses peres. Elle cede enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliser la Divinité, & de se former un Dieu semblable à leurs passions. Le Très-Haut fidele dans ses ménaces comme dans ses promesses, nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor, nous errons, captifs & éplorés sur les rives de l'Euphrate. Dieu s'étant servi de ce Conquerant pour accomplir ses desseins éternels, l'a humilié & terrassé dans sa colere. Vous avez vû sa punition & sa délivrance. Cependant la mesure de la justice divine n'est pas encore remplie sur la race d'Abraham. C'est vous, ô Cyrus, qui étes destiné par le Tout-Puissant pour être son liberateur. Jerusalem se repeuplera, la Maison du Seigneur sera rebâtie, & la gloire de ce nouveau Temple qui doit être honoré un jour par la présence du Messie, surpassera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel est donc, *dit alors Cyrus*, le dessein de cette Loi, dictée par Dieu même avec tant de pompe, conservée par vos Peres avec

de soins, & renouvellée par vos Prophetes au milieu de tant de prodiges? En quoi differe-t-elle de la Religion des autres Peuples?

Le dessein de la Loi & des Prophetes, *reprit Daniel*, de nos cérémonies, de notre culte, de nos sacrifices, est de montrer que toutes les créatures étoient pures dès leur origine; que tous les hommes naissent à present malades, corrompus, ignorans jusqu'à ne pas connoître leur maladie; que la nature humaine ne peut être rétablie dans sa perfection que par l'avenement du Messie.

Ces trois idées dont les traces se remarquent dans toutes les Religions, ont été transmises de siecle en siecle depuis le déluge jusqu'à nous. Noé les enseigna à ses enfans, dont la posterité les répandit par toute la terre. Mais en passant de bouche en bouche, elles ont été altérées & obscurcies par l'imagination des Poëtes, par la superstition des Prêtres, & par le génie different de chaque peuple. On en voit des vestiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parce qu'Abraham a été celebre dans l'Asie, & que le Peuple de Dieu a été long-tems captif sur les bords du Nil. Mais ces verités antiques n'ont été conservées pures & sans mêlange que dans les Oracles écrits par notre Législateur, par nos Historiens & par nos Prophêtes.

Ce

Ce n'eſt pas tout, il y a un myſtere propre à notre Religion ſeule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, ſi vous n'étiez pas l'*Oint* du *Tres-Haut*, & ſon ſerviteur choiſi pour la délivrance de ſon peuple.

Les Prophéties annoncent deux avenemens du Meſſie, l'un dans la ſouffrance, l'autre dans la gloire. LE GRAND EMMANUEL paroîtra ſur la terre dans un état d'*abaiſſement*, pluſieurs ſiecles avant que de paroître ſur les nues dans l'éclat de ſon *triomphe*. Il expiera le crime par ſon ſacrifice, avant que de rétablir l'Univers dans ſa premiere ſplendeur.

Dieu n'a pas beſoin d'une victime ſanglante pour appaiſer ſa colere; mais il bleſſeroit ſa juſtice divine, s'il pardonnoit au Criminel ſans montrer ſon horreur pour le crime. C'eſt pour concilier la juſtice divine avec ſa clemence que le Meſſie viendra. L'HOMME DIEU décendra ſur la terre pour faire voir par ſes ſouffrances l'oppoſition infinie de l'Eternel au renverſement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera la joye des Anges, & la conſolation des Juſtes. Toutes les Puiſſances Celeſtes ſeront préſentes à ce Myſtere, & en adoreront la profondeur: les mortels n'en verront que l'écorce & le dehors.

Les Hebreux qui n'attendent qu'un Meſ-

ſie

ſe triomphant ne comprendront point ce premier avenement, les faux Sages de toutes les Nations qui ne jugent que par les apparences, blaſphemeront contre ce qu'ils ignorent. Les Juſtes mêmes ne verront pendant cette vie que comme dans un énigme, la beauté, l'étendue & la neceſſité de ce grand Sacrifice.

Enfin le Meſſie viendra dans ſa gloire pour renouveller la face de l'Univers. Alors tous les eſprits du ciel, de la terre & des enfers fléchiront le genou devant lui, alors les Propheties s'accompliront dans toute leur plénitude.

Le Prince de Perſe ébranlé par la force du diſcours de Daniel balançoit en lui-même. Il ſentoit que toutes les lumieres de Zoroaſtre, d'Hermes, d'Orphée, de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hebreux. Il n'avoit rencontré dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Grece, & chez les autres Peuples, que des opinions obſcures, incertaines & vagues. Il trouvoit chez les Juifs des Livres, des Propheties, des Prodiges, dont on ne pouvoit conteſter l'autorité. Cependant il ne voioit la verité qu'à travers un nuage, ſon eſprit étoit éclairé, mais ſon cœur n'étoit pas encore touché, il attendoit l'accompliſſement des prédictions d'Iſaïe. Daniel connut les différens

férens mouvemens, qui l'agitoient, & lui dit.

O Cyrus, la Religion n'eſt pas un ſyſtême d'opinions Philoſophiques, ni une hiſtoire merveilleuſe d'évenemens ſurnaturels, mais une ſcience de ſentiment que Dieu ne revele qu'aux ames pures. Il faut qu'une Puiſſance ſuperieure à l'homme décende en vous, s'en empare, & vous enleve à vous-même. Alors vous ſentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à preſent par les foibles lumieres de l'eſprit. Ce temps n'eſt pas encore venu, mais il viendra un jour. (a) En attendant ce moment heureux, qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que le Dieu d'Iſraël vous aime, & qu'il accomplira par vous toutes ſes volontés. Hâtez-vous de juſtifier ſes Oracles, & retournez promptement en Perſe où votre preſence eſt néceſſaire.

Le jeune Héros quitta bien-tôt Babylone, l'année ſuivante, Nabucodonoſor mourut, & ſes ſucceſſeurs violerent l'alliance jurée entre les Aſſyriens & les Perſes.

Cyrus employa vingt années entieres à faire la guerre aux Aſſyriens & aux Alliés. Il conquit d'abord les Lydiens, ſoumit les peuples de l'Aſie mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Armenie & l'Hyrcanie, & marcha en-

(a) *Vid. Theodoret. de fide.*

ensuite vers la haute Asie. Après l'avoir réduite sous sa puissance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la seule Ville qui lui résistoit.

Les differens Peuples de l'Orient voiant sa modération au milieu des triomphes, s'empressérent à se soûmettre à sa domination. Il s'attira tous les cœurs par son humanité, & fit plus de conquêtes par sa douceur que par ses armes. Toûjours invincible & toûjours génereux, il ne subjugua les Nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais son autorité que pour faire fleurir la justice & les bonnes loix.

La prise de Babylone le rendit enfin maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus jusqu'à la Grece, & depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrémités de l'Egypte. Voiant alors l'entier accomplissement des Oracles d'Isaïë, son cœur fut pénetré des verités que Daniel lui avoit enseignées, tous les nuages se dissipérent, il reconnut haûtement le Dieu d'Israël, & délivra les Hébreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de son vaste Empire.

Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la Terre, & m'a commandé de lui bâtir une Maison dans la Ville de Jerusalem qui est en Judée. O vous qui êtes son Peuple, que votre Dieu soit avec vous! Allez à Jerusalem, & rébâtissez la Maison du Seigneur Dieu d'Israël. Lui seul est Dieu.

FIN



DISCOURS
SUR
LA MYTHOLOGIE.



MON premier dessein avoit été d'insérer dans mon Livre des Notes détachées. Mais comme la lecture de ces remarques critiques détourne l'attention, de l'histoire principale, j'ai crû devoir les réunir dans un discours suivi, que je divise en deux parties.

Dans la premiere, je montrerai que les Philosophes de tous les temps, & de tous les païs, ont

cu l'idée d'une Divinité ſuprême, *diſtincte & ſéparée de la matiere.* La ſeconde ſervira à faire voir que les veſtiges des principaux dogmes de la Religion revelée, ſur les *trois états du monde*, ſe rencontrent dans la Théologie de toutes les Nations.

PRE-



PREMIERE PARTIE.

De la Théologie des Payens.

JE commence d'abord par les Mages ou les Philoſophes Perſans. Selon le témoignage d'Herodote, (*a*) les anciens Perſes n'avoient ni ſtatues, ni temples, ni autels. „ Ils „ appellent folie, dit cet Auteur, „ de croire comme les Grecs, que „ les Dieux ont une figure, & une „ origine humaine. Ils montent „ ſur les plus hautes montagnes „ pour ſacrifier. Il n'y a chez eux „ ni libations, ni muſique, ni of- „ frandes. Celui qui fait le ſacri- „ fice, mene la victime dans un „ lieu pur, & invoque le Dieu au- quel

(*a*) *Herod. Clio. lib.* 1. *p.* 56. § 131. *Edit. Francof.* 1608.

„ quel il veut ſacrifier, ayant la
„ tiare couronnée de myrthe. Il
„ n'eſt pas permis au ſacrificateur
„ de prier pour lui en particulier ;
„ mais il doit avoir pour objet le
„ bien de toute la nation, & il ſe
„ trouve ainſi compris avec tous
„ les autres.

Strabon rend le même témoignage aux anciens Perſes. (*a*) „ Ils n'érigeoient ni ſtatues, ni autels,
„ dit cet Hiſtorien. Ils ſacrifioient
„ dans un lieu pur, & fort élevé,
„ où ils immoloient une victime
„ couronnée. Quand le Mage en
„ avoit diviſé les parties, chacun
„ prenoit ſa portion. Ils ne laiſ-
„ ſoient rien pour les Immortels,
„ diſant que Dieu ne veut autre
„ choſe que l'ame de la victime.

Les Orientaux perſuadés de la Metem-

(*a*) *Strabon. lib.* 15. *p.* 732. *Edit. Lut. Pariſ. an.* 1620.

Metempſycoſe, croyoient que la victime étoit animée d'une Intelligence, dont les peines expiatrices finiſſoient par le ſacrifice.

Il eſt vrai que les Perſes, ainſi que les autres Payens, adoroient le feu, le ſoleil & les aſtres; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images viſibles, & des ſymboles d'nn Dieu ſuprême, qu'ils croyoient être le ſeul maître de la Nature.

Plutarque nous a laiſſé, dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, un fragment de la Théologie des Mages. Cet Hiſtorien Philoſophe nous aſſure qu'ils définiſſoient le grand Dieu Oromaze, *le principe de lumiere, qui a tout operé, & tout produit.* (a) Ils admettoient encore un autre Dieu, mais ſubalterne, qu'ils nom-

(a) *Plut. de Iſid. & Oſir. Edit. Lut. Pariſ. an.* 1624. *p.* 370.

nommoient * *Mythras*, ou le Dieu *Mitoyen*. Ce n'étoit pas un Etre coéternel avec la Divinité suprême, mais la premiere production de sa puissance, qu'il avoit préposé pour être le Chef des Intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui se trouve parmi les Anciens, est celle de Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusebe dans sa Préparation Evangelique. Cet Auteur n'étoit pas trop favorable aux Payens. Il cherchoit sans cesse à dégrader leur Philosophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles suivantes dans un Livre de Zoroastre qui existoit de son temps; & qui avoit pour titre, *Recueil sacré des Monumens Persans*.

„ (*a*) Dieu est le premier des incor-

* Μεσίτης Θεὸς.

(*a*) *Euseb. Præp. Evang. lib.* 1. *p.* 42. *Edit. Paris.*

„ corruptibles, éternel, non engen-
„ dré. Il n'eſt point compoſé de
„ parties. Il n'y a rien de ſembla-
„ ble ni d'égal à lui. Il eſt auteur
„ de tout bien, deſintereſſé, le plus
„ excellent de tous les Etres excel-
„ lens, & la plus ſage de toutes
„ les Intelligences. Le pere de la
„ juſtice & des bonnes loix, inſtruit
„ par lui ſeul, ſuffiſant à lui-même, &
„ premier producteur de la Nature.

Les Auteurs modernes des Arabes & des Perſans, qui nous ont conſervé ce qui reſte de l'ancienne doctrine de Zoroaſtre parmi les Guebres & les Ignicoles, aſſurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un ſeul Principe Eternel.

Abulfeda, cité par le celebre Docteut Pocok, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes (a) „ Dieu étoit

(a) *Pocok. Specil. hiſt. Arab. p.* 146.

„ étoit plus ancien que la lumiere „ & les tenebres, & qu'il avoit ex- „ iſté de tout temps, dans une ſo- „ litude adorable, ſans compagnon „ & ſans rival.

Sariſthani, cité par M. Hydde, „ dit que les premiers Mages (*a*) „ ne regardoient point le bon & le „ mauvais principe comme coéter- „ nels, mais qu'ils croyoient que „ la lumiere étoit éternelle, & que „ les tenebres avoient été produi- „ tes par l'infidelité d'Ahriman, „ chef des Genies.

M. Bayle dit dans ſon Dictionnaire, que les anciens Perſes etoient tous Manichéens. Il auroit ſans doute abandonné ce ſentiment, s'il avoit conſulté les Auteurs originaux. C'eſt ce que ce celebre critique ne faiſoit pas toujours. Il avoit un genie capable

(*a*) *Hydde Relig. ant. Perſar. cap.* 9. *p.* 161 *& cap.* 22. *p.* 290.

pable de tout approfondir ; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & se contentoit d'effleurer les matieres les plus graves. D'ailleurs on ne peut justifier cet Auteur d'avoir trop aimé l'obscurité désolante du Pyrrhonisme. Il semble dans ses Ouvrages être toujours en garde contre les idées satisfaisantes sur la Religion. Il montre avec art & subtilité tous les côtés obscurs d'une question ; mais il en présente rarement le point lumineux, d'où sort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas merité, s'il avoit employé ses rares talens plus utilement pour le genre humain !

Telle est la Théologie des anciens Perses, que j'ai mise dans la bouche de Zoroastre. Les Egyptiens avoient à peu prés les mêmes principes que les Orientaux. Rien n'est plus absurde que l'idée qu'on nous

donne ordinairement de leur Théologie. Rien auſſi n'eſt plus outré que le ſens allégorique que certains Auteurs ont voulu trouver dans leurs Hieroglyphes.

D'un côté, il eſt difficile de croire que la nature humaine puiſſe jamais être aſſez aveuglée pour adorer des inſectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naître & perir tous les jours, ſans y attribuer certaines vertus divines, ou ſans les regarder comme des ſymboles de quelque puiſſance inviſible. Dans les païs les plus barbares, on trouve quelque connoiſsance d'un Etre ſuperieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'eſperance des Sauvages les plus groſſiers. Quand on ſuppoſeroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance aſsez profonde pour n'avoir aucun ſentiment de la Divinité, il eſt certain que l'Egypte ne

ne sçauroit être accusée de cette ignorance. Tous les Historiens sacrés & profanes parlent de ce peuple comme de la plus sage de toutes les Nations, & l'un des éloges que le Saint Esprit donne à Moyse & à Salomon, est qu'ils étoient instruits dans toutes les sciences des Egyptiens. L'Esprit divin auroit-il loué ainsi la sagesse d'une Nation tombée dans une barbarie assez grossiere pour adorer les oignons, les crocodiles & les reptiles les plus méprisables?

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la Théologie des Egyptiens, & trouver dans leurs Hieroglyphes tous les mysteres du Christianisme. Après le Déluge, Noé ne laissa point sans doute ignorer à ses enfans, les grands principes de la Religion sur les trois Etats du monde. Cette

tradition a pû se répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre. Mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens eussent des idées aussi claires sur la Nature divine, & sur le Messie qu'en avoient les Juifs. Cette supposition, loin de rendre hommage aux Livres sacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juste milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans son Traité d'Isis & d'Osiris, nous apprend (*a*) que la Theologie des Egyptiens avoit deux significations, l'une sainte & symbolique, l'autre vulgaire & litterale, & par conséquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples & qu'ils paroissoient adorer, n'étoient que des Hieroglyphes, pour représenter les attributs divins.

Suivant cette distinction, il dit qu'O-

(*a*) *Plut. de Isid. & Osir. p.* 354.

qu'*Osiris* signifie le Principe actif ou le Très-saint ; (a) *Isis*, la sagesse ou le terme de son operation ; *Orus*, la premiere production de sa puissance, le modele selon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

Il seroit temeraire de soutenir que les Payens ayent jamais eu aucune connoissance d'une Trinité de Personnes distinctes, dans l'Unité indivisible de la Nature divine. Mais il est constant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient se réduire à trois, *Puissance*, *Intelligence* & *Amour*. Ils distinguoient aussi trois sortes de mondes : le monde sensible, le monde aërien, & le monde ëtheréen. Dans chacun de ces mon-

(a) *Ibid. p* 373. 374. & 375.

mondes ils reconnoiſsoient encore trois principales propriétés, figure, lumiere & mouvement; matiere, forme & force. (*a*) C'eſt pour cela que les anciens Philoſophes regardoient le nombre de trois comme myſtérieux.

En liſant avec attention le Traité de *Plutarque*, les Ouvrages de *Jamblique*, & tout ce qui nous reſte ſur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les operations internes, & les attributs de la Divinité, comme celle des Grecs, ſes operations externes, ou les propriétés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'eſprit plus ſubtil & plus metaphyſique que les Grecs & les Romains.

(*a*) *Voyez Athan. Kirch. Oedip. Ægypt. tom.* 1. *p.* 144. *juſqu'à la p.* 147. *& tom.* 2. *p.* 132.

mains. Ces derniers aimoient mieux les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination & du ſentiment. Cette clef peut ſervir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies.

Plutarque conclut ainſi ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris. (*a*) „ Comme „ l'on dit que celui qui lit les Ouvrages de Platon, lit Platon; & „ celui qui joüe la Comedie de „ Menandre, joüe Menandre : de „ même les Anciens ont appellé du „ nom des Dieux les différentes „ productions de la Divinité. Plutarque avoit dit plus haut „ qu'il „ faut prendre garde de ne pas „ transformer, diſſoudre & diſſiper la Nature divine en rivieres, en vents, en vegetations, „ en formes & en mouvemens corporels. Ce ſeroit reſſembler à ceux „ qui

(*a*) p. 377. & 378.

„ qui croyent que les voiles, les „ cables, les cordages & l'anchre „ sont le Pilote; que le fil, la „ trame & la navette sont le Tis- „ serand. Par cette conduite in- „ sensée on blasphemeroit contre „ les Puissances celestes, en don- „ nant le nom de Dieu à des na- „ tures insensibles, inanimées & „ corruptibles. Rien de ce qui „ n'a point d'ame, *poursuit-il*, „ rien de materiel & de sensible „ ne peut être Dieu. Il ne faut „ pas croire non plus que les Dieux „ soient différens selon les diffé- „ rens païs, Grecs & Barbares, „ Septentrionaux & Meridionaux. „ Comme le Soleil est commun à „ tous, quoiqu'on l'appelle de di- „ vers noms en divers lieux, de „ même il n'y a qu'une seule In- „ telligence souveraine, & une „ même Providence qui gouverne le

„ le monde, quoiqu'on l'adore „ ſous différens noms, & quoi- „ qu'elle ait établi des Puiſſances „ inférieures pour ſes Miniſtres. Voilà, ſelon Plutarque, la doctrine des premiers Egyptiens ſur la Nature divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, ſuit les mêmes principes dans ſon Livre contre Celſe. Ce Philoſophe Payen ſe vantoit de connoître la Religion Chrétienne, parce qu'il en avoit vû quelques cérémonies, mais il n'en pénétroit point l'eſprit. Origene s'exprime ainſi. (a) „ En Egyp- „ te les Philoſophes ont une ſcien- „ ce ſublime & cachée ſur la Na- „ ture divine, qu'ils ne montrent „ au peuple que ſous l'enveloppe „ de fables & d'allégories. Cel- „ ſe reſſemble à un homme qui „ ayant

(a) *Orig. contre Celſe liv.* 1. p 11.

„ ayant voyagé dans ce Païs, & „ qui n'ayant jamais converſé qu'a- „ vec le vulgaire groſſier, croi- „ roit entendre la religion Egyp- „ tienne. Toutes les Nations O- „ rientales, *ajoute-t-il*, les Perſes, „ les Indiens, les Syriens cachent „ des myſteres ſecrets ſous leurs „ fables religieuſes. Le Sage de „ toutes ces Religions en péné- „ tre le ſens, tandis que le vul- „ gaire n'en voit que le ſymbole „ extérieur. & l'écorce.

Ecoutons à preſent Jamblique, qui avoit étudié à fond la religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troiſiéme ſiecle, & étoit diſciple du fameux Porphyre, ſelon le témoignage de S. Clement (*a*) & de S. Cyrille d'Alexandrie. (*b*) On liſoit encore alors

(*a*) *Strom. lib.* 6. *p.* 133.
(*b*) *Contra Julian. lib.* 1.

alors plusieurs Livres Egyptiens qui n'existent plus aujourd'hui. Ces Livres étoient respectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermes Trismegiste, ou à quelqu'un de ses premiers disciples. Jamblique avoit lû ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Théologie qu'ils enseignoient.

(a) „ Selon les Egyptiens, le
„ premier Dieu exista dans son
„ unité solitaire avant tous les
„ Etres. Il est la source & l'ori-
„ gine de tout ce qui est intel-
„ ligent ou intelligible. Il est le
„ premier principe, suffisant à lui-
„ même, incompréhensible, & le
„ Pere de toutes les essences.
„ Hermes dit encore, *continue*
„ *Jamblique*, que ce Dieu suprê-
me

(a) *Jamblic. de Myst. Ægypt. Edit. Lug. an.* 1553. *p.* 153. 154.

„ me a préposé un autre Dieu „ nommé *Emeph*, comme chef de „ tous les Esprits ethereens, em- „ pyréens & celestes ; que ce second „ Dieu qu'il appelle Conducteur, „ est une Sagesse qui transforme „ & qui convertit en elle toutes „ les Intelligences. Il ne préfere „ à ce Dieu Conducteur que le „ premier Intelligent & le premier „ Intelligible, qu'on doit adorer „ dans le silence.

Il ajoûte „ que l'Esprit Produc- „ teur a différens noms, selon ses „ différentes propriétés ou opéra- „ tions ; qu'on l'appelle en langue „ Egyptienne *Amoun*, en tant „ qu'il est sage ; *Ptha*, en tant „ qu'il est la vie de toutes cho- „ ses ; & *Osiris*, en tant qu'il „ est l'auteur de tout bien.

Telle est, selon Jamblique, la doctrine des Egyptiens. Par-là il

est

est manifeste qu'ils admettoient un seul principe, & un Dieu Mitoyen semblable au Mythras des Perses.

L'idée d'un Esprit préposé par la Divinité suprême pour être le chef & le conducteur de tous les Esprits, est très-ancienne. Les Docteurs Hebreux croyoient que l'ame du Messie avoit été créée dès le commencement du monde, & préposée à tous les ordres des Intelligences. Cette opinion étoit fondée sur ce que la Nature finie ne peut pas contempler sans cesse les splendeurs de l'Essence divine; qu'elle est obligée d'en détourner quelquefois la vûe, pour adorer le Créateur dans ses productions, & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisît les Esprits par toutes les regions de l'immensité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour

Pour connoître à fond la Théologie des Orientaux & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originairement. Les Philosophes de la Grece alloient étudier la sagesse en Asie & en Egypte. Thales, Pythagore, Platon y ont puisé leurs plus grandes lumieres. Les traces de la Tradition Orientale sont presque effacées aujourd'hui. Mais on nous a conservé plusieurs monumens de la Théologie des Grecs. Jugeons des maîtres par leurs disciples.

Il faut distinguer les Dieux des Poëtes d'avec ceux des Philosophes. La Poësie divinise toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'esprit au corps, & du corps aux esprits. Elle exprime les operations & les propriétez de la matiere par

les actions & les passions des Puissances invisibles, que les Payens supposoient conductrices de tous les mouvemens & de tous les évenemens qu'on voit dans l'univers. Les Poëtes passent subitement de l'allégorie au sens littéral, & du sens littéral à l'allégorie, des Dieux réels aux Dieux fabuleux. C'est ce qui cause le mélange de leurs images, l'absurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expressions justement condamnées par les Philosophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux subalternes, ces Poëtes reconnoissoient cependant qu'il n'y avoit qu'une seule Divinité suprême. C'est ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous restent de la Philosophie d'Orphée. Je suis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poëte les

les Ouvrages qui portent son nom. Je crois avec le celebre Grotius que les Pythagoriciens qui reçonnoissoient Orphée pour leur maître, sont les Auteurs de ces Livres. Quoiqu'il en soit, comme ces Ecrits sont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort estimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en restent de l'ancienne Théologie des Grecs.

Voici l'abrégé que Timothée Cosmographe a fait de la doctrine d'Orphée. Cet abrégé nous a été conservé dans Suidas, (a) Cedrenus, (b) & Eusebe.

„ Il y a un Etre inconnu, qui „ est le plus élevé & le plus an- „ cien de tous les Etres, & le „ Producteur de toutes choses, „ même de l'Ether, & de tout ce

(a) *Suidas de Orph. p.* 350.
(b) *Cedrenus, p.* 47.

„ ce qui est au-dessous de l'Ether.
„ Cet Etre sublime est *Vie*, *Lu-
„ miere*, *Sagesse*. Ces trois noms
„ marquent la même & unique
„ Puissance qui a tiré du néant
„ tous les Etres visibles & invi-
„ sibles.

Il paroît par ce passage que l'ïdée de la création, c'est-à-dire de la production des substances, n'étoit pas inconnue aux Philosophes Payens. Nous la trouverons bien-tôt dans Platon.

Proclus nous a conservé encore ce merveilleux passage de la Théologie d'Orphée. (*a*) „ L'Univers
„ a été produit par Jupiter. L'Em-
„ pyrée, le profond Tartare, la
„ Terre & l'Ocean, les Dieux im-
„ mortels & les Déesses, tout ce
„ qui est, tout ce qui a été, tout
ce

(*a*) *Proclus. de Timæo* 1. 95.

„ ce qui ſera, étoit contenu ori-
„ ginairement dans le ſein fécond
„ de Jupiter, & en eſt ſorti. Ju-
„ piter eſt le premier & le der-
„ nier, le commencement & la
„ fin. Tous les Etres émanent
„ de lui. Il eſt le Pere primitif,
„ & la Vierge immortelle. Il eſt
„ la vie, la cauſe & la force de
„ toutes choſes. Il n'y a qu'une
„ ſeule Puiſſance, un ſeul Dieu,
„ & un ſeul Roy univerſel de
„ tout.

Je finis la Théologie d'Orphée par ce paſſage fameux de l'Auteur des Argonautiques, qui a ſuivi la doctrine d'Orphée. (*a*) „
„ Nous chanterons d'abord un hym-
„ ne ſur l'ancien Cahos, comment
„ le ciel, la mer & la terre en
„ furent formez. Nous chante-
„ rons auſſi l'Amour parfait, ſa-
ge

(*a*) *Argon. Steph. p.* 71. *Edit. Fugger. an.* 1566.

„ ge & éternel, qui a débroüillé
„ ce Cahos. (*a*)

Il paroît par la doctrine de la Theogonie, ou de la naissance des Dieux, qui est la même que la Cosmogonie, ou la génération de l'Univers, que les anciens Poëtes rapportoient tout à un premier Etre de qui tous les autres émanoient. Le Poëme de la Theogonie d'Hesiode (*b*) parle de l'Amour comme du premier Principe qui débrouilla le Cahos. „ De ce
„ Cahos sortit la nuit ; de la nuit,
„ l'Ether ; de l'Ether, la lumiere ;
„ ensuite les étoiles, les planetes,
„ la terre, & enfin les Dieux qui
„ gouvernent tout.

Ovide parle aussi le même langage

(*a*) *verf.* 423. Πρεσβύτατόν τέ καὶ αὐτοτελῆ πολυμήτιν ἔρωτα.

(*b*) *Hesiode. Theog. Edit. Steph. verf.* 120. Ἠδ' Ἔρος ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.

gage dans le premier Livre de ſes Métamorphoſes. (*a*) „ Avant „ qu'il y eût, *dit-il*, une mer & „ une terre, avant qu'il y eût un „ ciel qui enveloppât le monde, „ toute la nature étoit une maſse „ informe & groſſiere que l'on „ nomme le *Cahos*. Les ſemen- „ ces de toutes choſes étoient „ dans une perpetuelle diſcorde; „ mais une Divinité bienfaiſante „ termina tous ces differends. Il eſt évident par ces paroles que le Poëte Latin, qui a ſuivi la tradition Grecque, diſtingue entre le Cahos, & Dieu qui le débrouilla avec intelligence.

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine ſur le cahos eſt bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enſeignent

(*a*) *Ovid. Met.* I. *p.* I.

gnent qu'un état heureux & parfait a précedé le Cahos ; que le bon Principe n'a pû rien produire de mauvais ; que son premier ouvrage ne pouvoit pas être la confusion & le désordre ; & enfin que le mal physique n'a été qu'une suite du mal moral. L'imagination des Poëtes Grecs enfanta d'abord la monstrueuse doctrine de Manés sur les deux Principes coéternels ; une Intelligence souveraine, & une Matiere aveugle ; la lumiere, & les ténebres ; un cahos informe, & une Divinité qui le débrouille.

Je quitte Hesiode & Ovide, pour parler de la Théologie d'Homere & de Virgile son imitateur. Quiconque lira attentivement ces deux Poëtes Epiques, verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, est fondé sur ces trois prin-

cipes : 1°. Qu'il y à un Dieu suprême qu'ils appellent par tout *le Pere & le Maitre Souverain des Hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'univers, le premier Dieu & le grand Dieu.* 2°. Que toute la Nature est remplie d'Intelligences subalternes qui sont les ministres de cette Divinité suprême. 3°. Que les biens & les maux, que les vertus & les vices, que les connoissances & les erreurs viennent de l'action & de l'inspiration différente des bons & des mauvais Genies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poëtes tragiques & lyriques parlent comme les Poëtes épiques. Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul Principe. „ O ! Pere & Roy „ des Hommes & des Dieux, *dit-*

„ *il*

„ *il*, pourquoi croyons-nous, mi-
„ ſérables mortels, ſçavoir ou pou-
„ voir quelque choſe ? Notre ſort
„ dépend de votre volonté. (*a*)

Sophocle nous repréſente la Divinité comme une Intelligence ſouveraine qui eſt la Verité, la Sageſſe, & la Loi éternelle de tous les Eſprits. (*b*) „ La nature mor-
„ telle, *dit-il*, n'a point engen-
„ dré les Loix : Elles viennent
„ d'en-haut : Elles deſcendent du
„ Ciel même. Jupiter Olympien
„ en eſt le ſeul Pere.

Pindare dit (*c*) „ que Chiron
„ apprenoit à Achille à adorer
„ au-deſſus de tous les autres Dieux,
„ Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu ſubalter-

(*a*) *Eurip. ſup. act.* 3. *verſ.* 734. *&c. Ed. Cant.*
(*b*) *In Oedip. Tyran.*
(*c*) *Pyth. Ode.* 6. *p.* 265. *Edit. Oxon.*

alterne parlant ainsi : (a) „ Je suis
„ citoyen de la cité celeste, dont
„ Jupiter, pere des Dieux & des
„ Hommes, est le chef. Il com-
„ mande aux Nations, & nous
„ envoye par tous les Royaumes
„ pour connoître les mœurs & les
„ actions, la pieté & la vertu des
„ hommes. C'est en vain que les
„ mortels tâchent de le corrom-
„ pre par les offrandes & les sa-
„ crifices. Ils perdent leur peine,
„ car il a en horreur le culte des
„ impies.

„ Muses, dit Horace, celebrez
„ en premier lieu, selon la cou-
„ tume de nos peres, le grand
„ Jupiter qui gouverne les mor-
„ tels, la terre, les mers, & tout
„ l'univers. Il n'y a rien de plus
„ grand que lui, rien de sem-
„ blable, rien d'égal à lui. (b) Je

(a) *Plaut. Rudens.*
(b) *Lib.* 1. *Ode.* 12

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce paſſage merveilleux de Lucain. Lorſque Caton arrive au Temple de Jupiter Ammon, après avoir traverſé les deſerts de la Lybie, Labienus veut lui perſuader de conſulter l'Oracle. Voici la réponſe que le Poëte met à la bouche de ce Philoſophe Heros. (a) „ Pourquoi me propo-
„ ſez-vous, ô Labienus, de de-
„ mander à l'Oracle ſi l'on doit
„ mieux aimer mourir libre les
„ armes à la main, que de voir
„ la tyrannie triompher dans ſa
„ patrie; ſi cette vie mortelle n'eſt
„ que le retardement d'une im-
„ mortalité heureuſe; ſi la vio-
„ lence peut nuire à un homme
„ de bien; ſi la vertu ne nous
„ rend point ſuperieurs aux mal-
„ heurs,

(a) *Lucan lib. 9. verſ. 566.*

„ heurs, & si la vraye gloire dé-
„ pend des succès ? Nous sçavons
„ déja ces verités, & l'Oracle ne
„ peut pas nous faire des répon-
„ ses plus claires que celles que
„ Dieu nous fait à tout moment
„ dans le fond de notre cœur.
„ Nous sommes tous unis à la Di-
„ vinité, elle n'a pas besoin de
„ paroles pour se faire entendre,
„ & elle nous a dit en naissant
„ tout ce que nous avons besoin
„ de sçavoir. Elle n'a pas choisi
„ les sables arides de la Lybie
„ pour y ensevelir la verité, afin
„ qu'elle ne soit entendue que
„ d'un petit nombre de personnes.
„ Elle se fait connoître à tous.
„ Elle remplit tous les lieux, la
„ terre, la mer, l'air, le ciel. Elle
„ habite sur-tout dans l'ame des
„ justes. Pourquoi la chercher
„ plus loin ?

Paſſons des Poëtes aux Philoſophes, & commençons par Thales Mileſien, chef de l'école Ionique. Il vivoit plus de ſix cens ans avant l'Ere chrétienne. (*a*) Nous n'avons aucuns de ſes ouvrages ; mais voici quelques-unes de ſes maximes, qui nous ont été conſervées par les auteurs les plus reſpectables de l'antiquité.

„ Dieu eſt le plus ancien de
„ tous les Etres. Il a produit
„ l'univers plein de merveilles. (*b*)
„ Il eſt l'Intelligence qui a dé-
„ brouillé le cahos. (*c*) Il eſt ſans
„ commencement & ſans fin, &
„ rien ne lui eſt caché. (*d*) Rien
„ ne peut reſiſter à la force du
„ deſtin ; mais ce deſtin n'eſt au-
„ tre

(*a*) *Flor. Olymp. L.*
(*b*) *Diog. Laert. vita Thal. lib.* I.
(*c*) *Cicer. de Nat. Deor. lib.* I. *p.* 1113. *Edit. Amſt.* 1661.
(*d*) *S. Clem. Alex. Strom.* v.

„ tre que la raison immuable, & „ la puissance éternelle de la Pro- „ vidence. (a)

Ce qu'il y a de plus surprenant en Thales, c'est sa définition de l'ame. Il l'appelle „ un „ Principe, (b) ou une nature qui „ se meut elle-même, pour la dis- „ tinguer de la matiere.

Pythagore (c) est le second grand Philosophe après Thales, & le chef de l'école Italique.

On sçait l'abstinence, le silence, la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ses disciples. Il avoit senti que l'esprit seul ne peut atteindre à la connoissance des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Voici les idées qu'il

(a) *Stob. Eccl. Phys. cap.* 8.

(b) *Plut. de Plac. Phil. lib.* 4. *c.* 2. *Stob. Eccles. Phys, cap.* 40.

(c) *Flor. Olymp.* LX.

qu'il nous donne de la Divinité
„ Dieu n'eſt ni ſenſible, ni paſſi
„ ble, mais inviſible, purement
„ intelligible, (*a*) & ſouveraine-
„ ment intelligent (*b*) Par ſon
„ corps, il reſſemble à la lumiere
„ & par ſon ame à la verité. (*c*)
„ Il eſt l'Eſprit univerſel qui pé-
„ nétre, & qui ſe répand par
„ toute la Nature. Tous les E-
„ tres reçoivent leur vie de lui.
„ (*d*) Il n'y a qu'un ſeul Dieu,
„ qui n'eſt pas, comme quelques-
„ uns ſe l'imaginent, placé au-
„ deſſus du monde, hors de l'en-
„ ceinte de l'univers. Mais étant
„ tout entier en ſoi, il voit tous
„ les Etres qui rempliſſent ſon im-
„ menſité. Principe unique, lu-
„ miere

(*a*) *Plut. vita Numæ.*
(*b*) *Diog. Laert. lib.* 12.
(*c*) *Vit. Pyth. Porphyr.*
(*d*) *Lact. Inſt, lib.* v.

„ miere du ciel, pere de tous, „ il produit tout, il arrange tout, „ il eſt la raiſon, la vie, & le „ mouvement de tous les Etres. (*a*)

Il enſeignoit qu'outre le premier Principe, il y avoit trois ſortes d'Intelligences, les Dieux, les Heros, & les Ames. (*b*) Il regardoit les premiers comme les images inalterables de la ſouveraine Intelligence ; les Ames humaines comme les moins parfaites des ſubſtances raiſonnables ; & les Heros comme des Etres mitoyens placés entre les deux, pour élever les ames à l'union divine. (*c*)

Il nous repreſente ainſi l'Immenſité comme remplie d'Eſprits de différens ordres. (*d*) Thales avoit la même idée. Ces deux Sages

(*a*) *Cohort.* 1. *ad Grec. p.* 18. *S. Juſt.*
(*b*) *Diog. Laert. lib.* 8.
(*c*) *Hierocl. Comm in Carm. aurea Pyth.*
(*d*) *Laert. de Pyth. Cic. de Leg. lib.* 2. *p.* 1197.

Sages avoient puisé cette doctrine en Egypte, où l'on croyoit que c'étoit borner la puissance divine, que de la supposer moins féconde en Intelligences, qu'en objets materiels.

C'est là le vrai sens de cette expression fameuse attribuée aux Pythagoriciens, *que l'unité a été le principe de toutes choses, & que de cette unité étoit sortie une Dualité infinie.* On ne doit pas entendre par cette *Dualité* deux des personnes de la Trinité Chrétienne, ni les deux Principes de *Manes*, mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui est l'effet dont l'Unité est la cause. (*a*) C'est là le sentiment de Porphyre. Il doit être préferé à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le systême Mani-

(*a*) *Porphyr. vita Pyth.*

Manichéen, ſans en donner aucune preuve.

Pythagore définiſſoit l'ame comme Thales, *un principe qui ſe meut lui-même.* (*a*) Il ſoutenoit „ de plus qu'en ſortant du corps, „ elle ſe réunit à l'ame du monde, (*b*) qu'elle n'eſt pas un „ Dieu, mais l'ouvrage d'un Dieu „ Eternel, (*c*) & qu'elle eſt immortelle à cauſe de ſon principe. (*d*)

Ce Philoſophe croyoit que l'homme étoit compoſé de trois parties, de *l'eſprit pur*, *d'une matiere étherée*, qu'il appelloit *le char ſubtil* de l'ame, & d'un *corps mortel* ou groſſier. Il étoit encore redevable de cette idée aux Egyptiens, qui l'avoient donnée peut-

(*a*) *Plut. Plac. Phil. lib.* 4. *cap.* 2.
(*b*) *Cicer. de Seneƈt. cap.* 21.
(*c*) *Ibid. de Nat. Deor lib.* 2.
(*d*) *Tuſcul. lib.* 1. *& de Conſol. p.* 1300.

peut-être aux Hebreux, dont la Théologie diftingue (*a*) l'efprit pur, (*b*) le corps celefte, (*c*) & le corps terreftre.

Les Pythagoriciens appellent fouvent le char fubtil ou le corps celefte, *l'Ame*, parce qu'ils la regardent comme la vertu active qui anime le corps terreftre. C'eft ce qui fait croire à ceux qui n'approfondiffent point leur philofophie, qu'ils regardoient la *fubftance penfante* comme materielle. Rien n'eft plus faux. Ils diftinguoient toujours entre l'entendement ou *l'efprit pur*, & l'ame ou le *corps éthereéen.* Ils regardoient l'un comme la fource de nos penfées, l'autre comme la caufe de nos mouvemens, & les croyoient deux fubftances différentes. Anaxagore, comme nous verrons bientôt, redreffa cette erreur. Les

(*a*) Πνεῦμα. (*b*) Ψύχη. (*c*) Σῶμα.

Les anciens Poëtes Grecs avoient déguisé cette opinion. Ils appelloient le corps celeste le *simulacre*, *l'image* ou *l'ombre*, parce qu'ils s'imaginoient, que ce corps subtil en descendant du ciel pour animer le corps terrestre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils disoient qu'après la mort, l'esprit revêtu de ce char subtil s'envoloit vers les regions de la Lune, où ils avoient placé les champs Elisées. Selon eux, il arrivoit là une seconde mort par la separation de *l'esprit pur* d'avec son *char*. L'un se réunissoit aux Dieux, & l'autre restoit dans le sejour des ombres. C'est pour cela qu'Ulisse dit dans l'Odyssée, „ qu'il apperçut „ dans les champs Elisées le di„ vin Hercule, c'est à dire son image, *continue le Poëte*, car pour

„ pour lui il eſt avec les Dieux „ immortels, & aſſiſte à leurs feſtins. (*a*)

Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la ſeconde mort. Il enſeignoit que le pur eſprit & ſon char ſubtil étant nés enſemble, étoient inſeparables, & retournoient après la mort à l'aſtre d'où ils étoient deſcendus.

Je ne parle point ici de la *Metempſycoſe*. Elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la ſeconde partie de ce diſcours.

Je finis l'article de Pythagore par le ſommaire que Saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philoſophe. Nous voyons clairement, dit ce Pere „ que Pythagore ſou„ tenoit qu'il y avoit un ſeul Dieu, „ prin-

(*a*) *Odyſſ. liv.* 11. *p.* 167.

„ principe & cauſe de toutes cho-
„ ſes, qui éclaire tout, qui ani-
„ me tout, de qui tout émane,
„ qui a donné l'être à tous, &
„ qui eſt l'origine du mouve-
ment. (*a*)

Après Pythagore vient Anaxagore (*b*) de la Secte Ionique, né à Clazomene, & maître de Pericles Heros Athenien. Ce Philoſophe fut le premier après Thales dans l'Ecole Ionique qui ſentit la neceſſité d'introduire une ſouveraine Intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejetta avec mépris, & refuta avec force la doctrine de ceux qui ſoutenoient (*c*) que la néceſſité aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient produit le monde. Il tâcha de prouver qu'une In-

(*a*) *S. Cyril. contra Julian. lib.* 1. *p.* 85.
(*b*) *Flor. Olymp.* LXXX.
(*c*) *Plut. vita Peric.*

Intelligence pure & ſans mélange préſide à l'Univers.

Selon le rapport d'Ariſtote, les raiſonnemens d'Anaxagore étoient fondés ſur ces deux principes, 1°. „ que l'idée de la matiere ne „ renfermant pas celle de force, „ le mouvement ne peut pas être „ une de ſes propriétés. Il faut „ par conſequent, diſoit-il, cher- „ cher ailleurs la cauſe de ſon „ activité. Or ce principe actif, „ en tant que *cauſe du mouve-* „ *ment*, il l'appelloit *l'Ame*, par- „ ce qu'il anime l'Univers. (*a*)

2°. „ Il diſtinguoit entre ce „ principe univerſel du mouve- „ ment, & le principe penſant. „ Il appelloit ce dernier *Entende-* „ *ment*. (*b*) Il ne voyoit rien dans „ la matiere qui fût ſemblable à cette

(*a*) *Ariſt. de anim. lib.* 1. *cap.* 2. *p.* 619. *Edit. Lut. Pariſ.* 1619.

(*b*) *Ibid. p.* 620.

„ cette propriété. De là il con„ cluoit qu'il y avoit dans la Na„ ture une autre ſubſtance que la „ matiere. Mais il ajoûtoit que „ *l'ame* & *l'eſprit* étoient la mê„ me ſubſtance, qu'on diſtinguoit „ ſelon ſes operations, & que de „ toutes les Eſſences, elle étoit la „ plus ſimple, la plus pure, & „ la plus exempte de mêlange.

Ce Philoſophe paſſoit à Athenes pour un Athée, parce qu'il nioit que les aſtres & les planetes fuſsent des Dieux. (*a*) Il ſoutenoit que les premiers etoient des ſoleils, & les autres des mondes habitables. Le ſyſtême de la pluralité des mondes eſt très-ancien. Platon (*b*) accuſe Anaxagore d'avoir expliqué tous les phenomenes de la Nature par la matiere & le mou-

(*a*) *Plat. de Legib.* 10. *p.* 886.
(*b*) *Plat. Phædon. p.* 73.

mouvement. Descartes n'a fait que renouveller ce sentiment. Il me semble que c'est avec grande injustice qu'on attaqueroit le Philosophe de Clazomene, ou son imitateur, puisque l'un & l'autre posent pour principe que le mouvement n'est pas une propriété de la matiere, & que les Loix du mouvement sont établies avec connoissance & dessein. En supposant ces deux principes, il me paroît que c'est avoir une idée plus noble & plus digne de la Divinité, de soutenir qu'étant présente à son ouvrage, Elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les créatures, que d'imaginer avec les Peripateticiens des Intelligences subalternes, des formes substantielles, des Etres Mitoyens & indéfinissables, qui produisent tous les différens arrangemens de la matiere.

Aristo-

Ariſtote & ſon Ecole en multipliant les cauſes ſecondes, ont dérobé à la Cauſe premiere ſa puiſſance & ſa gloire.

Socrate (*a*) ſuit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine pour avoir refuſé ſon hommage aux Dieux de la Grece, mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philoſophe, Socrate reconnoît des Dieux ſubalternes, & enſeigne que les aſtres & le ſoleil ſont animés par des Intelligences, à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans ſon dialogue ſur la ſainteté (*b*) nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement

(*a*) *Flor. Olymp.* xc.

(*a*) *Plat. Eutyph. pag.* 5. *&* 6.

ment contre les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités des passions humaines, & des crimes énormes.

En supposant plusieurs Divinités inferieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un seul Principe Eternel. Xenophon nous a laissé un excellent abrégé de la Théologie de ce Philosophe. C'est peut-être le plus important morceau qui nous reste de l'Antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Aristodeme qui doutoit de l'existence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de dessein, d'art & de sagesse répandus dans l'Univers, & surtout dans la méchanique du corps humain. (a) „ Croyez-„ vous, dit-il ensuite à Aristode-„ me, croyez-vous que vous soyez le

(a) *Xen. Mem. Soc. Edit. Basil.* 1579. *lib.* 1. *p.* 573.

„ le ſeul Etre Intelligent ? Vous
„ ſçavez que vous ne poſſédez
„ qu'une petite parcelle de cette
„ matiere qui compoſe le monde,
„ une petite portion de l'eau qui
„ l'arroſe, une étincelle de cette
„ flâme qui l'anime. L'Intelligen-
„ ce vous appartient-elle en pro-
„ pre ? L'avez-vous tellement re-
„ tirée & renfermée en vous-mê-
„ me, qu'elle ne ſe trouve nulle
„ part ailleurs ? Le hazard fait-il
„ tout ſans qu'il y ait aucune ſa-
„ geſſe hors de vous ?

Ariſtodeme ayant repliqué qu'il ne voyoit point ce ſage architecte de l'Univers, Socrate lui répond : „ Vous ne voyez pas
„ non plus l'ame qui gouverne
„ votre corps, & qui regle tous
„ ſes mouvemens. Vous pourriez
„ auſſi-bien conclure que vous ne
„ faites rien avec deſſein & rai-

„ ſon,

„ ſon, que de ſoutenir que tout
„ ſe fait par hazard dans l'Uni-
„ vers.

Ariſtodeme ayant reconnu un Etre ſouverain, doute cependant de la Providence, parce qu'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois. Socrate lui replique : „ Si l'Eſprit qui réſide
„ dans votre corps le meut & le
„ diſpoſe ſelon ſa volonté, pour-
„ quoi la Sageſſe ſouveraine qui
„ préſide à l'Univers, ne peut-
„ elle pas auſſi regler tout com-
„ me il lui plaît? Si votre œil
„ peut voir les objets à la diſtan-
„ ce de pluſieurs ſtades, pour-
„ quoi l'œil de Dieu ne peut-il
„ pas tout voir à la fois? Si vo-
„ tre ame peut penſer en même
„ tems à ce qui eſt à Athenes,
„ en Egypte, & en Sicile, pour-
„ quoi la Sageſſe divine ne peut-

 „ elle

„ elle pas avoir ſoin de tout,
„ étant preſente par-tout à ſon
„ ouvrage ?

Socrate ſentant enfin que l'incrédulité d'Ariſtodeme venoit plutôt de ſon cœur que de ſon eſprit, conclud par ces paroles : „
„ O ! Ariſtodeme, appliquez-vous
„ ſincerement à adorer Dieu, il
„ vous éclairera, & tous vos dou-
„ tes ſe diſſiperont bientôt.

Platon (*a*) diſciple de Socrate ſuit les mêmes principes. Il vivoit dans un temps où la Doctrine de Democrite avoit fait de grands progrès à Athenes. Le deſſein de toute ſa Theologie eſt de nous donner des ſentimens nobles de la Divinité, de nous montrer que les ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier les fautes com-

(*a*) *Olymp.* c.

commiſes dans un état précédent, & d'enſeigner enfin que la Religion eſt le ſeul moyen de nous rétablir dans notre premiere grandeur. Il mépriſe tous les dogmes de la ſuperſtition Athenienne, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philoſophe eſt l'homme *immortel*. Il ne parle de l'*homme politique* que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité eſt de remplir pour *l'amour du beau* les devoirs de la ſociété civile.

Platon dans un de ſes Dialogues définit Dieu *la cauſe productrice qui fait exiſter ce qui n'étoit pas auparavant*. (*a*) Il ſemble par-là qu'il ait eu une idée de la création. La matiere *ſelon*

lui

(*a*) Ποιητικὴν πᾶσαν ἔφαμεν εἶναι δυνάμιν ἥ τις ἂν αἰτία γίγνηται τοις μη πρότερον οὖσιν ὕστερον γίγνεσθαι. *Plat. Sophiſt. p.* CLXXXV. *Edit. Franc.* 1602.

lui n'étoit éternelle que parce qu'elle étoit produite de tout tems. Il ne l'a jamais regardée comme indépendante de Dieu, ni comme une émanation de sa substance, mais comme une veritable production. (*a*) Il est vrai que dans son *Timée Locrien* (*b*) il appelle quelquefois la substance divine *une matiere increéée*; mais il la distingue toujours de l'univers sensible, qui n'en est qu'un effet, & une production.

Il n'est pas surprenant que Platon aidé de la seule lumiere naturelle ait connu la création. Cette verité ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée

(*a*) Voyez *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1. *p.* 1059. *Possumus-ne dubitare quin mundo præsit aliquis effector, ut Platoni videtur, vel moderator tanti operis, ut Aristoteli placet.*

(*b*) *Plat. Tim. Loc. pag.* 1089. Ἰδέαν, ὕλαν, αἰσθητόν τε, ἔκγονον τουτέων.

crée, il ne tire pas l'Etre du néant comme d'un sujet sur lequel il opere ; mais il fait exister ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puissance infinie suppose necessairement celle de pouvoir produire de nouvelles substances, aussi bien que de nouvelles formes. Faire exister une substance qui n'existoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exister une forme qui n'étoit pas auparavant, puisque dans l'un & dans l'autre cas on produit un Etre nouveau. Ce passage *du Néant à l'Etre* embarasse également dans tous les deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une *force mouvante*, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit, de même il ne faut pas nier qu'il y ait une *puissance créatrice*, parce que nous n'en avons pas une idée claire.

 Re-

Revenons à Platon. (*a*) „ Il „ appelle Dieu le souverain Ar-„ chitecte qui a créé l'Univers & „ les Dieux, & qui fait tout ce „ qu'il lui plaît dans le Ciel, sur „ la Terre, & aux Enfers.

Il considere la Divinité dans sa solitude éternelle avant la production des Etres finis. Il dit souvent après les Egyptiens „ que „ cette premiere source de la Di-„ vinité est environnée de tene-„ bres épaisses; que nul mortel „ ne peut les pénétrer; & qu'il „ ne faut adorer ce Dieu caché „ que par le silence. C'est ce „ premier principe qu'il appelle en „ plusieurs endroits *l'Etre*, *l'uni-„ té*, *le bien souverain*, (*b*) le „ même dans le monde intelli-„ gent, que le soleil dans le mon-„ de

(*a*) *Plat. de Repub. Lib.* x. *p.* 749.

(*b*) *De Repub. Lib.* 6. *p.* 685.

„ de visible. C'est selon Platon, cette fontaine de la Divinité, que les Poëtes nommoient Cœlus.

Ce Philosophe nous représente ensuite le premier Etre comme sortant de son unité pour considérer toutes les differentes manieres par lesquelles il se peut dépeindre au dehors. Par là se forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de toutes choses, & les vérités qui en resultent. Platon distingue toujours entre le bien suprême, & cette sagesse qui n'en est que l'émanation. „ Ce qui nous „ présente la verité, *dit-il*, & ce „ qui nous donne la raison, est „ *le bien suprême*. Cet Etre est „ la cause & la source de la vé„ rité. (*a*) Il l'a engendrée sem„ bla-

(*a*) *De Repub. Lib.* 6. *p.* 687.

„ ble à lui-même. (*a*) Comme
„ la lumiere n'est pas le Soleil,
„ mais son émanation, de même,
„ la verité n'est pas le premier
„ principe, mais son émanation.
„ Comme le Soleil non seulement
„ éclaire les corps, & les rend
„ visibles, mais encore qu'il con-
„ tribue à leur generation, & à
„ leur accroissement, de même le
„ bien suprême fait non seulement
„ connoître les créatures, mais il
„ leur donne aussi leur être &
„ leur existence. C'est cette éma-
nation qu'il appelle *Saturne*, ou
le fils de Cœlus.

Il considere enfin la cause pro-
ductrice comme animant l'Univers,
& lui donnant la vie & le mou-
vement. Dans le dixiéme livre de
ses Loix (*b*) il prouve que la cau-
se

(*a*) *Ibid.* τοῦτον τοίνουν φαναι με λέγειν τον τȣ ἀγα-
θοῦ ἔκγονον ὄν ταγαθον εγέννησεν ἀναλογον ἑαυτῷ.

(*b*) *Lib.* 10. *p.* 951. 952.

se du mouvement ne peut pas être corporelle, parce que la matiere n'est point active par elle-même, & suppose un autre principe pour la mouvoir. Il nomme ce premier Moteur l'ame du monde & *Jupiter*, ou le fils de Saturne. On voit par-là que la Trinité de Platon ne renferme que trois attributs de la Divinité, & nullement trois personnes.

Aristote Disciple de Platon & Prince des Philosophes Peripateticiens appelle Dieu „ (*a*) l'Etre „ éternel, & vivant, le plus no„ ble de tous les Etres, une sub„ stance totalement distincte de la „ matiere, sans étendue, sans di„ vision, sans parties, & sans suc„ cession, qui comprend tout par „ un seul acte, qui demeurant im„ mo-

(*a*) *Arist. Edit. Paris* 1629. *Metaph. Lib.* 14. *Cap.* 7. *p.* 1000.

„ bile en soi remue tout, & qui „ possede en lui même un bonheur parfait, parce qu'il se connoît lui-même, & se contemple avec un plaisir infini.

Dans sa Metaphysique il pose pour principe „ que Dieu (*a*) est „ une intelligence souveraine qui „ agit avec ordre, proportion, & „ dessein, & qu'il est la source „ du bon, du beau, & du juste. Dans son Traité de l'ame, il „ dit que l'intellect suprême (*k*) „ est par sa nature le plus ancien de tous les Etres, & qu'il a „ une domination souveraine sur „ tous. Il dit ailleurs (*c*) que le „ premier principe n'est ni le feu, „ ni la terre, ni l'eau, ni rien de „ sensible, mais que l'esprit est „ la cause de l'Univers, & la

„ sour-

(*a*) *Metaph. Lib.* 14. *Cap.* 10. *p.* 1005.
(*b*) *Id. de anim. lib.* 1. *Cap.* 7. *p.* 628.
(*c*) *Met. Lib.* 1. *Cap.* 2. & 3. *p.* 844. & 845.

„ source de tout l'ordre, & de
„ toutes les beautés, aussi-bien que
„ de tous les mouvemens, & de
„ toutes les formes qu'on y ad-
„ mire.

Ces passages prouvent qu'Aristote ne soutenoit l'éternité du monde que comme d'une émanation posterieure en nature à l'intelligence divine, qui étant tout acte & toute énergie, ne pouvoit pas demeurer dans l'oisiveté.

Outre cette substance premiere & éternelle, il reconnoît plusieurs autres intelligences qui président aux mouvemens des Spheres Celestes. „ Il n'y a, *dit-il*, qu'un
„ seul premier Moteur & plusieurs
„ Dieux subalternes. (*a*) Tout ce
„ qu'on a ajouté sur la forme hu-
„ maine de ces Divinités sont des
„ fic-

(*a*) *Met. Lib.* 14. *Cap.* 8. *p.* 1003.

„ fictions faites exprès pour in-
„ struire la Multitude, & pour fai-
„ re observer les bonnes Loix. Il
„ faut réduire tout à une seule
„ substance primitive, & à plu-
„ sieurs substances subordonnées,
„ qui gouvernent sous elle. Voi-
„ là la pure doctrine des Anciens
„ échappée du naufrage des er-
„ reurs vulgaires, & des fables
„ poëtiques.

Ciceron vivoit dans un temps, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'esprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d'Epicure avoit prévalu à Rome sur celle de Pythagore, & les esprits les plus sages en raisonnant sur la nature Divine, se contentoient de flotter entre les deux opinions, *d'une intelligence souveraine* & d'une *matiere aveugle*. Ciceron dans son Traité sur la nature des Dieux

Dieux ; plaide la cause des Academiciens qui doutoient de tout. Il est à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans son premier livre, & que les objections qu'il fait dans son troisiéme comme Academicien, sont beaucoup plus foibles que les preuves fondées sur les merveilles de la nature, qu'il rapporte dans son second livre, pour démontrer l'existence d'une intelligence souveraine.

Dans ses autres ouvrages, & sur tout dans son livre des Loix, il nous dépeint „ l'Univers comme „ une Republique [a] dont Jupi„ter est le Prince & le pere com„mun. La grande Loi imprimée „ dans le cœur de tous les Hom„mes, est d'aimer le bien pu„blic, & les membres de la so„cié-

[a] *Cic. de Leg. Edit. Amst.* 1661. *lib.* 1. *p.* 1188. 1189. 1190. 1191, *&c.*

„ ciété comme soi-même. Cet amour „ de l'ordre est la souveraine justi- „ ce, & cette justice est aimable par „ elle-même. Si l'on ne l'aime que „ pour l'utilité qu'elle procure, on „ n'est pas bon, mais politique. La „ souveraine injustice, c'est d'ai- „ mer la justice seulement pour „ la récompense. En un mot la „ Loi universelle, immuable, éter- „ nelle de toutes les intelligences „ est de chercher le bonheur les „ unes des autres comme les en- „ fans d'un même pere.

Il nous represente ensuite Dieu comme une sagesse souveraine; à l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins se soustraire que les natures corporelles. „ Selon l'opinion „ des plus sages & des plus grands „ genies, *dit ce Philosophe*, [a] „ la

[a] *Cic. de leg. lib.* 2. *p.* 1194.

„ la Loi n'eſt pas une invention „ de l'eſprit humain, ni l'établiſſe- „ ment arbitraire des peuples, „ mais une ſuite de la raiſon éter- „ nelle, qui gouverne l'Univers.

„ L'outrage que Tarquin fit à „ Lucrece, *continue-t-il*, n'en „ étoit pas moins criminel, par- „ ce qu'il n'y avoit point encore „ de Loi écrite à Rome contre „ ces ſortes de violences. Ce Ty- „ ran manqua à la Loi éternelle „ qui n'a pas commencé à être „ Loi, lorſqu'elle a été écrite; „ mais lorſqu'elle a été faite. Or „ ſon origine eſt auſſi ancienne „ que l'eſprit divin. Car la vraye, „ la primitive, & la principale „ Loi n'eſt autre que la ſouve- „ raine raiſon du grand Jupiter.

„ [a] Cette Loi, *dit-il ailleurs*, „ eſt

[a] *Frag. de la repub. de Cicer. conſervé par Lactance liv. 6. Chap. 8.*

„ eſt univerſelle, éternelle, immua-
„ ble. Elle ne varie point ſélon les
„ lieux & les temps. Elle n'eſt
„ pas differente aujourd'hui de ce
„ qu'elle étoit autrefois. La mê-
„ me Loi immortelle regle toutes
„ les nations, parce qu'il n'y a
„ qu'un ſeul Dieu, qui a enfan-
„ té & publié cette Loi.

Quelle idée ne nous donne pas Ciceron de la nature de l'ame dans ſon Traité de la conſolation! [a] „ Thalès, *dit-il*, qu'Apollon
„ lui-même déclara le plus ſage
„ de tous les hommes, a toujours
„ ſoutenu que l'ame eſt une par-
„ celle de la ſubſtance divine, &
„ qu'elle retourne dans le Ciel ſi-
„ tôt qu'elle eſt dégagée du corps
„ mortel. Tous les Philoſophes
„ de l'Ecole Italique ont ſuivi ce
„ ſentiment. C'eſt leur doctrine
„ con-

[a] *Cicer. de Conſol. p.* 1300.

„ constante que les ames descen-
„ dent du Ciel, & qu'elles sont
„ non seulement l'ouvrage de la
„ Divinité, mais une participation
„ de son essence.

„ Si quelqu'un doute de ces
„ verités, *continue-t-il*, il est fa-
„ cile de les prouver. La nature im-
„ mortelle de l'ame est démontrée
„ par deux propriétés, que nous
„ y reconnoissons, son *activité* &
„ sa *simplicité*.

„ Elle est active par elle-même;
„ elle est la source de tous ses
„ propres mouvemens ; elle n'a
„ point de principe d'où elle em-
„ prunte sa force. Elle est par
„ conséquent une image de la Di-
„ vinité, & une émanation de sa
„ lumiere. Or si Dieu est immor-
„ tel, comment l'ame qui en est
„ une partie peut-elle perir?

„ De plus l'ame est d'une na-
„ ture

„ ture ſimple, ſans mélange, &
„ ſans compoſition. Elle n'a rien
„ de commun avec les Elemens,
„ rien qui reſſemble à la terre,
„ à l'eau, à l'air, au feu. On ne
„ voit dans la matiere aucune pro-
„ priété ſemblable à la memoire
„ qui retient le paſſé, à la raiſon
„ qui prévoit l'avenir, à l'eſprit
„ qui comprend le préſent. Tou-
„ tes ces qualités ſont divines, &
„ ne peuvent venir que de Dieu
„ ſeul. L'ame qui ſort de Dieu
„ participe à ſon éternité. C'eſt
„ cette eſperance qui rend les Sa-
„ ges tranquilles aux approches
„ de la mort. C'eſt cette atten-
„ te qui fit boire à Socrate avec
„ joye la coupe fatale. Les ames
„ enfoncées dans la matiere crai-
„ gnent la diſſolution de ce corps,
„ parce qu'elles ne ſongent à rien
„ qu'à ce qui eſt terreſtre. O pen-
„ ſée

„ ſée honteuſe, & qui doit faire
„ rougir les mortels! L'homme
„ eſt la ſeule creature ſur la terre
„ qui ſoit alliée à la Divinité,
„ & qui en ait la connoiſſance.
„ Cependant il eſt aſſez aveugle
„ & inſenſé pour oublier ſon ori-
„ gine celeſte, & pour craindre
„ de retourner dans ſa patrie.

Tels étoient les raiſonnemens de Ciceron, lorſqu'il conſultoit ſes lumieres naturelles, & que l'envie de faire briller ſon eſprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des Pyrrhoniens.

Ecoutons enfin Seneque le Stoïcien. Il étoit Précepteur de Neron & vivoit dans un ſiécle où le Chriſtianiſme n'étoit pas aſſez reſpecté pour que les Payens en empruntaſſent des lumieres philoſophiques.

„ Il

„ Il importe peu, *dit-il*, [a]
„ de quel nom on appelle la pre-
„ miere nature, & la divine rai-
„ ſon qui préſide à l'univers, &
„ qui en remplit toutes les par-
„ ties; c'eſt toujours le même Dieu.
„ On le nomme *Jupiter ſtateur*,
„ non comme diſent les Hiſtoriens,
„ parce qu'il arrêta les armées Ro-
„ maines qui fuyoient, mais par-
„ ce qu'il eſt le ferme appui de
„ tous les Etres. On peut l'ap-
„ peller *Deſtin*, parce qu'il eſt la
„ premiere cauſe d'où dépendent
„ toutes les autres. Nos Stoïciens
„ l'appellent tantôt *le pere Bac-*
„ *chus*, parce qu'il eſt la vie uni-
„ verſelle qui anime la nature;
„ *Hercule*, parce que ſa puiſſan-
„ ce eſt invincible; *Mercure*,
„ parce qu'il eſt la raiſon, l'or-
„ dre,

[a] *Senec. Edit. Ant. à Lipſio*, 1632, *de Benef. Lib.* 4. *p.* 311.

„ dre, & la ſageſſe éternelle. „ Vous pouvez lui donner autant „ de noms que vous voudrez, „ pourvû que vous n'admettiez „ qu'un ſeul principe préſent par- „ tout.

Seneque conſidere après Platon, l'entendement divin comme contenant en ſoi le modéle de toutes choſes, qu'il appelle les idées immuables, & toutes-puiſſantes. „ Tout ouvrier, *dit-il*, [a] a un „ modéle ſur lequel il forme ſon „ ouvrage. N'importe ſi ce modé- „ le exiſte hors de lui devant ſes „ yeux, ou s'il ſe forme en lui „ par l'effort de ſon propre ge- „ nie. Dieu produit ainſi au de- „ dans de lui-même ce modéle „ parfait qui eſt la proportion, „ l'ordre & la beauté de tous les „ Etres.

„ Les

[a] *Senec. Epiſt.* 65. *p.* 493.

„ Les Anciens, *dit-il ailleurs*, [a]
„ ne croyoient point Jupiter tel
„ que nous le repreſentons dans
„ le Capitole & dans les autres
„ Edifices. Mais ils entendoient
„ par Jupiter, le Gardien & le
„ Gouverneur de l'Univers, l'en-
„ tendement & l'eſprit, le maître
„ & l'ouvrier de cette grande ma-
„ chine. Tous les noms lui con-
„ viennent. Vous ne vous trom-
„ pez pas en l'appellant *Deſtin*,
„ parce qu'il eſt la cauſe de qui
„ tout dépend. Voulez-vous l'ap-
„ peller *Providence*, vous ne vous
„ trompez point; c'eſt par ſa ſa-
„ geſſe que ce monde ſe gouver-
„ ne. Voulez-vous l'appeller *Na-*
„ *ture*, vous ne pecherez pas,
„ c'eſt de lui que tous les Etres
„ ſont nés, & par lui qu'ils reſ-
„ pirent. On

[a] *Ibid. Natur. quaeſt. lib.* 2. *p.* 715.

On ne peut lire sans admiration les ouvrages d'Epictete, d'Arrien son disciple, & de Marc-Antonin. On y trouve des regles de Morale dignes du Christianisme. Ces disciples de Zenon croyoient cependant comme leur maître qu'il n'y avoit qu'une seule substance; que l'intelligence souveraine étoit materielle; que son essence étoit un pur Ether qui remplissoit tout par diffusion locale. L'erreur de ces Corporalistes ne prouve pas qu'ils ayent été Ahées. Une fausse idée sur la Divinité ne forme point l'atheisme. Ce qui constitue l'Athée, n'est pas de soutenir avec les Stoïciens que l'etendue & la pensée peuvent être des propriétés de la même substance, ni avec Pythagore & Platon que la matiere est une production éternelle de la Divinité. Le véritable Atheisme

me consiste à nier qu'il y ait une intelligence souveraine qui ait produit le monde par sa puissance, & qui le gouverne par sa sagesse.

Voyons enfin quel sentiment avoient les Peres de l'Eglise sur la Théologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les frequentes disputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matiere aussi délicate de s'abandonner à ses propres conjectures. Ecoutons la sage Antiquité Chrétienne.

Arnobe introduit les Payens se plaignant de l'injustice des Chretiens. " C'est une calomnie, (a) " *disent ces Payens*, de nous imputer le crime de nier un Dieu " suprême. Nous l'appellons Jupiter le très-grand, & le très-bon; nous lui dédions nos plus " su-

(a) *Arnob. Lib.* 1. *p.* 19.

» superbes Edifices & nos Capi-
» toles, pour marquer que nous
» l'exaltons au-dessus de toutes les
» autres Divinités.

» (a) Saint Paul insinue dans
» sa prédication à Athenes, *dit*
» *saint Clément Alexandrin*, que
» les Grecs connoissoient la Di-
» vinité. Il suppose que ces peu-
» ples adorent le même Dieu que
» nous, quoique ce ne soit pas
» de la même maniere. Il ne nous
» défend point d'adorer le même
» Dieu que les Grecs, mais il nous
» défend de l'adorer de la même
» façon. Il nous ordonne de chan-
» ger la matiére de notre culte,
» & nullement l'objet.

„ Les Payens, *dit Lactance*,
» (b) qui admettent plusieurs Dieux,
» di-

(a) *Strom. liv.* 6. *p.* 635.
(b) *Lib.* 1. *p.* 16.

» disent cependant que ces Divi-
» nités subalternes président telle-
» ment à toutes les parties de
» l'Univers, qu'il n'y a qu'un seul
» Recteur & Gouverneur suprême.
» De-là il suit que toutes les au-
» tres puissances invisibles ne sont
» pas des Dieux, mais des Mi-
» nistres ou des Deputés de ce
» Dieu unique, très-grand, & tout-
» puissant, qui les a constitués
» pour exécuteurs de ses volontés.

» Les Payens reconnoissoient
» qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu,
» qui remplit tout, qui penetre
» tout, & préside à tout. Mais
» ils croyent qu'étant présent à
» son ouvrage d'une maniere in-
» corporelle & invisible, c'est avec
» raison qu'on l'adore dans ses
» effets visibles & corporels.

Je finis par un fameux passage
de

(a) *Præp. Evang. lib.* 3. *cap.* 13. *p.* 105.

de saint Augustin qui réduit le Polytheisme des Payens à l'unité d'un seul principe. " Jupiter, *dit* " *ce Pere*, (a) est selon les Phi-" losophes l'ame du monde, qui " prend des noms differens selon " les effets qu'il produit. Dans les " espaces éthérées on l'appelle *Ju-* " *piter*, dans l'air *Junon*, dans " la Mer *Neptune*, dans la terre " *Pluton*, aux Enfers *Proserpine*, " dans l'Element du feu *Vulcain*, " dans le Soleil *Phœbus*, dans " les Devins *Apollon*, dans la Guer-" re *Mars*, dans la Vigne *Bac-* " *chus*, dans les Moissons *Cerès*, " dans les Bois *Diane*, dans les " Sciences, *Minerve*. Toute cet-" te foule de Dieux & de Déesses ne " sont que le même Jupiter, dont " on exprime les differentes ver-" tus par des noms differens.

(a) *S. August. de Civit. Dei, lib. 4. cap. 11.*

Il est donc évident par le témoignage des Poëtes profanes, des Philosophes Gentils, & des Peres de l'Eglise, que les Payens reconnoissoient une seule Divinité suprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enseignoient universellement cette vérité.

Vers la cinquantiéme Olympiade, six cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les sciences *traditionnelles* des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencerent à raisonner sur la nature divine par les préjugés des sens & de l'imagination. Anaximandre vivoit alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'Univers, le sentiment d'une intelligence souveraine, pour réduire tout à l'action d'une matiere aveugle qui prend nécessairement tou-

tes sortes de formes. Il fut suivi par Leucippe, Democrite, Epicure, Straton, Lucrece, & toute l'Ecole des Atomistes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, & tous les Grands Hommes de la Grece, se souleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces Genies supérieurs voyoient dans la Nature, *mouvement*, *pensée*, *dessein*. Or comme l'idée de la matiere ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans la Nature une autre substance que la matiere.

La Grece s'étant ainsi partagée en deux Sectes, on disputa longtemps de part & d'autre sans se convaincre. Vers la 120e Olympiade, Pyrrhon forma une troisiéme

Secte dont le grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. (a) Tous les Atomistes qui avoient cherché en vain une démonstration de leurs faux principes, se réunirent bien-tôt à la Secte Pyrrhonienne; ils s'abandonnerent follement au doute universel, & parvinrent peu après à un tel excès de phrénésie, qu'ils douterent des verités les plus claires & les plus sensibles. Ils soutinrent sans allegorie que tout ce qu'on voit n'est qu'une illusion, & que la vie entiere est un songe perpetuel, dont ceux de la nuit ne sont que des images.

Enfin Zenon établit une quatriéme Ecole, vers la cent trentiéme Olympiade. Ce Philosophe tâcha de concilier les Disciples de Democrite avec ceux de Platon, en sou-

(a) *Olymp.* cxx.

soutenant que le premier principe étoit une Sagesse infinie, mais que son essence étoit un pur Ether, ou une lumiere subtile qui se répandoit par-tout pour donner la vie, le mouvement, & la raison à tous les Etres.

Dans ces derniers temps, on n'a fait que renouveller les anciennes erreurs. Jordano Bruno, Vanini, & Spinosa ont rappellé le monstrueux systême d'Anaximandre. Et ce dernier a tâché d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme geometrique à ce systême.

Quelques Spinosistes sentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues démonstrations de leur maître, sont tombés dans une espece de Pyrrhonisme insensé, nommé *l'Egomisme*, où chacun se croit le seul être existent.

Hobbès & plusieurs autres Philosophes sans se déclarer athées, osent soutenir, que la pensée & l'étendue peuvent être des propriétés de la même substance.

Descartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & plusieurs Metaphysiciens d'un génie également subtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raisonnement l'ancienne Théologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets, celles qu'on tire de l'idée de la premiere cause: ils font sentir que les raisons de croire sont infiniment plus fortes que celles qu'on a de douter. C'est tout ce qu'il faut chercher dans les discussions Metaphysiques.

L'histoire des temps passés est semblable à celle de nos jours. L'esprit humain prend à peu près les

les mêmes formes dans les différens siécles. Il s'égare dans les mêmes routes. Il y a des erreurs universelles, comme des verités immuables. Il y a des maladies periodiques pour l'esprit, comme pour les corps.



SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens.

LES hommes abandonnés à la seule lumiere de leur raison ont toujours regardé le *mal moral & physique*, comme un phénoméne choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment sage, bon & puissant. Pour expliquer ce phénoméne, les Philosophes ont eû recours à plusieurs hypothéses.

La raison leur dictoit à tous, que ce qui est souverainement bon, ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De-là ils concluoient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord, qu'elles étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient com-

 mise

mise dans un état précédent, que cette vie est un lieu d'exil & d'expiation, & qu'enfin tous les Etres seroient rétablis dans l'ordre.

Ces idées philosophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'unissoit à la raison, & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions communes sur les trois états du monde. C'est ce que je vais faire voir dans cette seconde Partie, qui sera comme un abrégé de la doctrine traditionelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poëtes nous dépeignent le siecle d'or ou de Saturne comme un état heureux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peine, ni maladies, ni mort. (a)

 Ils

(a) Voyez *Hesiod. de sæcul. aureo. Orph.* &

Ils nous réprésentent au contraire le siecle de fer, comme le commencement du mal physique & moral. Les souffrances, les vices, tous les maux cruels sortent de la boëte fatale de Pandore, & inondent la terre [b]

Ils nous parlent du siecle d'or renouvellé, comme d'un temps où Astrée doit revenir sur la terre, où la justice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers droits, & où tout doit être rétabli dans sa perfection primitive [a]

Enfin ils chantent par tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour [illegible]

mi

pud Proclum Theol. Plat. Lib. V. Cap. 10. *Lucret. Lib.* 5. *Ovid. Metamorph. Lib.* 1. *fab.* 5. *Virg. Georg. Lib.* 2. *verf.* 336.

(b) *Ovid. Met. Lib.* 1. *fab.* 4. 5. & 6. *Virg. Georg. Lib.* 1. *verf.* 126. *Juven Satir.* 6.

(a) *Virg. Egl.* 4. *Senec. Trag. Oedip. Act.* 2.

mi les hommes. Ils lui donnent des noms differens selon ses différentes fonctions. Tantôt c'est *Apollon* qui combat Python & les Titans. Tantôt c'est *Hercule* qui détruit les Monstres, & les Geans, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes. Quelque fois c'est *Mercure* ou le Messager des Dieux, qui vole par tout pour exécuter leurs volontés. D'autres fois c'est *Persée* qui délivre *Andromede* ou la nature humaine, du monstre qui sortit de l'abyme pour la dévorer. C'est toûjours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles, & qui remporte des victoires.

Je n'insiste point sur ces descriptions poëtiques, parce qu'on peut les regarder comme des fictions, faites au hazard, pour embellir un poëme & pour amuser l'esprit. L'illusion est à craindre dans

dans les rapports & les explications allegoriques. Je me hâte d'expoſer la doctrine des Philoſophes & ſur tout celle de Platon. C'eſt la ſource où Plotin, Proclus, & les Platoniciens du troiſieme ſiecle, ont puiſé leurs principales idées.

Commençons par le dialogue de Phedon ou de l'immortalité, dont voici l'analyſe. Phedon raconte à ſes amis l'état où il vit Socrate en mourant. Il ſortoit de la vie, *dit-il*, avec une joye paiſible, & une intrepidité genereuſe. Ses amis lui en demanderent la cauſe. » J'eſpere, leur répond Socrate, » me réunir aux Dieux bons & » parfaits, & à des hommes meil» leurs que ceux que je laiſſe ſur » la terre. (a)

Ce-

(a) *Pag.* 48. 51.

Cebes lui aiant dit que l'ame se dissipe après la mort comme une fumée, & s'anéantit tout à fait, il combat cette opinion en tâchant de prouver que l'ame a eu une existance réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain. (*b*)

Il attribue cette doctrine à Orphée. (*c*) " Les Disciples d'Or-
„ phée, *dit-il*, appelloient le corps
„ une prison, parce que l'ame est
„ ici dans un état de punition,
„ jusqu'à ce qu'elle ait expié les fau-
„ tes qu'elle a commises dans le ciel.
„ Les ames, *continue Platon*,
„ (*a*) qui se sont trop abandon-
„ nées aux plaisirs corporels, &
„ qui se sont abruties, errent sur la
„ terre, & rentrent dans de nou-
veaux

(b) *Pag.* 57.
(c) *Plat. Cratil. p.* 276.
(a) *Phedon. p.* 61. 62. 63.

„ veaux corps. Car toute volupté
„ & toute passion attachent l'ame
„ au corps, lui persuadent qu'elle
„ est de même nature, & la ren-
„ dent, pour ainsi dire, corporel-
„ le; de sorte qu'elle ne peut s'en-
„ voler dans une autre vie; mais
„ impure & appesantie, elle s'en-
„ fonce de nouveau dans la matie-
„ tiere, & devient par là incapa-
„ ble de remonter vers les pures
„ régions, & d'être réunie à son
„ Principe.

Voilà la source de la Metempsycose que Platon représente dans le *second Timeé* comme une allegorie & quelquefois comme un état réel, où les ames qui se sont rendu indignes de la suprême beatitude, séjournent & souffrent successivement dans le corps des différens animaux, jusqu'à ce qu'elles soient purgées de leurs crimes par les peines

nes qu'elles subissent. C'est ce qui a fait croire à quelques Philosophes, que les ames des bêtes étoient des intelligences dégradées.

„ Les ames pures, *ajoûte Platon*, qui ont travaillé ici-bas à „ se dégager de toute souillure ter„ restre, se retirent après la mort „ dans un lieu invisible, qui nous „ est inconnu, où le pur s'unit „ au pur: le bon s'unit à son sem„ ble, & notre essence immortel„ le à l'essence divine.

Il appelle ce lieu *la premiere Terre* où les ames faisoient leur demeure avant leur dégradation.

„ La terre est immense, [a] *dit„ il*; nous n'en connoissons & n'en „ habitons qu'un petit coin. Cet„ te terre éthérée, ancien séjour „ des ames, est placée dans les „ pures régions du Ciel, où sont les

(a) *Pag.* 81.

„ les aſtres. Nous qui vivons dans
„ ces abîmes profonds, nous nous
„ imaginons que nous ſommes dans
„ un lieu élevé, & nous appellons
„ l'air le ciel, ſemblables à un
„ homme qui du fond de la mer
„ voyant le ſoleil & les aſtres au
„ travers des eaux, croiroit que
„ l'Ocean eſt le Ciel même. Mais
„ ſi nous avions des aîles pour nous
„ élever en haut, nous verrions
„ que c'eſt là le vrai ciel, la vraye
„ lumiere & la vraye terre. Com-
„ me dans la mer, tout eſt troublé,
„ rongé & défiguré par les ſels qui
„ y abondent; de même dans notre
„ terre préſente tout eſt difforme,
„ corrompu, délabré, en compa-
„ raiſon de la terre primitive.

Platon fait enſuite une deſcrip-
tion pompeuſe de cette terre éthé-
rée; dont la nôtre n'eſt qu'une crou-

te

te détachée. (a) „ Il dit que tout
„ y étoit beau, harmonieux,
„ transparent. Des fruits d'un goût
„ exquis y croissoient naturellement;
„ il y couloit des fleuves de Nectar;
„ on y respiroit la lumiere comme
„ nous respirons l'air, & l'on
„ y buvoit des eaux qui étoient
„ plus pures que l'air même.

Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Descartes sur la nature des planettes. Ce Philosophe moderne croit qu'elles étoient d'abord des Soleils, qui contracterent ensuite une croute épaisse & opaque; mais il ne parle point des raisons morales de ce changement, parce qu'il n'examine le monde qu'en Physicien.

La même doctrine de Platon est encore développée dans son Timée.

(a) Pag. 82.

Là il nous raconte que Solon dans ses voyages entretint un Prêtre Egyptien sur l'antiquité du monde, sur son origine, & sur les révolutions qui y sont arrivées, selon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit, (a) „ ô
„ Solon, Solon, vous autres Grecs
„ vous êtes toûjours enfans, &
„ vous ne parvenez jamais à un â-
„ ge mûr; votre esprit est jeune,
„ & n'a aucune vraye connoissan-
„ ce de l'Antiquité. Il est arrivé plu-
„ sieurs inondations & conflagra-
„ tions sur la terre, causées par le
„ changement des mouvemens ce-
„ lestes. Vôtre histoire de Phaëton,
„ qui paroît une fable, n'est pourtant
„ pas sans quelque fondement verita-
„ ble. Nous autres Egyptiens
„ nous avons conservé la memoi-
„ re de ces faits dans nos monu-
mens

(a) *Tim. p.* 1043.

„ mens, & dans nos temples ; mais
„ ce n'est que depuis peu que les
„ Grecs ont connu les Lettres,
„ les Muses & les Sciences.

Ce discours donne occasion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choses, & l'état primitif du monde. (*a*) „ Tout ce qui
„ a été produit, *dit-il*, a été pro-
„ duit par quelque cause. Il est
„ difficile de connoître la nature
„ de cet Architecte, & de ce pere
„ de l'Univers, & quand vous
„ la découvririez, il vous seroit
„ impossible de la faire compren-
„ dre au Vulgaire.

„ Cet Architecte, *continue-t-il*,
„ a eu quelque modéle selon lequel,
„ il a tout produit, & ce modé-
„ le c'est lui-même. Comme il
„ est bon, & que ce qui est bon
„ *n'est jamais touché d'aucune en-*
„ *vie*, il a fait toutes choses au-
tant

» tant qu'il étoit possible, sem-
» blables à son modéle. Il a fait
» le monde un tout parfait, com-
» posé de parties toutes parfaites,
» & qui n'étoient sujettes ni à la
» maladie, ni à la vieillesse. Le
» pere de toutes choses (a) voyant
» enfin cette belle image de luy-
» même, se plut dans son ouvrage,
» & cette joye lui inspira le de-
» sir de rendre cette image de
» plus en plus semblable à son mo-
» déle.

Dans le dialogue appellé *le Politique*, Platon nomme cet état primitif du monde, le regne de *Saturne*, & voici comme il le décrit. (a) » Dieu étoit alors le
» prince & le pere commun de
» tous; il gouvernoit le monde
» par lui-même, comme il le gou-
» verne à présent par les Dieux
» inferieurs. Alors la fureur, ni
la

» la cruauté ne regnoient point
» ſur la terre; la guerre & la ſé-
» dition n'étoient point connues.
» Dieu nourriſſoit les hommes lui-
» même; il étoit leur gardien &
» leur paſteur. Il n'y avoit ni Ma-
» giſtrats ni Politique comme à
» préſent. Dans ces heureux tems,
» les hommes ſortoient du ſein
» de la terre qui les produiſoit
» d'elle-même, comme les fleurs
» & les arbres. Les campagnes
» fertiles fourniſſoient des fruits
» & des bleds ſans les travaux de
» l'agriculture. Les hommes ne cou-
» vroient point leur corps, parce
» qu'on ne ſentoit point encore
» l'inclémence des ſaiſons. Ils pre-
» noient leur repos ſur des lits
» de gazons toujours verds.

„ Sous le regne de *Jupiter*, le
» maître de l'Univers ayant com-
» me abandonné les rênes de ſon

» empire, se cacha dans une re-
» traite inaccessible. Les Dieux
» inferieurs qui gouvernoient sous
» *Saturne*, se retirerent aussi, &
» le monde secoué jusqu'aux fon-
» demens par des mouvemens con-
» traires à son principe & à sa fin,
» perdit sa beauté, & son éclat.
» Alors les biens furent mêlés a-
» vec les maux. Mais à la fin, de
» peur que le monde ne soit plon-
» gé dans un abyme éternel de
» confusion, Dieu auteur du pre-
» mier ordre reparoîtra & repren-
» dra les rênes. Alors il change-
» ra tout, en détruisant la vieil-
» lesse, les maladies, & la mort.

Dans le dialogue appellé *Phedrus*, Platon recherche les causes secrettes du mal moral qui a produit le mal physique. (a) » Il y
» a en chacun de nous, *dit-il*,
deux

(a) *Pag.* 1216.

» deux ressorts dominans, le dé-
» sir du plaisir, & l'amour du
» bon, qui sont les aîles de l'a-
» me. Quand ces aîles se sépa-
» rent, quand l'amour du plaisir
» & l'amour du bon se divisent;
» alors les ames tombent dans des
» corps mortels, & voici selon lui les
plaisirs que les intelligences goutent
dans le ciel, & comment les ames
déchurent de cet état heureux.

» (a) Le grand Jupiter, *dit-il*,
» animant son char aîlé, marche
» le premier, suivi de tous les Dieux
» inferieurs & des Genies. Ils par-
» courent ainsi les cieux dont ils
» admirent les merveilles infinies;
» Mais lorsqu'ils vont au grand
» festin, ils s'élevent au haut du
» ciel, au dessus des Spheres. Au-
» cun de nos Poëtes n'a chanté
jus-

(a) *Pag.* 1222.

» jusqu'ici, ni ne peut chanter
» suffisamment *ce lieu sublime*.(*a*)
» Là les ames contemplent par
» les yeux de l'esprit, l'essence
» vrayement existente qui n'est ni
» colorée ni figurée, ni sensible,
» mais purement intelligible. Là
» elles voyent la vertu, la verité,
» la justice, non comme elles sont
» ici bas, mais comme elles existent
» dans celui qui est l'Etre même.
» Là elles se rassasient de cette
» vûe jusques à ce qu'elles n'en
» puissent plus soutenir l'éclat. A-
» lors elles rentrent dans le ciel,
» où elles se repaissent d'Ambroi-
» sie & de Nectar. Telle est la
» vie des Dieux.

» Or, *continue Platon*, (*b*)
» toute ame qui suit Dieu fidelle-
» ment dans ce lieu sublime, de-
meu-

(*a*) Ὑπερουράνιος τόπος.

(*b*) Page 1223.

» meure pure & ſans tache. Mais
» ſi elle ſe contente de Nectar,
» & d'Ambroiſie, ſans accompagner
» le char de Jupiter, pour aller
» contempler la verité, elle s'ap-
» peſantit, elle rompt ſes aîles,
» elle tombe ſur la terre, & en-
» tre dans un corps humain, plus
» ou moins vil, ſelon qu'elle a
» été plus ou moins élévée. Les
„ ames moins dégradées habitent
„ dans les corps des Philoſophes,
„ les plus mépriſables animent les
„ Tyrans & les mauvais Princes.
„ Leur ſort change après la mort,
„ & devient plus ou moins heu-
„ reux, ſuivant qu'elles ont aimé
„ la vertu ou le vice pendant leur
„ vie. Ce n'eſt qu'après dix mil-
„ le ans que les ames ſe réuni-
„ ront à leur principe. Leurs aîles
„ ne croiſſent & ne ſe renouvel-
„ lent que dans cet eſpace de tems.

Telle eſt la doctrine que Platon oppoſoit à la ſecte profane de Démocrite & d'Epicure, qui nioient la providence éternelle, à cauſe du mal phyſique & moral. Ce Philoſophe nous fait un magnifique tableau de l'univers. Il le conſidere comme une Immenſité remplie d'intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces intelligences ſont capables d'une double felicité, l'une en contemplant l'eſſence divine, l'autre en admirant ſes ouvrages. Lorſque les ames ne font plus conſiſter leur bonheur dans la connoiſſance de la verité, & que les plaiſirs inferieurs les détachent de l'amour de l'eſſence ſuprême, elles ſont précipitées dans quelque planette pour y ſubir des peines expiatrices, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries par les ſouffrances. Ces pla-

planettes ſont par conſequent ſelon Platon comme *des lieux ordonnez* (*a*) pour la guériſon des Intelligences malades. Voilà la Loi établie (*b*) pour conſerver l'ordre dans les Spheres celeſtes.

Cette double occupation des Eſprits celeſtes eſt une des plus ſublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de ſon genie. C'eſt par ce ſyſtême que les Philoſophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raiſonnoient. Si les ames pouvoient contempler ſans ceſſe l'eſſence divine par un regard immédiat, elles feroient impeccables. La vûe du bien ſouverain entraîneroit néceſſairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des Eſprits,

(*a*) Νοσοκομεῖοι.
(*b*) Θεσμὸς Ἀδραστείας.

prits, il falloit ſuppoſer *un intervalle*, où l'ame ſort de la préſence divine, & quitte le *lieu ſublime*, pour admirer les beautés de la nature, & ſe raſſaſier d'Ambroiſie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à ſa nature finie. C'eſt dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puiſé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reſte un précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès ſur les vers dorés attribués à ce Philoſophe.

„ Comme notre éloignement de
„ Dieu, *dit cet Auteur*, & la per-
„ te des aîles qui nous élevoient
„ vers les choſes céleſtes, nous ont
„ précipités dans cette region de
„ mort où tous les maux habi-
„ tent, de même le dépouillement
„ des affections terreſtres & le re-
„ nou-

„ nouvellement des vertus, font
„ renaître nos aîles, & nous éle-
„ vent au séjour de la vie, où se
„ trouvent les véritables biens sans
„ aucun mêlange de maux. L'essen-
„ ce de l'homme tenant le milieu
„ entre les Etres qui contemplent
„ toujours Dieu, & ceux qui sont
„ incapables de le contempler, peut
„ s'élever vers les uns, ou se ra-
„ baisser vers les autres. (*a*)

„ Le méchant, *dit ailleurs Hie-*
„ *roclès*, ne veut pas que l'ame
„ soit immortelle, de peur de ne
„ vivre après la mort que pour
„ souffrir. Mais il n'en est pas de
„ même des Juges des Enfers.
„ Comme ils forment leurs juge-
„ mens sur les regles de la veri-
„ té, ils ne prononcent pas que
„ l'ame

(*a*) *Hierocl. Comm. in aurea Carm. p.* 187. *Edit. Cant.* 1709.

„ l'ame doit n'être plus, mais
„ qu'elle doit n'être plus vi-
„ cieuse. Ils travaillent à la cor-
„ riger, & à la guérir, en ordon-
„ nant des peines pour le salut
„ de la nature, de même que les
„ Medecins guérissent par des in-
„ cisions, les ulceres les plus ma-
„ lins. Ces Juges punissent le
„ crime pour chasser le vice. Ils
„ n'aneantissent pas l'essence de
„ l'ame, mais ils la ramenent à
„ exister véritablement, en la pu-
„ rifiant de toutes les passions
„ qui la corrompent. C'est pour-
„ quoi qnand on a peché, il faut
„ courir au-devant de la peine,
„ comme au seul remede du vice. (a)

Il paroît donc manifestement par la doctrine des plus célébres Philosophes Grecs, 1°. Que les ames préexistoient dans le Ciel. 2°. Que le

(a) *Ibid. Carm. p.* 120.

le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs aîles, & celui à qui Saturne a confié les rênes de son empire depuis l'origine du mal, est distinct de l'essence suprême, & par conséquent qu'il ressemble fort au Mythras des Perses & à l'Orus des Egyptiens. 3°. Que les ames ont perdu leurs aîles, & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels, parce qu'au lieu de suivre le char de Jupiter, elles s'étoient trop arrêtées à la jouissance des plaisirs inferieurs. 4°. Qu'au bout d'un certain periode de temps, les aîles de l'ame renaîtront; & que Saturne reprendra les rênes de son Empire, pour rétablir l'Univers dans son premier éclat. Examinons à présent la Mythologie Egyptienne qui est la source de celle des Grecs. Je ne veux point soute-

nir les explications myſtiques que le Pere Kircher donne de la fameuſe table Iſiaque, & des Obeliſques qui ſe voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conſervé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire ſentir les beautés, je vais faire une analyſe courte & claire de ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, qui eſt une lettre écrite à Clea Prêtreſse d'Iſis.

„ (*a*) La Mythologie Egyptien-„ ne, *dit Plutarque*, a deux ſens; „ l'un ſacré & ſublime; l'autre ſen-„ ſible & palpable. C'eſt pour „ cela que les Egyptiens mettent „ des Sphinx à la porte de leurs „ Temples. Ils veulent nous faire „ entendre que leur Théologie con-„ tient les ſecrets de la Sageſse, „ ſous des paroles énigmatiques. C'eſt

(*a*) *Pag*. 354.

„ C'eſt auſſi le ſens de l'inſcrip-
„ tion qu'on lit à Saïs ſur une ſta-
„ tue de Pallas ou d'Iſis. *Je ſuis*
„ *tout ce qui eſt, qui a été,*
„ *& qui ſera, & jamais mortel*
„ *n'a levé le voile qui me cou-*
„ *vre.*

„ (*a*) Il raconte enſuite la fa-
„ ble d'Iſis & d'Oſiris. Ils na-
„ quirent tous deux de Rhéa &
„ du Soleil. Tandis qu'ils étoient
„ encore dans le ſein de leur
„ mere, ils s'unirent & procréé-
„ rent le Dieu Orus, image vi-
„ vante de leur ſubſtance. Ty-
„ phon ne naquit point, mais il
„ perça les flancs de Rhéa par
„ un violent effort. Il ſe révolta
„ enſuite contre Oſiris, remplit
„ l'Univers de ſes fureurs, déchi-
„ ra le corps de ſon frere, en
décour-

(*a*) Pag. 365.

„ découpa les membres, & les
„ répandit par-tout. Depuis ce
„ tems-là, Isis erre sur la terre pour
„ ramasser les membres épars de
„ son frere & de son époux. L'a-
„ me d'Osiris éternelle & immor-
„ telle, mena son fils Orus aux
„ Enfers, où elle l'instruisit à com-
„ battre & à vaincre Typhon.
„ Orus retourna sur la terre, com-
„ battit & défit Typhon. Mais il
„ ne le tua pas. Il se contenta de
„ le lier, & de lui ôter la
„ puissance de nuire. Le méchant
„ s'échapa enfin; & le désordre
„ alloit recommencer, mais Orus
„ lui livra deux sanglantes batail-
„ les, & l'extermina tout-à-fait.

(*a*) Plutarque continue ainsi.
„ Quiconque applique ces allégo-
„ ries à la Nature divine, im-
„ mortelle & bienheureuse, mé-
„ rite

(*a*) *Pag.* 358.

„ rite qu'on le traite avec mépris.
„ Il ne faut pas croire pourtant
„ qu'elles soient de pures fables,
„ vuides de sens, semblables à
„ celles des Poëtes. Elles nous
„ dépeignent des choses qui sont
„ véritablement arrivées.

„ Ce seroit aussi une erreur dangereuse, & une impieté manifeste d'attribuer, avec Evhemere le Messenien, tout ce qu'on dit des Dieux, aux anciens Rois & aux grands Capitaines. Ce seroit anéantir la Religion, & éloigner les hommes de la Divinité.

„ (a) Ceux-là, *ajoute-t-il*, ont mieux pensé, qui ont écrit que tout ce qu'on raconte de Typhon, d'Osiris, d'Isis & d'Orus, doit s'entendre des Génies & des Démons. (b) C'étoit l'opi-

„ nion

(a) *Pag.* 358.
(b) *Page* 360.

„ nion de Pythagore, de Platon,
„ de Xenocrate & de Chryſippe,
„ qui ſuivoient en cela les anciens
„ Théologiens. Tous cés grands
„ hommes ſoutiennent que ces Gé-
„ nies étoient fort puiſſans, &
„ très-ſupérieurs aux mortels. Ils
„ ne participoient pourtant pas
„ de la Divinité d'une maniere pure
„ & ſimple; mais ils étoient com-
„ poſés d'une nature ſpirituelle &
„ corporelle, & par-là capables
„ de plaiſirs & de peines, de
„ páſſions & de changemens:
„ car parmi les Génies comme
„ parmi les hommes, il y a des
„ vertus & des vices. De-là vien-
„ nent les fables des Grecs ſur
„ les Titans & les Géans; les
„ combats de Python contre A-
„ pollon; les fureurs de Bacchus
„ & pluſieurs fictions ſemblables
„ à celles d'Oſiris & de Ty-
„ phon:

„ phon : de-là vient qu'Homere „ parle de bons & de mauvais „ Démons. Platon appelle les „ premiers *Dieux Tutélaires*, par- „ ce qu'ils sont Médiateurs entre „ la Divinité & les hommes, & „ qu'ils portent les prieres des „ mortels vers le Ciel, & de-là „ nous rapportent la connoissan- „ ce & la révelation des choses „ cachées & futures.

(a) Empedoclès, *continue-t-il*, dit, „ que les mauvais Démons „ sont punis des fautes qu'ils ont „ commises. Le Soleil les précipi- „ te d'abord dans l'air ; l'air les „ jette dans la mer profonde ; „ la mer les vomit sur la terre ; „ de la terre ils s'élevent enfin „ vers le Ciel. Ils sont transpor- „ tés d'un lieu à un autre, jus- „ qu'à ce qu'étant punis & puri- „ rifiés

(a) *Pag.* 361.

„ rifiés, ils retournent dans le
„ lieu qui est conforme à leur na-
„ ture.

Après avoir donné ainsi une explication theologique des allegories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications physiques; mais il les rejette toutes, & revient à sa premiere doctrine. (*a*)
„ Osiris n'est ni le soleil, ni l'eau,
„ ni la terre, ni le ciel. Mais tout
„ ce qu'il y a dans la nature de
„ bien ordonné, de bien disposé,
„ de bon & de parfait, est l'i-
„ mage d'Osiris. Typhon n'est ni
„ la secheresse, ni le feu, ni la
„ mer; mais tout ce qu'il y a dans
„ la nature de nuisible, d'in-
„ constant, & de dereglé.

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raisonnement éga-

(*a*) *Pag.* 376.

également solide & subtil. (*a*) Le voici. „ L'Ouvrier parfaitement „ bon fit d'abord toutes choses, „ autant qu'il étoit possible, sem„ blables à lui-même. Le monde re„ çut en naissant de celui qui le „ fit, toutes sortes de biens. Il „ tient d'une disposition étrange„ re tout ce qu'il a de malheureux „ & de méchant. Dieu ne peut „ pas être la cause du mal, parce „ qu'il est souverainement bon. „ La matiere ne peut pas être la „ cause du mal, parce qu'elle n'a „ point de force. Mais le mal vient „ d'un troisiéme principe qui n'est „ ni si parfait que Dieu, ni si „ imparfait que la matiere. Ce „ troisiéme Etre, c'est la nature „ intelligente, qui a au dedans de „ soi une source, un principe, & „ une cause de mouvement.

J'ai

(*a*) *Plut. de anim. format. p.* 1015.

J'ai déja fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon soutenoient la liberté. Le premier l'exprime par la nature de l'ame, qui peut s'élever ou s'abaisser ; l'autre par les aîles de l'ame, c'est-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaisir, qui peuvent se séparer. Plutarque suit les mêmes principes, & fait consister la liberté dans l'activité de l'ame, par laquelle elle est la source de ses déterminations.

Ce sentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il est tout à la fois naturel & philosophique. L'ame peut toûjours séparer & rassembler, rappeller & comparer ses idées, & c'est de cette activité que dépend la liberté. Nous pouvons toûjours penser à d'autres biens qu'à ceux auxquels nous pensons actuellement.

Nous

Nous pouvons toûjours suspendre notre consentement, pour voir si le bien dont nous jouissons, est, ou n'est pas le vrai bien. Notre liberté ne consiste pas à vouloir, sans raison de vouloir, ni à préférer le moindre bien à ce qui nous paroît le plus grand, mais à examiner si le bien présent est un bien réel, ou s'il est un bien imaginaire. L'ame n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entraînée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini, parce qu'elle peut penser à d'autres biens plus grands, & par là découvrir un attrait supérieur, qui suffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les passions par le sentiment vif qu'elles nous causent

occupent quelque fois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de réfléchir. Elles déguisent & transforment les objets. Mais quelque fortes qu'elles soient, elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile, mais il n'est pas impossible de les surmonter. Il est toûjours dans notre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force, & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme sur la terre, & le triomphe de la vertu.

Les Payens ayant senti cette tyrannie des passions, reconnurent par la lumiere naturelle, la nécessité d'une puissance céleste pour les vaincre. Ils nous représentent toûjours la vertu comme une *force divine qui descend du Ciel*. Ils nous introduisent sans cesse dans leurs poëmes des Divinités protectrices qui nous inspirent,

nous

nous éclairent, & nous fortifient, pour marquer que les vertus heroïques ne peuvent venir que des Dieux seuls. C'est par ces principes que la sage Antiquité à toûjours combattu la *Fatalité*, qui détruit également la Religion, la Morale, & la Société. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine selon Plutarque, suppose 1° Que le monde fut créé d'abord sans aucun mal physique, ni moral, par celui qui est infiniment bon. 2° Que plusieurs Génies, par l'abus de leur liberté, se sont rendu criminels, & par là malheureux. 3° Que ces Génies souffriront des peines expiatrices, jusqu'à ce qu'ils soient purgés & rétablis dans l'ordre 4° que le Dieu Orus fils d'Isis & & d'Osiris, qui combat le mauvais Principe, est un Dieu subalterne semblable à Jupiter fils de Saturne. Con-

Consultons à présent la Mythologie des Orientaux. Plus nous approcherons de la premiere origine des Nations, plus nous trouverons leur Theologie épurée.

(*a*) Zoroastre, *dit Plutarque*, enseignoit, „ qu'il y a deux Dieux „ d'operations contraires : l'un au„ teur de tous les biens ; l'autre „ auteur de tous les maux. Il ap„ pelle le bon principe, *Oroma-* „ *ze*, & l'autre *le Démon Ari-* „ *mane*. (*b*) Il dit que l'un res„ semble à la lumiere & à la „ verité ; l'autre aux ténébres & à „ l'ignorance. De plus il y a un „ Dieu mitoyen entre les deux, „ nommé *Mythras*, que les Perses „ appellent *Intercesseur*, ou *Medi-* „ *ateur*. (*c*) Les Mages ajou„ tent

(*a*) *De Isid. & Osirid. page* 370.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) Διὸ καὶ Μίθρην Πέρσαι τὸν Μεσίτην ὀνομάζουσι.

„ tent qu'Oromaze eſt né de la
„ plus pure lumiere, & Arimane
„ des ténébres; qu'ils ſe font la
„ guerre l'un à l'autre, & qu'O-
„ romaze a fait ſix Génies, la Bon-
„ té, la Verité, la Juſtice, la Sageſſe,
„ l'Abondance & la Joie; & qu'A-
„ rimane leur en a oppoſé ſix au-
„ tres, la Malice, la Fauſſeté,
„ l'Injuſtice, la Folie, la Diſette,
„ & la Triſteſſe. Oromaze s'étant
„ éloigné de la Sphére d'Arimane
„ autant que le Soleil l'eſt de la
„ terre, orna le Ciel d'aſtres &
„ d'étoiles. Il créa enſuite vingt-
„ quatre autres Genies, & les mit
„ dans un œuf (*par lequel les An-
„ ciens déſignent la terre*) A-
„ rimane & ſes Génies percerent
„ cet œuf brillant. Auſſitôt les
„ maux furent confondus avec les
„ biens. Mais il viendra un tems
„ fixé par le deſtin où Arimane ſe-

» ra totalement détruit & exterminé ; la terre changera de forme, & déviendra unie & égale, & les hommes heureux n'auront plus qu'une même vie, une même langue, & un même gouvernement. Theopompe écrit aussi que, suivant la doctrine des Mages, ces Dieux doivent se combattre pendant neuf mille ans, l'un détruisant ce que l'autre a fait, jusqu'à ce qu'enfin l'enfer soit aboli. Alors les hommes seront bienheureux, & leurs corps deviendront transparens. Le Dieu qui a tout produit, se cache jusqu'à ce tems. Cet intervalle n'est pas trop long pour un Dieu ; mais il est semblable à un moment de sommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des Perses. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir re-

recours aux Philoſophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reſte encore parmi les diſciples de Zoroaſtre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur maître. Le celebre M. Hyde Docteur de l'Egliſe Anglicane, qui a voyagé dans l'Orient, & qui ſçavoit parfaitement la langue du pays, a traduit de *Shariſthani* Philoſophe Arabe du quinziéme ſiécle, les principes ſuivans. (*a*) » Les premiers Ma» ges ne regardoient point les deux » Principes comme coéternels ; mais » ils croyoient que la lumiere étoit » éternelle, & que les ténebres a» voient été produites. Voici com» me ils expliquent l'origine de ce » mauvais principe. La lumiere, » ne peut produire que la lumiere, » & ne peut jamais être l'origine

(*a*) *Hyde Rel. ant. Perſ. cap.* IX. *p.* 163. *& cap.* XXII. *p.* 294.

» du mal. Comment donc a été
» produit le mal ? La lumiere, *di-*
» *sent-ils*, produisit plusieurs E-
» tres, tous spirituels, lumineux,
» & puissans ; mais leur Chef
» nommé *Ahriman* ou *Arimane*,
» eut une mauvaise pensée contrai-
» re à la lumiere. Il douta, &
» par ce doute il devint ténébreux.
» De là sont venus tous les maux ;
» la dissention, la malice, & tout
» ce qui est opposé à la lumiere.
» Ces deux Principes se combatti-
» rent l'un l'autre. Ils firent en-
» suite la paix, à condition que le
» Monde inférieur seroit soumis à
» *Arimane* pendant sept mille ans.
» Après cet espace de tems, Il
» rendra le Monde à la lumie-
» re.

Voila ce me semble, les quatre idées dont je parle dans mon Ouvrage. 1°. Un état avant que les biens

biens & les maux fussent mélangés. 2°. Un état après qu'ils furent mêlés & confondus. 3°. Un état où le mal sera totalement détruit. 4°. Un Dieu mitoien entre le bon & le mauvais Principe.

Comme la doctrine des Mages Persans est une suite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut consulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reste peu de traces de l'ancienne Philosophie des Gymnosophistes; mais celles que Strabon nous a conservées, suppofent les trois états du Monde.

Après que cet Historien a décrit la vie & les mœurs des Brachmanes, il ajoute, [a] " Ces Phi" losophes regardent l'état des hom" mes pendant cette vie, comme " celui des enfans dans le sein de

(a) Lib. XV. p. 713. 714. Ed. Lut. Par. 1620.

» leur mere. La mort est, selon
» eux, une naissance à une verita-
» ble & heureuse vie. Ils croient
» que tout ce qui arrive aux mortels
» ne merite le nom ni de *bien* ni
» de *mal*. Conformes aux Grecs
» en plusieurs choses, ils pensent
» que le monde a commencé; &
» qu'il finira; que Dieu qui la produit
» & qui le gouverne, est présent par-
» tout à son ouvrage.

» Onesicrite, *continue le même*
» *auteur*, ayant été envoié par A-
» lexandre le Grand, pour ap-
» prendre la vie, les mœurs, &
» la doctrine de ces Philosophes,
» trouva un Brachmane nommé
» *Calanus*, qui lui enseigna les
» principes suivans. Autrefois l'a-
» bondance regnoit par tout. Le
» lait, le vin, le miel & l'huile,
» couloient des fontaines; Mais les
» hommes ayant abusé de ce bon-
heur

» heur, Jupiter les en priva, & » les condamna à travailler pour » conſerver leur vie. Quand la » temperance & les autres vertus » reviendront ſur la terre, alors l'an- » cienne abondance ſe rétablira. *(a)*

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnoſophiſtes, j'ai conſulté ce qui a été traduit du *Vedam*, qui eſt le livre ſacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique ſon antiquité ne ſoit pas peut-être auſſi grande qu'on la dit, on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes traditions de ces Peuples & de leurs Philoſophes.

Il eſt conſtant par ce Livre *[b]* que

(*a*) Ὑπάρξειν *eſt le premier aoriſte du Verbe* ὑπάρχω ſum, *& doit être traduit* fiat, *& nullement* facta eſt, *comme a fait Xylandre qui n'entendoit pas l'idée de Calanus.*

(*b*) Voyez *Abrah. Roger de la Rel. de Bram. liv.* 2. *part.* 1. *chap.* 1. *& Kircher. Sina illuſtr.*

» que les Bramines reconnoissent
» un seul & souverain Dieu qu'ils
» appellent *Vistnou* ; que sa pre-
» miere & plus ancienne produc-
» tion fut un Dieu secondaire nom-
» mé *Brama* ; que le souverain
» Dieu le tira d'une fleur qui flo-
» toit sur la surface de l'abîme a-
» vant la création de ce monde,
» & enfin que *Vistnou* donna à
» *Brama*, à cause de sa vertu,
» de sa reconnoissance & de sa fi-
» delité, le pouvoir de créer l'U-
» nivers.

Ils croyent de plus (*a*) » que
» les ames sont émanées de l'Essen-
» ce divine de toute éternité, ou
» du moins qu'elles ont été pro-
» duites long-tems avant la création
» du monde ; que dans cet état pur
» elles pécherent ; & que depuis
ce

(*a*) *Ibid. Roger. part.* 2. *chap.* VII.

» ce temps elles furent envoyées
» dans les corps des hommes &
» des bêtes, chacune ſelon ſes
» mérites; de ſorte que le corps
» où l'ame habite, eſt comme un
» cachot ou une priſon.

Ils enſeignent enfin » qu'après
» un certain nombre de metem-
» pſycoſes, toutes les ames ſeront
» réunies à leur origine, rentreront
» dans la compagnie des Dieux,
» & ſeront diviniſées. [a]

Je n'aurois pas regardé ces traditions comme autentiques, & je ne me ſerois point fié aux Traducteurs du *Vedam*, ſi cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'expoſer. Ce Philoſophe ne fit qu'enſeigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnoſophiſtes.

(a) *Ab. Kircher Sina illuſtr.*

La découverte de ces ſentimens uniformes, & ſemblables dans la Grece, dans l'Egypte, dans la Perſe & dans les Indes, m'a donné envie de pénetter plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches jusqu'à la Chine. Je me ſuis adreſſé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré pluſieurs années de ſuite, & qui en avoient étudié les Livres originaux. Ils m'ont communiqué les traits ſuivans qu'ils ont traduits des anciens Livres Chinois qu'on a apportés dans l'Europe, & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires ſur le Livre *Yking*, c'eſt à dire, *le Livre des changemens*, on parle ſans ceſſe d'un double Ciel, d'un Ciel primitif, & d'un Ciel poſ-

postérieur, & voici comment on y décrit le premier Ciel. „ Toutes choses étoient alors dans „ un état heureux, tout étoit „ beau, tout étoit bon; tous les „ Etres étoient parfaits dans leur „ espece. Dans ce siecle heureux le „ Ciel & la terre unissoient leurs „ vertus pour embellir la Nature. „ Il n'y avoit aucun combat dans „ les élemens, nulle intemperie „ dans les airs. Toutes choses croissoient sans travail. Une fécondité universelle regnoit par tout. „ Les vertus actives & passives „ conspiroient d'elles-mêmes sans „ effort & sans combat à produire „ & à perfectionner l'univers.

Dans les Livres que les Chinois appellent *King* ou *Sacrés*, on lit les paroles suivantes. „ Pendant le premier état du Ciel, une pure volupté & une tranquil-

„ lité parfaite, regnoient par tout.
„ Il n'y avoit ni travaux, ni peines, ni douleurs, ni crimes. Rien ne résistoit à la volonté de l'homme.

Les Philosophes qui ont suivi ces traditions antiques, & sur tout *Tchouangsé* disent „ que dans „ l'état du premier Ciel l'homme „ étoit uni au dedans à la souveraine raison, & qu'au dehors il „ pratiquoit toutes les œuvres de „ la justice. Le cœur se réjouissoit „ dans la verité. Il n'y avoit en „ lui aucun mélange de fausseté. „ Alors les quatre saisons de l'année suivoient un ordre reglé sans „ confusion. Il n'y avoit ni vent „ impetueux, ni pluyes excessives. „ Le Soleil & la Lune, sans s'obscurcir jamais, fournissoient une „ lumiere plus pure & plus éclatante qu'aujourd'hui. Les cinq

pla-

„ Planettes ſuivoient un cours re-
„ glé ſans inégalités. Rien ne nui-
„ ſoit à l'homme, & l'homme ne
„ nuiſoit à rien. Une amitié & une
„ harmonie univerſelle regnoient
„ dans toute la nature.

D'un autre côté le Philoſophe *Hoainantſé* dit en parlant du Ciel poſtérieur: „ Les colonnes du Ciel
„ furent rompues; la terre fut é-
„ branlée juſques aux fondemens.
„ Le Ciel s'abbaiſſa du côté du
„ Nord. Le Soleil, la Lune, &
„ les Aſtres changerent leurs mou-
„ vemens. La terre s'écroula; les
„ eaux renfermées dans ſon ſein
„ ſortirent avec violence, & l'in-
„ onderent. L'homme s'étant revol-
„ té contre le Ciel, le ſyſtême de
„ l'univers fut dérangé; le Soleil
„ s'obſcurcit; les Planettes chan-
„ gerent leur route, & l'har-
„ monie univerſelle fut troublée.

Les Philosophes *Ventsé* & *Lietsé* qui vivoient long-tems avant *Hoainantsé*, parlent le même langage. „ La fécondité universelle de la „ nature, *disent ces anciens Auteurs*, dégénéra dans une hor„ rible stérilité. Les herbes se fane„ rent ; les arbres se desséchèrent ; „ la nature désolée & éplorée re„ fusa de répandre ses dons. Tou„ tes les créatures se déclarerent „ la guerre les unes aux autres ; „ les maux & les crimes inonde„ rent la face de la terre.

Tous ces maux sont venus, *dit le Livre Likiyki*, parce que „ l'homme méprisa le souverain Em„ pire. Il voulut disputer du vrai „ & du faux, & ces disputes ban„ nirent la raison éternelle. Il re„ garda ensuite les objets terres„ tres, & les aima trop ; de-là „ naquirent les passions : peu à peu

il

„ il fut transformé dans les objets
„ qu'il aimoit, & la celeste raison
„ l'abandonna tout-à-fait. Voilà la
„ source primitive de tous les cri-
„ mes ; ce fut pour les punir,
„ que le Ciel envoya tous les
„ maux.

Ces mêmes livres parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la premiere splendeur, par l'arrivée d'un Heros nommé *Kiuntsé*, qui signifie *Pasteur* & *Prince*, à qui ils donnent aussi les noms de *Très-saint*, de *Docteur universel*, & de *Vérité souveraine*. C'est le Mythras des Perses, l'Orus des Egyptiens, le Mercure des Grecs, & le Brama des Indiens.

les Livres Chinois parlent même des souffrances & des combats de *Kiuntsé*, comme les Syriens de la mort d'Adonis, qui devoit ressusciter pour rendre les hommes heu-

heureux, (a) & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce fils de Jupiter, qui étoit descendu sur la terre pour combattre les monstres. Il paroît que la source de toutes ces allegories est une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoien à qui elles donnent le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruiroit les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux. Mais je n'insiste point sur cette idée. Je ne veux parler que des vestiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature *élevée*, *tombée*, & qui doit être *réparée* par un Heros divin.

Ces

(a) *Voyez la description que Julius Firmicus fait des fêtes, des céremonies & des mysteres d'Adonis, & Lucien de Dea Syria. p. 1058. Ed. Lut. Par.*

Ces quatre verités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perses, des Indiens, & des Chinois. Voions à présent la Mythologie Hébraïque.

J'entends par là, le Rabbinisme, ou la Philosophie des Docteurs Juifs, & sur tout des Esseniens. Ces Philosophes enseignoient, selon le témoignage de (*a*) Joseph & de Philon, (*b*) „ que le sens „ litteral du Texte sacré n'étoit „ qu'une image des vérités cachées. „ Ils changeoient les paroles & les „ préceptes de la sagesse en alle„ gories, selon la coûtume de leurs „ peres, qui leur avoient laissé plu„ sieurs livres de cette science.

C'étoit le gout universel des Orien-

(*a*) *Joseph. de bello Jud. lib.* 2. *cap.* XII.
(*b*) *Phil. de Legis alleg. lib.* 2. *pag.* 53.

rientaux, de peindre ſous des images corporelles les propriétés & les opérations des Intelligences.

Ce ſtile ſymbolique ſemble même être autoriſé par les Ecrivains ſacrés. Le Prophete Daniel nous repreſente la Divinité ſous l'image de l'ancien des jours. Les Mythologiſtes Hebreux & les Cabaliſtes, qui ſont une ſuite de l'Ecole des Eſſeniens, prirent de-là occaſion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'ancien des jours. On voit cette allegorie portée juſqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la roſée qui ſort du cerveau du *Vieillard*, de ſon crane, de ſes cheveux, de ſon front, de ſes yeux, & ſurtout de ſa barbe merveilleuſe.

Ces comparaiſons ſont ſans doute abſurdes & indignes de la Majeſté

jesté de Dieu. Mais les Philosophes Cabalistes prétendent les autoriser par des idées metaphysiques.

La création, selon eux, est un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés sont par consequent des images de l'Etre suprême, plus ou moins parfaites, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il suit de là que toutes les créatures sont en quelque chose semblables les unes aux autres, & que l'Homme ou le Microcosme ressemble au grand Monde, ou au Macrocosme; le monde materiel au monde intelligible; & le monde intelligible, à l'Archetype, qui est Dieu.

C'est sur ces principes que sont fondées les expressions allégoriques des Cabalistes. En dépouillant leur My-

Mythologie de ce myſterieux langage, on y trouve des idées ſublimes, & ſemblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philoſophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve aſſez clairement enoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira, Moſchech & Jitzack, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans ſa Cabale dévoilée.

1°. " Toutes les ſubſtances ſpirituelles, les Anges, les ames des hommes, & même l'ame du Meſſie, (*a*) furent créées dès le commencement du monde. Le premier Pere par conſéquent dont parle Moyſe, repréſente non un individu, mais le genre humain entier gouverné par un ſeul Chef. Dans ce premier état

(*a*) *Viſion Ezechiel. Mercav. exp. apud Rittang. Pag.* 225. *tom.* 3.

» état tout étoit éclatant & par-
» fait. Rien ne souffroit dans
» l'univers, parce que le crime y
» étoit inconnu. La Nature étoit
» une image sans ombre & sans
» tache des perfections divines. »
C'est le regne d'Osiris, d'Oromaze & de Saturne.

2°. „ L'ame du Messie parvint
„ par sa constance dans l'amour
„ divin à une union étroite avec
„ la pure Divinité, & mérita d'ê-
» tre le Roy, le Chef & le Con-
„ ducteur de tous les Esprits. „
(*a*) Cette idée a quelque rapport à celles que les Perses avoient de Mythras, les Egyptiens d'Orus, & les Grecs de Jupiter Conducteur, qui menoit les ames dans le *lieu sublime*.

3°. » La vertu, la perfection,
&

(*a*) *Ibid. Pag.* 226.

» & la beatitude des esprits ou des
» *Sephirots*, consistoit à recevoir
» & à rendre sans cesse les rayons
» qui émanent du centre infini,
» afin qu'il y eût dans tous les
» esprits une circulation éternelle
» de lumiere & de bonheur. (*a*)
» Deux sortes de *Sephirots* man-
» querent à cette Loy éternelle.
» Les Cherubins qui étoient d'un
» ordre supérieur, ne rendirent
» point cette lumiere, la retinrent
» au dedans d'eux-mêmes, s'enfle-
» rent, & devinrent comme des
» vases trop pleins. Enfin ils se
» briserent en pieces, & leur sphe-
» re se changea en un cahos té-
» nebreux. Les Ischim qui étoient
» d'un ordre inférieur, fermerent
» les yeux à cette lumiere, en se
» tournant vers les objets sensi-
bles

(*a*) *Ibid. de revol. anim. part.* 1. *cap.* 1. *pag.* 44.

» bles, (a) oublierent la suprême » beatitude de leur nature, & se » contenterent de la jouissance des » plaisirs créés. Ils tomberent par-» là dans des corps mortels.

4°. » Les ames passent par plu-» sieurs révolutions, avant que de » revenir à leur premier état. Mais » après l'avenement du Messie, » tous les esprits seront rétablis » dans l'ordre, & jouiront de l'an-» cien bonheur, dont ils jouissoient » avant le peché du premier Pere. (b)

Je laisse à décider si ces quatre idées ne ressemblent point à celles que nous avons trouvées en Perse, en Egypte, & en Grece. C'est cette ressemblance qui m'a autorisé à donner les quatre tableaux mythologiques qui se trouvent dans mon ouvrage.

Dans

(a) *Phil. Cabal. dissert.* 8. *cap.* 13. *pag.* 173. *tom.* 3. *Rittang.*

(b) *De revol. anim. pag.* 307.

Dans tous ces ſyſtêmes on voit que les Philoſophes anciens, pour refuter les objections des impies ſur l'origine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la *préexiſtence des Ames*, & *de leur rétabliſſement*. Pluſieurs Peres de l'Egliſe ont enſeigné la premiere opinion comme le ſeul moyen philoſophique d'expliquer le péché originel ; & Origene s'eſt ſervi de la derniere, pour combattre les impies de ſon temps.

A Dieu ne plaiſe que je vueille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Egliſe. Je ne m'en ſuis ſervi que pour montrer les reſſources que la ſage Antiquité avoit trouvées contre l'impieté, & pour faire ſentir que même avec la ſeule raiſon, on peut confondre les Philoſophes qui refuſent de *croire ſans comprendre*.

C'eſt

C'eſt pour cette raiſon que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eleazar. Ce Prophete conſeille à Cyrus d'oublier toutes les ſpéculations ſubtiles, & de laiſſer à Dieu le ſoin de juſtifier les démarches incompréhenſibles de ſa Providence. Il le replonge dans une obſcurité plus ſalutaire & plus convenable à la foibleſſe humaine, que toutes les conjectures des Philoſophes. Il réduit ce qu'il faut croire ſur ces matieres à ces quatre verités principales.

1°. Dieu ſouverainement bon, n'aiant pû produire des Etres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & phyſique qu'on voit dans l'Univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2°. La nature humaine eſt déchûe de la premiere pureté dans

laquelle elle fut créée, & cette vie mortelle est un état d'épreuve, où les ames se guérissent de leur corruption, & meritent l'immortalité heureuse par leur vertu.

3°. La Divinité s'est unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par son sacrifice. Le Messie viendra enfin dans sa gloire pour détruire le mal physique, & renouveller la face de la terre.

4°. Ces verités nous ont été transmises de siecle en siecle depuis le déluge jusques à présent par une tradition universelle. Les autres Nations ont obscurci & altéré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conservée dans sa pureté que dans les Livres sacrés, dont on ne sçauroit disputer l'autorité avec aucune ombre de raison.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion

ligion naturelle, & relevée, dans les Poëtes & les Philosophes Payens, se doivent originairement à la lecture des Livres de Moyse. Mais il est impossible de répondre aux objections que les Incrédules font contre cette opinion. Les Juifs & leurs Livres furent trop long-tems cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumiere primitive des Nations. Il faut remonter plus haut jusques au déluge même. Il est étonnant que ceux qui sont persuadés de l'autenticité des Livres sacrés, n'aient pas profité de cette idée pour faire sentir la verité de l'histoire Mosaïque sur l'origine du monde, le déluge universel, & le rétablissement de la race humaine par Noé. Il est difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité de sentimens, qui

ſe trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me ſemble, les grands principes du Chriſtianiſme, & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en juſtifiant ſes dogmes contre les vaines ſubtilités des eſprits témeraires, & contre les préjugés ſuperſtitieux des ames foibles.

FIN.

LET-



LETTRE DE M. FRERET à l'Auteur, sur la Chronologie de son Ouvrage.

MONSIEUR,

L'Histoire de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, sont peut-être la partie de toute l'Antiquité, sur laquelle on a imaginé le plus de systêmes differens. Mais tous ces systêmes sont si défectueux & si mal liés avec les évenemens contemporains, que l'on se trouve arrêté presque à chaque pas, par les contradictions

& les embarras de ces Hypotheses. C'est ce qu'on éprouve en lisant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Usser, de Marsham, de l'Evêque de Meaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage, Monsieur, vous avez sagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations opposées d'Herodote, de Ctesias, de Xenophon, & des autres Anciens au sujet de Cyrus.

Vous avez conservé la guerre de ce Prince contre Astyage son grand-pere. Cette guerre est un point constant dans l'Antiquité, & reconnu par Xenophon lui-même dans sa retraite des dix mille. Il n'a supprimé ce fait dans

dans sa Cyropedie, que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une guerre, qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a cru la devoir supprimer aussi. Marsham a imaginé un veritable Roman, &. a supposé deux differens Royaumes des Medes, sur lesquels regnoient en même temps deux Astyages, l'un grand-pere de Cyrus, & l'autre son ennemi. Le parti que vous avez pris est plus simple & plus conforme à l'ancienne Histoire. Vous avez préparé cette guerre, & vous l'avez conduite de telle façon, qu'elle ne ternit en rien le caractere de votre Heros.

La suppression d'un évene-

ment si considerable a obligé Xenophon à faire deux anachronismes pour remplir les premieres années de Cyrus. Il a avancé la prise de Sardis de 25 ans, & celle de Babylone de 28.

Comme cet Historien n'avoit en vûe pour former son Heros, que les vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen, il ne trouva point dans le plan de son Ouvrage les mêmes ressources que vous avez eues pour remplir la jeunesse de Cyrus. Il ne pensa, ni à lui donner des principes sûrs pour le garantir des dangers qui assiégent la vertu des Princes, ni à le prévenir contre la corruption des faux Politiques, & des faux Philosophes, deux genres de corrup-

ruption dont les suites sont également funestes pour la société.

Xenophon élevé dans la Grece ne connoissoit que les Royaumes de Sparte & de Macedoine, où les Rois n'étoient à proprement parler que les premiers Citoyens de l'Etat, & où les Magistrats étoient leurs Collegues plûtôt que leurs Ministres. Il n'imaginoit point les abus du Despotisme, & n'avoit point pensé à les prévenir. Dans votre plan, comme il s'agit de former un Roy plûtôt qu'un Conquerant, & un Prince qui sçache encore mieux rendre les peuples heureux sous son gouvernement, que les contraindre à se soumettre à ses loix, vous avez trouvé de quoi remplir la

jeunesse de Cyrus, en le faisant voyager, sans rien déranger dans la veritable Chronologie.

Cyrus est mort l'an 218 de Nabonassar, 530 ans avant Jesus-Christ. C'est un point que je ne m'arrêterai pas à prouver, il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70 ans selon Dinon auteur d'une Histoire de Perse très-estimée. (*a*) Donc il étoit né l'an 148 de Nabonassar, 600 ou 599 ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit regné neuf ans à Babylone suivant le Canon Astronomique. Donc la prise de cette Ville tomboit à la 61e année de son âge, à la 209 de Nabonassar, & 539 avant Jesus Christ. La

(*a*) *Cic. de divin. lib. 1.*

La prise de Sardis tombe, suivant Sosicrate dans Diogene Laerce (a) & suivant Solin, (b) à la quatriéme année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Selon Eusebe, c'est la premiere année de la même Olympiade. Cette année est donc la 545 ou la 548 avant l'Ere Chrétienne, la 55 ou la 52e de la vie de Cyrus.

Il avoit regné 30 ans sur les Medes & sur les Perses, selon Herodote & Ctesias, ayant 40 ans lorsqu'il monta sur le Trône, selon le témoignage précis de Dinon, ce qui donne pour l'époque du commencement de son regne l'an 188 de Nabonassar, & la premiere année de.

(a) *Diog. Laert. lib. 1. Periand.*
(b) *Cap. 8.*

jeunesse de Cyrus, 60 ans
voyager, sans rien,
la veritable Ch
que cet-
Cyrus est
la 55e O-
Nabonassar.
où tous les
sus-Christ.
s'accordoient à
je ne m'
commencement du
il est
Cyrus sur les Medes
Chre
les Perses. (a) L'Histoi-
toir
ne nous apprend point com-
D
avoit duré la guerre de Cy-
rus contre les Medes, ni de
quels évenemens avoient été rem-
plies les 40 premieres années de
sa vie, & vous avez le champ
libre pour imaginer tous ceux
qui conviendront au but que
vous vous êtes proposé. Votre
Chronologie est donc non seu-
lement conforme à celle des
Grecs

(a) *Euseb. prepar. Evang. liv. x.*

des Perses, mais enco- ...des Babyloniens.

... a changé toute ...ogie. Selon lui, ...âge de 12 ans va à ...ur de Medie, y reste 4 ..., & en revient à 16. Il entre à 17 dans la classe des Adolescens, & y reste 10 ans. Xenophon ajoute qu'Astyage mourut dans cet intervalle, ce qui est contraire à la verité, car ce Prince regna jusques à l'an 560 qu'il fut vaincu par Cyrus, & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28 ans passa en Medie à la tête d'une armée de

de la 55e Olympiade, 560 ans avant Jesus-Christ.

Eusebe nous apprend que cette même année de la 55e Olympiade étoit celle où tous les Chronologistes s'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus sur les Medes & sur les Perses. (a) L'Histoire ne nous apprend point combien avoit duré la guerre de Cyrus contre les Medes, ni de quels évenemens avoient été remplies les 40 premieres années de sa vie, & vous avez le champ libre pour imaginer tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes proposé. Votre Chronologie est donc non seulement conforme à celle des Grecs

(a) *Euseb. prepar. Evang. liv. x.*

Gtecs & des Perſes, mais encore à celle des Babyloniens.

Xenophon a changé toute cette chronologie. Selon lui, Cyrus à l'âge de 12 ans va à la Cour de Medie, y reſte 4 ans, & en revient à 16. Il entre à 17 dans la claſſe des Adoleſcens, & y reſte 10 ans. Xenophon ajoute qu'Aſtyage mourut dans cet intervalle, ce qui eſt contraire à la verité, car ce Prince regna juſques à l'an 560 qu'il fut vaincu par Cyrus, & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28 ans paſſa en Medie à la tête d'une armée de

30 mille hommes, à 29 il foumit les Armeniens, à 30 il marcha contre les Lydiens, & prit Sardis, & à 33 il se rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui est la 179 de Nabonassar, est la 36 de Nabucodonosor qui regna encore sept ans. Ces 7 ans joints aux 23 des quatre Rois qui ont regné à Babylone après lui, font les 30 années d'Anachronisme dont j'ai parlé plus haut.

Le reste de la Chronologie de Xenophon est indifferent à votre Ouvrage. Cet Historien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyse, & vous a laissé une pleine liberté de placer ces évenemens

mens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut prise que la 19e année de Nabucodonosor après un siége de 13 ans qui avoit commencé la septiéme année du regne de ce Prince, comme Joseph l'avoit lû dans les Annales Pheniciennes. Le Prophete Ezechiel, l'année même de la prise de Jerusalem qui étoit la 18 de Nabucodonosor, menace Tyr d'une ruine prochaine. Donc elle n'étoit pas encore prise. Cyrus avoit alors 15 ans. Or comme ses voyages se font depuis la 28 jusques à la 32e année de son âge, & qu'il ne passe à Tyr qu'après son voyage de Grece, vous ne faites ici aucun

cun anachroniſme. D'ailleurs ce que vous rapportez de l'hiſtoire de cette Ville remplit ſuffiſamment les 15 ou 16 ans écoulez depuis ſa conquête par les Babyloniens.

Nous n'avons aucun paſſage poſitif pour fixer le tems de la démence de Nabucodonoſor. Cette démence eſt conſtante par le témoignage de Daniel, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de ſa vie. Voici ſur quoi je me fonderois pour le prouver.

La déportation de Joachim arriva la 8e année du regne de Nabucodonoſor ſur la Judée, & la quatriéme de ſon regne à Babylone, c'eſt-à-dire l'an 148 de Nabonaſſar, 600 ans avant Jeſus-

Jesus-Christ, & l'année même de la naissance de Cyrus.

Nous lisons dans Jeremie *(a)* & dans le 4[e] livre des Rois *(b)* que la 37[e] année de la déportation de Joachim, Evilmerodac monta sur le Trône de Babylone, & tira Joachim de prison pour l'admettre à sa table, & le combler d'honneurs. Cette année étoit la 184 de Nabonassar, la 564 avant Jesus-Christ, & la 37 de la vie de Cyrus. Cependant Nabucodonosor étoit encore vivant, puisqu'il n'est mort que l'an 186 de Nabonassar, 562 avant Jesus.Christ, & la 39 de Cyrus. Donc non seulement Evilmerodach

(a) Chap. 52. *vers.* 31.
(b) Chap. 25. *vers.* 27.

dach est monté sur le Trône du vivant de son pere, mais il gouvernoit sans le consulter, avec assez d'indépendance pour ne pas craindre de l'irriter en tenant une conduite opposée à la sienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers. Berose donne 10 ans de regne à ce Prince qu'il nomme *Evilmaradoch*; le Canon Astronomique lui en donne seulement deux, & le nomme *Ilouarodam*; l'Ecriture le fait monter sur le Trône trois ans avant la mort de son pere.

Tous ces embarras disparoîtront, si l'on suppose que la démence de Nabucodonosor a commencé huit ans avant sa mort,

mort, & que dès-lors son fils Evilmerodach fut regardé comme Roy, se mit à la tête des Conseils, & gouverna l'Empire avec les Ministres de son pere. Ces huit ans joints aux deux qu'il regna seul après la mort de Nabucodonosor, font les dix ans de Berose. L'Ecriture Sainte commence plus tard son Regne, & sans doute du tems auquel il se débarrassa des Ministres dont les conseils le gênoient, ce qui n'arriva que la troisiéme année avant la mort de Nabucodonosor. La démence de ce Prince ne dura que sept ans, & ayant recouvert son bon sens, il gouverna par lui même, & donna un Edit en faveur des Juifs, qui est rapporté

porté dans Daniel. Cependant on n'avoit jamais cessé de mettre son nom dans les Actes publics, & c'est pour cela que le Canon Astronomique ne donne que deux ans de regne à son fils *Ilourodam*. Ce Canon avoit été dressé sur les Actes publics.

La démence de Nabucodonosor a dû produire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, sur ce qui passa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de sa femme, tantôt entre celles de ses enfans, tantôt entre celles des grands Seigneurs & des Princes de son sang.

Sui-

Suivant cette ſuppoſition également ſimple & néceſſaire, la démence de Nabucodonoſor ſera arrivée l'an de Nabonaſſar 179, avant Jeſus-Chriſt 569, & la 32e année de la vie de Cyrus. Ce Prince doit en avoir été inſtruit, car cet evenement étoit d'une grande importance. On ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la guerre des Medes & des Perſes. Les Babyloniens étoient alliés des Medes & de leurs Rois, Nabucodonoſor ayant épouſé une ſœur d'Aſtyage. Ils auroient pris quelque part à cette guerre, ſans la foibleſſe de leur gouvernement cauſée par la démence de ce Prince, & ſans les diviſions qui regnoient à la Cour en-

entre les différens Partis, qui se disputoient la premiere place dans les conseils. Il est même assez probable que la Reine Anytis s'employa pour concilier les Médes & les Perses. Indépendamment des liaisons du sang, son propre interêt demandoit qu'une des deux Nations n'assujettit pas l'autre.

Le spectacle d'un Conquerant si fameux réduit dans cet état déplorable, étoit bien capable d'instruire Cyrus, & vous avez eu grande raison de ne le pas négliger. Cyrus revint de ses voyages, selon votre chronologie, vers la 32e année de son âge. La démence de Nabucodonosor étoit déja commencée. Il passe près de sept ans dans

la Perſe, gouvernant ſous ſon pere. C'eſt pendant cet eſpace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes; que Cambyſe fait la guerre aux Medes; qu'Aſtyage meurt, & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonoſor. Ce tems eſt bien choiſi pour rendre le ſpectacle plus touchant & plus inſtructif.

Votre chronologie ſur les évenemens politiques & ſur les révolutions arrivées du tems de Cyrus, eſt donc parfaitement conforme à celle des Grecs, des Babyloniens & des Hébreux. Examinons maintenant ſi les grands Hommes que vous faites

tes voir à Cyrus pendant ses voyages, ont été ses contemporains. Vous pouvez vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre.

Vous sçavez combien les Anciens sont opposés entre-eux sur le tems où Zoroastre a vêcu, ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en differens tems la Religion des Mages. Le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui ait été connu sous ce nom, ou sous celui de Zardouscht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hystaspe, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien. Les

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre ſous Guſtaſpe, ou Hyſtaſpe pere de Darab, qui eſt le Darius premier des Grecs. Ce Guſtaſpe étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites ſon Gouverneur. D'où il ſuit néceſſairement que la réforme de la Religion des Mages a dû ſe faire pendant le regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroaſtre vivoit. La réforme faite par Darius ſuppoſe que les Mages s'étoient arrogé une très-grande autorité dont il les dépouilla. Il altéra même la pureté de la Religion de Zoroaſtre par le mélange de l'Ido-

l'Idolatrie étrangere. Ce fut ſous ſon regne que le culte d'Anaitis s'introduiſit dans la Perſe, & cela ne s'accommode pas avec les hypotheſes de M. Prideaux. Le parti que vous avez pris eſt plus conforme à la ſuite de l'hiſtoire, telle qu'elle reſulte des faits qui ſont communs aux Grecs & aux Hiſtoriens Perſans & Arabes.

Cyrus a pû épouſer Caſſandane à l'âge de 18 ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans. De cette façon il a pû paſſer en Egypte vers la 29e année de ſon âge. Votre chronologie s'accorde parfaitement avec l'âge d'Amaſis. Son regne a fini de l'aveu de tous les Chronologiſtes un an avant l'expedi-

dition de Cambyse, c'est-à-dire vers l'an 525 avant J. C. & la 63e Olympiade. Herodote ne donne que 44 ans de durée au regne d'Amasis, & par consequent il le fait commencer en l'année 569 avant Jesus Christ, & à la 52e Olympiade vers la 30e année de Cyrus.

Diodore qui donne 55 ans de regne à Amasis, suppose qu'il monta sur le Thrône l'an 579, ou 580 avant l'Ere Chrétienne, & la 20e année de l'âge de Cyrus : mais ces deux opinions sont faciles à concilier. Herodote a commencé le regne d'Amasis à la fin de la révolution qui le mit sur le Trône, & Diodore a compté du commencement de sa révolte.

Apriès vivoit encore peu après la priſe de Jeruſalem, puiſque le Prophete Jeremie (*a*) prédit ſa mort ſous le nom de Pharaon Hophra, comme un évenement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année eſt la 589 avant Jeſus-Chriſt & la 63e avant la fin d'Amaſis, & montre que les diviſions de l'Egypte avoient déja commencé. Dans votre ſyſtême Amaſis étoit maître tranquille de toute l'Egypte lorſque Cyrus y paſſa, & il y avoit déja pluſieurs années qu'Apriés étoit mort. Ce qui eſt conforme à l'hiſtoire profane & ſacrée, Cyrus aïant 28 à 30 ans lors de ſes voyages.

La Chronologie Grecque ſouffrira

(*a*) *Chap.* 44. *verſ. dern.*

frira un peu plus de difficulté, mais l'anachroniſme ne paſſera pas douze ou quatorze ans.

Chilon étoit déja avancé en âge au tems de la 52e Olympiade, ainſi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laerce. (a) Cette Olympiade commença l'an 573 avant Jeſus-Chriſt, & finit l'an 570, la 30e année de Cyrus. Le tems de ſon Ephorat eſt poſterieur. Pamphile le plaçoit à la 56e Olympiade, mais ce paſſage eſt manifeſtement corrompu. L'anonyme auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magiſtrature de Chilon par celui de l'Ar-

(a) *Diog. Laerce. lib.* 1.

l'Archontat d'Euthydeme à Athenes, c'eſt-à-dire par l'année 81 avant le paſſage de Xercès ſelon la Chronique (*a*) des marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561 avant Jeſus-Chriſt, & la 38e année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie ; car huit ans auparavant Cyrus a pû voir Chilon en paſſant à Sparte, à l'âge de 30 ans.

Periandre mourut, ſelon Soſicrate, (*b*) à la fin de la 48e Olympiade l'an 585, & la 16e année de Cyrus. Les Anciens nous apprennent qu'il avoit regné quarante ans, & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38e Olympiade. Vous reculez

(*a*) *Marm. Oxon. Chron. Attic. Epoch.* 42.
(*b*) *Diog. Laert. lib.* 1.

culez la fin de ſa vie de 12 ou 14 ans. Mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de ſa mort deſeſperée, l'anachroniſme fait une beauté, & il eſt d'ailleurs peu important.

La Royauté de Piſiſtrate ſur les Atheniens n'a commencé que l'an 560 avant Jeſus-Chriſt, 71 ans avant la bataille de Marathon ſelon Thucydide, (a) & cent ans avant la tyrannie des 400 à Athenes. Cyrus avoit alors 40 ans, ce n'eſt qu'un anachroniſme de 9 à 10 ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son archontat & ſa réformation du Gouvernement d'Athenes ſont de l'an

(a) *Lib.* 4. *p.* 449. 452. & *Lib.* 8. *p.* 601. *Ariſt. Pol. Lib.* 6. *p.* 12.

l'an 597, & de la 3e année de l'Olympiade 46e. (a) Il passa un tems considerable à voïager, & ne revint à Athenes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du regne de Pisistrate selon Phanias d'Erese, & la 41e année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille sur le synchronisme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnasse nous aprend (b) que ce fut seulement vers la 50e Olympiade qu'il passa en Italie, c'est-

(a) *Diog. Laerce & Plutar. vie de Solon.*
(b) *Den. d'Hal. lib. 12.*

à-dire vers l'an 577. Il se sert du mot environ Κατά, ce qui montre que ce terme se peut étendre. En effet Diogene Laerce nous montre qu'il fleurissoit vers la 60e Olympiade, c'est-à-dire 40 ans après ; & en prenant cela du tems où il est mort âgé de 80 ans, il auroit eu 50 ans lorsqu'il passa en Italie, & seroit né vers l'an 520. Si le Philosophe Pythagore étoit le même que celui qui se presenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les enfans, & qui aïant été rejetté, demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48e Olympiade, il avoit 16 ou 17 ans en 585, & n'étoit guéres plus âgé que Cyrus. C'est le senti-

ment

ment de M. Bentley qui peut ſe défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il vous ſuffit que Pythagore ait éte de retour de ſes voyages, & en état de conferer avec Cyrus, lorſque ce Prince paſſa dans la Grece en 565. Or c'eſt ce que l'on ne ſçauroit vous refuſer dans aucun des ſyſtêmes qui partagent les Sçavans ſur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philoſophe a dû voir Pythagore, quoiqu'il fut plus âgé que lui, aïant 64 ans la ſeconde année de la 48e Olympiade, ſelon le témoignage d'Apollodore dans Diogene Laer-

erce, c'eſt-à-dire l'an 585. Et c'eſt encore une beauté dans votre ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des ſophiſmes du Materialiſte. On ne peut douter que le Philoſophe Mileſien n'ait été le premier auteur de la doctrine des Atomiſtes, ſelon le témoignage d'Ariſtote, [a] de Ciceron, [b] de Plutarque, [c] & de Simplicius. [d] Le τὸ Ἄπειρον d'Anaximandre étoit une matiere infinie. Sa doctrine eſt la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monſieur, que la complaiſance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre Ou-

[a] *Phyſ. lib.* 1. *cap.* 4.
[b] *De Nat. Deor. lib.* 1.
[c] *Placit. Phil. lib.* 1. *c.* 3.
[d] *Comm. in Epict.*

Ouvrage. Vous n'aviez pas besoin d'une attention si scrupuleuse *au vrai*, vous pouviez vous contenter *du vrai-semblable*. La nature de votre Ouvrage n'en exigeoit pas d'avantage. Je suis persuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui sont instruits de l'ancienne Histoire. L'exactitude n'est pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la sécheresse que dans les esprits froids & pesans. Je suis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

FRERET.

Treated 5/1983